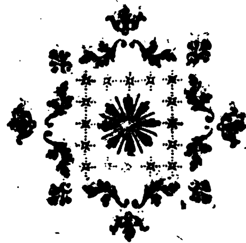

NOBILIS IRA
AVITO VIRET HONORE



HISTOIRE
DE LA GUERRE
CONTRE
LES ANGLOIS.

HISTOIRE
DE
LA GUERRE
CONTRE
LES ANGLOIS.



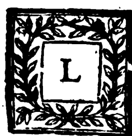
Par Poull, [illegible]

A GENEVE;

M. DCC. LIX.



PRÉFACE.



ES Motifs qui ont occasionné la Guerre présente, qui du Nouveau Monde, s'est répandue du Midi au Nord de l'Europe ; & les Alliances qui se sont formées entre presque tous les Potentats de cette partie du Monde, avant & pendant le cours de cette Guerre, ont produit des événemens si intéressans, que j'ai cru que le Public ne me sçauroit pas mauvais gré de lui en faire un récit fidéle.

Qui eût jamais pensé en 1692, lorsque l'Empereur Léopold conféroit la dignité Electorale à la Maison de Brunswick Hanovre, lorsqu'il lui frayoit le chemin au Trône d'Angleterre, en soutenant de toutes ses forces l'usurpation de Guillaume, que cette même Maison formeroit un jour contre la sienne le projet de lui porter un coup beaucoup plus sensible que tous ceux qu'elle avoit essuyé depuis la naissance du Protestantisme ?

Qui eût jamais cru que la Maison de Brandebourg, en faveur de

qui le même Prince avoit érigé la Prusse en Royaume en 1701, malgré les sages Remontrances de son Conseil, qui prévoyoit que cette nouvelle Dignité autoriseroit un jour celui qu'il en revêtissoit à s'en servir contre lui, se chargeroit dans la suite de l'exécution de ce projet ?

Qui se seroit enfin imaginé pendant le Ministere du Cardinal de Richelieu, & lors du Traité de Westphalie, que la France s'uniroit dans ces circonstances à la Maison d'Autriche, pour rompre les complots formés contre Elle,

& étayer sa Puissance en danger d'être ébranlée jusques dans ses fondemens ?

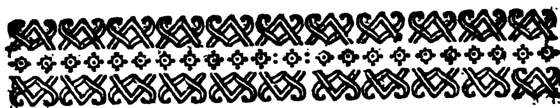
C'est cependant ce que l'Europe a vu de nos jours avec étonnement, parce qu'il falloit revenir de la vieille erreur accréditée depuis deux cens ans d'un systême d'Équilibre bien ou mal entendu ; mais qu'un long préjugé faisoit croire nécessaire, & dont on voyoit, contre toute attente, crouler les fondemens.

Comme je ne prétends point fouiller dans les secrets du Cabinet des Princes, & encore moins

en impoſer au Public ; je me ſuis contenté de ſuivre les événemens pied-à-pied, & de les rapporter avec la fidélité la plus exacte. Si je me ſuis permis quelques réflexions, c'eſt qu'elles m'ont paru naître naturellement des faits, & je les ai lâchées ſans prétendre offenſer perſonne. Aſſez d'autres ſans moi prétendront inſtruire la poſtérité des reſſorts cachés qui ont détérminé la plûpart des Souverains de l'Europe à entrer dans une querelle, qui dans ſon origine, leur devoit paroître étrangére ; mais il y a long-temps qu'on eſt en

garde contre ces ſortes d'écrits ; le Gouvernement les déſavoue lorſque l'intérêt qui les a fait tolérer a ceſſé, & le Public déſabuſé les regarde avec d'autant plus d'indifférence qu'il les a reçu dans leur temps avec plus d'avidité.





SOMMAIRE

DU

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

SOMMAIRE.



SOMMAIRE
DU LIVRE SECOND.



SOMMAIRE
DU LIVRE TROISIEME.

a

SOMMAIRE.

SOMMAIRE
DU LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

SOMMAIRE
DU LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE

DU LIVRE CINQUIEME.

FIN DES SOMMAIRES.

AU Livre cinquiéme, on trouvera les Isles de Retz & d'Oleron : *lisez*, les Isles de Ré & d'Oleron.

HISTOIRE



HISTOIRE
DE LA GUERRE
CONTRE
LES ANGLOIS.

LIVRE PREMIER.

I. LE Canada est situé dans l'Amérique Septentrionale : le Fleuve Saint Laurent, depuis la sortie du Lac Ontario, le traverse par le milieu, jusques à son embouchure dans l'Océan Atlantique. Il est borné au midi par les Monts Apalaches, qui le séparent des pays occupés par les Anglois ; au Septentrion par d'immenses forêts, qui le séparent encore des possessions que les Anglois ont sur la Baie d'Hudson ; à l'Orient par l'Océan Atlantique ; & au couchant par des Peti-

ples dont on n'a pas encore grande connoissance.

L'intérieur du pays est rempli de lacs; on en compte six principaux, qui sont le Lac Supérieur, le Lac des Illinois, celui des Hurons qui reçoit les eaux des deux premiers; le Lac Erié ou se décharge celui des Hurons; de ce dernier sort la Riviere de Niagara qui le joint au Lac Ontario, qui donne naissance au Fleuve Saint Laurent; enfin le Lac Champlin, au midi du Fleuve Saint Laurent & qui y décharge ses eaux entre Montreal & les trois Rivieres.

A une égale distance des Monts Apalaches & du Lac Erié, coule une Riviere de l'Orient à l'Occident, qui se jette dans le Fleuve de Missisipi; les Sauvages du pays appellent cette Riviere Ohio, & les François à qui elle sert de communication avec les établissemens qu'ils ont à la Louisianne, lui ont donné le nom de Belle-Riviere.

Dans la partie Orientale de ces pays est une grande presqu'Isle, dont le

partie Méridionale, appellée Acadie, fut cedée aux Anglois par le Traité d'Utrech; la partie Septentrionale & l'Isthme demeurerent aux François, & continuerent de faire partie du Canada.

Ce pays est habité par différentes hordes de Sauvages; à l'Orient entre le Fleuve Saint Laurent & l'Isthme, sont les Abenaquis; en tirant vers le Couchant, entre les Monts Apalaches au Midi, le Fleuve Saint Laurent & le Lac Ontario au Nord, sont les Iroquois, divisés en six branches principales: Enfin plus à l'Occident encore, entre le Lac Erié, & les Apalaches, aux environs de l'Ohio, ou Belle-Riviere, sont les Delawarres, les Chavanons, & les Loups.

Tous ces Peuples ne reconnoissent la souveraineté d'aucune puissance de l'Europe; ils ont un grand amour pour la liberté: ils font des alliances indifféremment avec les Anglois ou les François, suivant que leur intérêt, leur goût, ou leur honneur le demandent. Les Abenaquis, sont ceux qui sont les plus attachés

à la France, soit qu'environnés de toute part de nos Colonies, ils ne puissent sans risque se liguer contre elle; ou soit qu'ils trouvent, dans les mœurs douces & paisibles des François plus de conformité avec leurs manieres.

Les Iroquois sont de tous ces Peuples ceux qui se croient les plus indépendans; c'est une nation nombreuse, fiere & guerriere; ils trafiquent leurs peleteries indifféremment avec les Anglois & les François; ils sont droits, sincères, généreux, & bons amis; mais ennemis irréconciliables lorsqu'on a une fois abusé de leur confiance, qu'on a cherché à les tromper, ou même à leur en imposer.

Les Delavares, les Chavanons, & les Loups ont à-peu-près les mêmes mœurs que leurs voisins; en général la force du corps, & le courage, sont leurs vertus favorites; un Sauvage qui auroit fui dans un combat, seroit couvert d'infamie pour le reste de ses jours; ils ne prennent d'autres dépouilles de leurs ennemis vaincus, que leurs chevelures, qu'ils présen-

tent à leurs Chefs, comme une marque assûrée de leur victoire.

II. Depuis environ un siécle, les Anglois, jaloux de la puissance & du commerce des François, avoient fait tous leurs efforts, pour s'emparer des Colo-lonies qu'ils ont dans ce pays, mais toujours sans aucun succès; tant par rapport aux mesures que l'on prit pour se mettre à couvert de leurs incursions, que par la fidélité des Sauvages leurs alliés. Pendant la derniere guerre, ils avoient fait des courses dans la partie Orientale de ces Provinces; ils avoient ruiné les habitations des Abenaquis, & si fort irrité ces Peuples contre eux, qu'après le Traité d'Aix-la-Chapelle, les François, en faveur de qui ils avoient pris les armes, eurent toutes les peines du monde à les leur faire poser bas.

Les Anglois obligés alors d'employer en Europe toutes leurs forces, soit maritimes, soit de terre, pour les opposer aux rapides conquêtes que les François faisoient sur leurs alliés, ne purent faire

eclorre le projet qu'ils avoient formé, depuis long-temps, de s'emparer du Canada, & d'en chasser les François; mais sitôt que tout eut été pacifié en Europe, ils penserent sérieusement à exécuter leur plan: il leur paroissoit facile. Les François étoient las, selon eux, d'une guerre ruineuse, qui avoit presque détruit leur marine; ils croyoient les Finances de ce Royaume épuisées, & ne pensoient pas qu'on pût leur opposer, du moins sitôt, des forces capables de rompre leurs mesures; en tout cas, ils comptoient avoir gagné bien du terrein, & l'avoir mis hors d'insulte, avant qu'on fût en état de leur opposer des forces suffisantes pour les empêcher de continuer leurs progrès.

III. Dès l'année 1749, le Commendant Anglois de l'Accadie envoya un ordre à toutes les Colonies Françoises établies depuis la découverte du pays au nord de la presqu'Isle, & aux environs de l'Isthme, de prêter serment de fidelité au Roi d'Angleterre, sous peine d'exécution militaire; cet ordre de la part d'une

Nation avec laquelle on venoit de conclure la paix, étourdit si fort les François des ces cantons, qu'ils prirent le parti de se retirer plus avant dans le continent, laissant le pays à la discretion de leur ennemi.

IV. Les Anglois, encouragés par la facilité avec laquelle on leur cédoit le terrein, pousserent leur pointe, & envoyerent faire la même sommation aux François établis hors de la presqu'Isle, sur les bords des Rivieres qui se déchargent soit dans le Golfe S. Laurent, soit dans la Baie Françoise. La plus considérable de ces Rivieres, est la Riviere St. Jean, elle traverse tout le pays du Septentrion au Midi, elle se décharge dans la Baie Françoise; c'est sur ses bords que sont les principales, & les plus riches Colonies des François; c'étoit aussi ce quartier qui flattoit le plus la cupidité des Anglois.

Les François de ce Canton ne se trouverent pas d'humeur à abandonner leurs habitations, aussi facilement que ceux de la presqu'Isle; ils s'adresserent au Gou-

verneur du Canada, qui leur envoya des troupes, mais il leur donna ordre, de se borner précisément à protéger les établissemens François, sans rien entreprendre contre les Anglois qui pût leur donner lieu de profiter de cette circonstance, pour insinuer qu'on étoit les aggresseurs; ces ordres furent ponctuellement exécutés, les troupes se tinrent sur la défensive, & les Anglois voyant qu'on étoit sur ses gardes, se retirerent pour lors & ne demanderent plus rien; mais on ne put empêcher les Abenaquis, qui sur le bruit d'une rupture avoient pris les armes en faveur des François leurs anciens alliés, de se jetter sur quelques Partis Anglois, de les massacrer impitoyablement, & de faire des trophés des chevelures de leurs ennemis vaincus: ces Peuples avoient leur vengeance particuliere à exercer contre les Anglois, qui depuis le Traité d'Aix-la-Chapelle ne cessoient de les poursuivre, quoiqu'ils eussent mis bas les armes à la sollicitation de la France.

V. Le peu de jour que les Anglois voyoient à la réussite de leur dessein, ne les déconcerta point; pour s'assurer l'entiere possession de la presqu'Isle, ils firent construire un Fort, dans un endroit appellé les Mines, appartenant ci-devant aux François; & un autre plus haut, au fond de la Baie Françoise, à l'entrée de l'Isthme, pour leur servir de communication avec le continent. Ils appellerent ce dernier Fort Beau-Bassin. Il pouvoit servir aussi à empêcher les François de rentrer dans la presqu'Isle, ou du moins à retarder leur entrée, dans le cas où l'expédition projettée contre le continent n'eût pas eu tout le succès qu'ils s'en promettoient.

Leurs mesures ainsi prises, ils penserent au mois d'Avril 1750 à rentrer dans le continent par l'Isthme avec un corps considérable de troupes, & un train d'artillerie. Les François qui étoient rentrés dans l'Isthme, & aux environs, épouvantés d'un appareil si imposant, abandonnerent une seconde fois leurs habitations, les brûle-

rent, pour ne rien laiſſer à leurs ennemis, & ſe retirerent dans le continent auprès des Commandans de l'Armée Françoiſe.

Ceux-ci, n'ayant d'autre moyen d'empêcher les Anglois de s'etendre dans le continent, qu'en ſe retranchant dans l'Iſthme, conſtruiſirent à leur exemple deux Forts, à l'entrée même de l'Iſthme; l'un en face de Beau-Baſſin, au fond de la Baie Françoiſe, qu'ils appellerent Beau-Séjour; l'autre au fond de la Baie Verte, vis-à-vis l'Iſle Saint Jean, dans le Golphe Saint Laurent, qu'on nomma Gaſparaux.

Les deux Forts ſitués dans l'endroit le plus étroit de l'Iſthme, n'étoient diſtant l'un de l'autre que de 7 à 8 lieues, & fermoient entiérement l'entrée du continent; on y établit de bonnes Garniſons, & des Magaſins; & les Anglois hors d'etat de continuer leur projet d'invaſion, reſterent tranquilles de ce côté, juſques à ce qu'un temps plus favorable, les mit en état de le reprendre.

VI. Environs dans le même temps qu'ils faiſoient des efforts inutiles pour penetrer

dans le Canada du côté de la presqu'Isle, ils prenoient toutes sortes de mesures pour y entrer du coté de l'Ohio, & s'emparer des Lacs Erié & Ontario. Dès l'année 1749 ils avoient envoyé des Emissaires dans le Pays des Delavares, des Chavanons, & des Loups, habitants les Bords de l'Ohio, pour sonder d'abord le genie de ces peuples, & lier amitié avec eux; ils leur firent entendre, que les François ne cherchoient à former des Etablissemens sur leur riviere, que pour les subjuguer, & peut-être les reduire en servitude. Que cette Nation étoit légére, inconstante, sans parole, & cherchoit à s'enrichir aux depens de tous les autres peuples, qui avoient la foiblesse de se laisser seduire par les caresses, dont elle étoit prodigue à l'excès.

Les premiers Emissaires, qui s'étoient dabord fait écouter, furent suivis par d'autres l'année suivante; ils rencherirent, sur le portrait que leurs predecesseurs avoient fait des François; & sur ce que le Gouverneur de Canada, avoit envoyé un Officier avec quelques troupes sur les

bords de l'Ohio, tant pour protéger la communication avec la Louisianne, que pour prévenir la mauvaise volonté des Sauvages; ils leurs firent entendre que ces troupes n'avoient été envoyés, que pour les asservir; qu'eux, qui étoient les Protecteurs des Nations opprimées, leurs offroient des soldats & des armes pour les garantir de la servitude. Les Sauvages persuadés de la verité de ces suggestions, firent alliance avec eux, & engagerent plusieurs autres Nations à si joindre; de sorte que les François, se virent tout à coup menacés d'un soulevement général de tous ces peuples.

VII. Le Gouverneur du Canada, informé que les Anglois avoient déja fait passer aux Sauvages des troupes & des armes, leur opposa un petit Detachement, commandé par Mr. de Saint Pierre, pour les empêcher de pénétrer dans le Pays, en attendant, qu'on pût lui envoyer des forces plus considérables. Celui-ci se retrancha avantageusement, vers la source de la riviere aux Boeufs au midi, & peu

loin du Lac Erié. Il y passa l'hyver pour examiner les mouvemens des ennemis ; le primtemps suivant, ce petit Corps de troupes, ayant été renforcé, sortit de son poste, marcha droit aux Anglois, qu'il trouva retranchés vers l'embouchure de la riviere aux Bœufs dans l'Ohio, les força de se retirer, & poursuivant sa route, en descendant ce fleuve, vint se camper & se fortifier, dans un endroit qu'on nomme le Fort du Quesne.

VIII. Dans le temps que les François étoient encore occupés à se fortifier, les Anglois qui s'étoient pareillement retranchés au pied des Apalaches, dans un endroit qu'ils nommerent le Fort de Necessité, s'avançoient à eux dans le dessein de les combattre. Ils avoient un train d'Artillerie, & quelques guerriers Sauvages les accompagnoient. Ces troupes pouvoient monter à quatre ou cinq mille hommes ; le Major *Vvasshinghton* étoit à leur tête, & pour plaire aux Sauvages ses alliés, il avoit pris le nom singulier de *Conotocarious*.

Comme il n'y avoit aucune rupture ouverte entre les deux Nations, le Commandant François fut fort embarassé de la façon dont il se comporteroit avec eux; le parti qui lui parut le plus expedient, fut d'envoyer à Mr. *Vvasinghton*, un Officier, qu'il chargea d'une sommation aux Anglois de se retirer de dessus les Terres de la France; cet Officier s'apelloit *Jumonville*, il partit avec une Escorte de trente hommes du Fort du Quesne, & le lendemain rencontra les Anglois, *Vvasinghton* à leur tête qui, dès qui les eut apperçu, ordonna aux siens de faire feu; cet ordre cruel s'executa, tandis que Mr. de Jumonville faisoit tous ses efforts pour leur faire connoitre qu'il étoit porteur d'une Commission de la part de son Commandant, étant enfin parvenu avec bien de la peine à se faire entendre, le feu cessa; ils entourrerent Mr. de Jumonville, & lorsqu'il se preparoit à ouvrir ses papiers, *Vvasinghton* le fit assassiner impitoyablement. Toute son Escorte fut faite prisonniere de guerre; un seul Fran-

çois se sauva, & porta au Fort du Quesne la nouvelle de cette perfidie.

Ce meurtre produisit sur l'Esprit des Sauvages, un effet bien different de ce que le cruel *Vvasinghton* s'en étoit promis; ils ont horreur du crime, & ils furent si indignés de celui qu'ils venoient devoir commettre, qu'ils l'abandonnerent, & vinrent s'offrir d'eux même aux François, pour en aller tirer vengeance; de sorte que *Vvasinghton* ne se trouvant plus, depuis cette defection, assez fort pour tenir la Campagne, se retira au Fort de Nécessité.

Le Commandant François auroit pû, en profitant des offres des Sauvages, punir des assassins qui, au mépris de toutes les loix de l'honneur, trempoient si indignement leurs mains dans le sang d'un homme revetu d'un caractere public; mais voulant donner un exemple de modération aux Sauvages dont il étoit environné, & faire sentir aux Anglois, combien la Nation qu'ils étoient venus attaquer en pleine paix, avoit de candeur &

de générosité, il ne s'appliqua qu'à les obliger de quitter le territoire de la France, avec le moins d'éclat qu'il se pourroit. Pour cet effet; il détacha Mr. de Villiers qui commandoit les nations Sauvages, il y joignit quelques troupes Françoises, & lui donna ordre de chercher les Anglois, de les engager à se retirer paisiblement; & sur-tout, de n'employer la force qu'à la derniere extrémité.

Mr. de Villiers étoit frere de Mr. de Jumonville, il partit du Fort du Quesne avec sa petite Armée, passa à l'endroit où son frere avoit été assassiné, & le sixiéme jour, decouvrit enfin leur retraite; c'étoit le Fort de Necessité. *Vvasinghton* s'y étoit encore fortifié; mais Mr. de Villiers l'attaqua si vivement, que le jour même de son arrivée, il fit cesser avec sa seule Mousqueterie le feu de l'Artillerie des Anglois. Il profita de ce temps, pour leur proposer de lui abandonner le poste, en leur offrant la vie; les Anglois, qui après l'action qu'ils avoient faite, ne s'attendoient pas à tant d'humanité, s'em-

pressèrent

presserent de rendre le fort ; & toute la vengeance qu'on prit d'eux, fut d'insérer dans la capitulation, qui fut signée par *Vvasinghton*, que le dessein des François, en les attaquant, n'avoit été que de venger l'assassinat d'un de leurs Officiers ; vengeance bien légere, en apparence, d'un crime aussi inoui ; mais elle couvroit de confusion une Nation qui se pique de grandeur d'ame, & qui s'humilioit cependant pour sauver sa vie, au point de faire elle-même l'aveu d'une action aussi lâche.

Le Fort évacué, *Vvasinghton*, & les siens se retirerent en Virginie, & Mr. de Villiers, après l'avoir detruit, se retira à celui du Quesne, pour rendre compte au Commandant François du succès de son expédition.

X. Tandis que ces choses se passoient en Amerique, les Anglois prenoient en Europe les mesures les plus convenables pour faire une irruption le primtemps suivant dans le Canada, par trois endroits differents, & avec des forces capables d'en

chasser entiérement les François. Les armemens furent pressés avec une ardeur incroyable, en Irlande & en Angleterre; & comme il étoit intéressant pour faire réussir ce projet, que les François ne pussent s'y opposer, on amusoit l'Ambassadeur de France à Londres, par une négociation, pour terminer à l'amiable les différens survenus en Amerique; on se plaignoit d'abord, comme d'une hostilité, que les François habitans de l'Isthme, eussent abandonné & brûlé leurs habitations, à l'aproche d'un Corps de troupes, qui les avoit sommés de prêter serment de fidélité au Roi d'Angleterre; parce qu'on prétendoit, que la cession de l'Acadie lors du traité d'Utrecht, comprenoit toute la prequ'Isle; on demandoit qu'aucune des deux Nations ne pût s'aproprier le cours de l'Ohio, & que le Pays qu'il arrose, fût également fréquenté par les deux peuples; enfin qu'on nommât des Commissaires de part & d'autre pour déterminer les bornes fixes des possessions directes des deux Nations: on fit trainer pendant quatre années cette né-

gociation par les nouvelles difficultés qu'on élevoit à chaque instant, pour éluder une conclusion, qu'on craignoit; & l'on ne se détermina à lever le masque que lorsque le projet fut près de son execution, ce fut alors qu'on ne garda plus de mesures. On demanda clairement qu'on etablit pour préliminaires de la négociation, que les Lacs Ontario & Erié fussent communs aux Anglois & aux François; qu'on leur cedât en toute proprieté au nord de la presqu'Isle une profondeur de vingt lieues, depuis les limites de la nouvelle Angleterre, jusques à l'Ocean atlantique; que depuis la Rive Méridionale du Fleuve St. Laurent, jusques à la Ligne qui feroit fixée dans le traité definitif pour Bornes des vingt lieues, convenues par les préliminaires, le terrein fût déclaré neutre, & qu'aucune des deux Nations ne pût y former d'établissement.

Ces demandes, si on les leur eût accordées les auroient rendu maîtres des trois quarts du Canada, & les auroit mis à portée de s'emparer du reste avec bien de la facilité; il eût fallu que les François euf-

fent abandonné tous leurs etabliffemens fur la Riviere Saint Jean & au Nord de la prefqu'Ifle. Les Lacs Ontario & Erié, qui depuis leur découverte faifoient les principaux établiffemens des François, feroient devenus le centre des poffeffions Angloifes; & toute communication entre les poffeffions Françoifes du Canada, & la Louifianne, auroient été interrompus au moyen de l'abandon du cours de l'Ohio.

Quelque idée qu'on eût à Londres de la foibleffe des François, on fe doutoit bien qu'ils n'accepteroient pas des conditions fi humiliantes; auffi ne les faifoit-on que pour occafionner de leur part des repliques & des incidens qui feroient encore trainer la négociation, jufques à ce qu'on eût des nouvelles que les mefures qu'on avoit prifes pour s'emparer du pays qu'on demandoit, euffent eu leur exécution.

XI. En effet, leurs troupes étoient alors en pleine marche; le Colonel *Mokton*, avec environ trois mille hommes, devoit s'emparer des Forts Gafparaux & Beaufejour dans l'Ifthme; de-là pénétrer dans le

continent, & forcer les Colonies Françoises de la rivierre Saint Jean à reconnoitre le Roi d'Angleterre. *Johnson*, avec un corps de quatre mille hommes, marchoit sur le lac Champlin, & devoit s'emparer du Fort Frederic. *Braddok* qui étoit chargé du plan général de l'entreprise, marchoit sur le Fort du Quesne vers l'Ohio, & devoit, après s'en être emparé, faire le Siége du Fort Niagara, entre les lacs Erié & Ontario, & pour assurer d'avantage l'exécution de cette derniere entreprise, il devoit être renforcé par deux Regimens d'infanterie que *Shirley* lui ameneroit de la Pensilvanie, après avoir traversé le pays des Iroquois, qu'il comptoit d'engager à se joindre à lui : une Flotte considérable devoit appuyer toutes ces opérations.

XII. Alors, le Roi d'Angleterre, qui ne doutoit plus de la réussite d'un projet, dont toutes les parties étoient si bien liées, partit de Londres pour ses Etats d'Allemagne, dans le dessein de susciter aux François des ennemis qui leur donneroient de l'occupation en Europe, & les empêcheroient

d'envoyer assez de troupes en Canada pour s'opposer aux conquêtes qu'on comptoit y faire. Il eut l'attention, avant son départ, d'assurer l'Ambassadeur de France qu'il ne vouloit donner aucune atteinte à la paix générale, & qu'il ne se commettroit aucune hostilité sur mer de la part de ses vaisseaux contre ceux des François. Sur ces assurances une Flotte Françoise partie de Brest avec des troupes de débarquement pour renforcer l'Armée du Canada, navigeoit tranquillement vers le lieu de sa destination, lorsque le 7 Juin 1755 sur les six heures du soir, deux vaisseaux François le Lis, & l'Alcide qui s'étoient écartés du reste de la Flotte, se virent attaqués par toute l'Escadre Angloise, & obligés de se rendre ; ils eurent beau réclamer la foi des Traités, on ne les écouta point, & après s'être défendu en brave gens, il falu céder à la supériorité.

La nouvelle de la prise de ces deux vaisseaux arriva à Londres le 15 Juillet suivant ; elle y causa une joye universelle ; on la répandit avec complaisance dans les papiers

publics ; on croyoit déja voir toute la Marine de France détruite, & hors d'état de se relever ; & comme personne n'ignoroit, que le plan des opérations projettées en Amerique étoit sur le point de s'exécuter, on se répaissoit l'imagination d'une conquête assurée, & de l'anéantissement du commerce des François. Mais si les Anglois eurent lieu de s'applaudir alors, d'avoir caché aux François leur dessein contre le Canada en les amusant par une feinte négociation, & de ce que ce commencement de succès sembloit leur en promettre de plus grands, ils eurent tout le temps ensuite de sentir qu'une entreprise, quelque bien conduite qu'elle soit, n'est pas à l'abri d'un revers.

XIII. Le Général *Braddok* qui, comme on l'a dit plus haut, étoit chargé du plan général de l'invasion, passa les Monts *Apalaches* sur la fin de Juin 1755, avec des forces considérables & un nombreux train d'artillerie : il s'approcha du Fort du Quesne dans le dessein d'en former le Siége ; mais les François campés sur les bords de l'Ohio

ne lui donnerent pas le temps de former ses attaques; ils marcherent droit à lui, l'attaquerent, & après quelques heures de combat, dispersèrent tellement son Armée, qu'à peine le quart pût-il regagagner la Virginie; *Braddok* lui même fut tué, & on trouva sur lui les instructions qu'il avoit reçues de la Cour de Londres dès 1754, instructions où étoit renfermé tout le projet de l'invasion qu'on méditoit depuis si long-temps.

Cette victoire qui avoit couté peu de monde aux François, les garantit nonseulement de l'invasion des Anglois dans cette partie, mais encore fit échouer tous les autres projets d'attaque, qui dépendoient de celle-ci. *Shirley* se renferma dans le fort Osvego. *Johnson* qui bien-loin d'avoir pû parvenir à engager les Iroquois à se joindre à lui; quelques calomnieuses impostures qu'il eût débitées contre les François, se vit obligé de se retirer sur le territoire Anglois pour le couvrir contre les irruptions des Sauvages, qui, sur le bruit de la défaite de

Braddok étoient entré dans la Penſilvanie, & la nouvelle Jarſey, où ils dévaſtoient le pays avec un acharnement incroyable.

XIV. Juſques-là il n'avoit été queſtion d'hoſtilités que dans l'Amerique ; mais ſi-tôt qu'on fut certain en Angleterre des avantages des François, on ne garda plus de meſure. Les Commandans des vaiſſeaux Anglois eurent ordre de s'emparer des vaiſſeaux marchands François qu'ils rencontreroient ; on vit alors exercer par les Anglois une piraterie, dont il n'y avoit plus d'exemple en Europe depuis l'irruption des Normands. Des vaiſſeaux qui navigeoient avec confiance ſur la foi de la paix, ſe virent attaqués, pris & pillés, & les équipages conduits priſonniers en Angleterre, ſans qu'il y eût de Guerre déclarée ; & comme ſi ces déprédations n'euſſent pas été ſuffiſantes pour la dédommager du chagrin que lui cauſoit l'évanouiſſement des projets de conquête, dont elle s'étoit ſi agreablement flattée ; elle employa les moyens les moins uſités entre des peuples policés, pour aſſouvir

ſa vengeance. De ce nombre eſt l'action d'un Capitaine de vaiſſeaux Anglois, qui navigeoit dans la Manche : il s'approcha de la côte avec pavillon Suedois, & fit pluſieurs ſignaux pour demander du ſecours comme s'il eût été en danger, on s'empreſſa de lui envoyer une chaloupe avec neuf hommes, mais ils n'eurent pas plutôt mis le pied ſur ſon bord, qu'ils ſe virent fait priſonniers de Guerre & conduit en Angleterre.

XV. Quoiqu'on fût bien perſuadé en France que les Anglois vouloient abſolument la guerre, on ne déſeſperoit cependant pas de les ramener à des vues pacifiqnes, & ſi l'on prit des meſures pour ſe garantir de leurs hoſtilités, ce ne fut que des meſures de prudence, afin de n'être pas pris au dépourvu dans le cas d'une rupture ouverte, qu'on éloignoit toujours, pour convaincre les autres Puiſſances de l'Europe qu'on ne prendroit les armes que dans le cas où on s'y trouveroit néceſſairement forcé. En conſéquence on diſtribua des troupes le long des Côtes de

l'Océan, & vingt-cinq mille hommes marcherent vers celles de la Méditerranée.

Rien n'étoit si naturel que ces dispositions ; mais les Anglois les regarderent comme autant d'attentats contraires à tous les Traités, ils firent répandre par-tout que les François méditoient une descente dans leur Isle, ou pour s'en emparer, ou pour y changer la forme du Gouvernement. Ils firent revivre le vieux fantôme de la Monarchie universelle dont le Roi Guillaume s'étoit si bien trouvé en armant toute l'Europe pour son utilité particuliere ; & comme si les François eussent déjà descendu dans leur Isle, ils reclamerent chez tous leurs anciens Alliés les secours qu'ils devoient leur fournir en cas d'une invasion. Mais les temps étoient bien changés : on se souvenoit encore combien il en avoit couté de sang & d'argent pour servir la politique & l'ambition de Guillaume. On étoit revenu de l'espéce d'ensorcellement où ce Prince avoit mis toutes les Cours de l'Europe, & l'on commençoit à con-

noître le véritable systême de la Cour de France, qui, contente de faire fleurir ses Etats, ne cherchoit point à envahir ceux de ses voisins ; d'ailleurs chacun pensoit à soi : on appréhendoit de s'attirer sur les bras une guerre dont l'issue auroit été incertaine ; on connoissoit la puissance & les ressources de ce Royaume, & il eût été à craindre qu'en servant la haine des Anglois on ne supporta tout le fardeau d'une invasion comme il étoit arrivé pendant la derniere guerre.

XVI. Aussi leurs sollicitations n'aboutirent-elles à rien ; les Hollandois qui depuis le Roi Guillaume, qui de Général de leurs troupes étoit parvenu au Trône d'Angleterre, en se servant utilement de l'ascendant qu'il avoit sur ces Republicains pour les engager à seconder ses desseins, paroissoient si intimément liés d'intérêts avec eux, qu'on les regardoit, pour ainsi dire, comme un même peuple ; cependant de toutes les Nations de l'Europe ce fut celle qui connut le mieux ses véritables intérêts dans cette conjonc-

ture. Dès le temps de ce Prince, & depuis, dans la guerre que le Traité d'Aix-la-Chapelle termina, eux ſeuls avoient porté tout le poids de la guerre. Leur pays avoit été en proie aux contributions des François. Leurs Barrieres forcées & détruites, & la forme de leur Gouvernement changée, par la faction de ceux qui étoient attachés à la famille de Guillaume, alliés à la Maiſon d'Angleterre. Les Anglois pour qui on s'épuiſoit ainſi, avoient ſeuls profité de ce déſaſtre de leurs alliés qu'ils avoient eux-mêmes occaſionné, & quoique lors du Traité d'Utrecht il parut que les Hollandois étoient bien dédomagés des dépenſes qu'ils avoient faites pour la cauſe commune, en obtenant pour barrieres cinq ou ſix Places ſur la frontiere de France, on s'apperçut, par le peu de temps que les François mirent à s'en emparer, combien ce dédommagement étoit foible en comparaiſon des ceſſions que les Anglois s'étoient fait faire de Gibraltar, qui leur ouvroit l'entrée de la Méditerranée, & de l'Iſle Mi-

norque, qui leur donnoit un vaste Port au centre de leur commerce du Levant d'où ils étoient à portée de chasser toutes les autres Nations. Ces évenemens étoient récens; il étoit à craindre pour les Hollandois, qu'en faisant cause commune avec eux dans la présente guerre, les succès qu'on obtiendroit en commun ne tournassent tout entier au profit des Anglois, & ne devinssent l'époque fâcheuse de la ruine totale de quelques branches de leur commerce. Ainsi devenus circonspects par l'expérience du passé, ils répondirent aux pressantes sollicitations des Anglois, qu'étant plus proche voisins des François qu'eux, il ne leur convenoit pas de dégarnir leur pays de troupes, surtout dans l'incertitude où ils étoient, si les préparatifs qu'on faisoit en France étoient destinés contre eux. Que les Traités qui les lioient ensemble les obligeoient à la vérité à leur fournir un corps de troupes, en cas d'une descente dans leur Isle, mais qu'il n'y avoit encore rien qui dût le leur faire appréhender; & que les

François n'attendoient peut-être que l'occasion de l'envoi de ces troupes pour entrer dans leur pays qui étoit tout ouvert.

Malgré le peu de complaiſance des Hollandois à répondre aux vues des Anglois ; ceux-ci ne déſeſpererent pas de les engager à les ſeconder dans la ſuite. Comme la Cour du Statouder étoit toute Angloiſe, ils comptoient tôt ou tard faire taire le parti des Republicains, & en attendant que tous les reſſorts qu'ils avoient mis en œuvre fuſſent en état de jouer, ils chercherent à former d'autres alliances.

XVII. Celle qui leur parut la plus utile à leurs deſſeins, fut celle du Roi de Pruſſe. Le Roi d'Angleterre craignoit qu'on ne ſe vengea ſur ſon Electorat d'Hanovre, des pirateries que ſes Vaiſſeaux continuoient d'exercer ſur ceux des François ; il en avoit tiré toutes les troupes pour les faire paſſer en Angleterre avec celles qu'il avoit achetées de la Maiſon de Heſſe. Le pays étoit tout ouvert ; il lui falloit un allié puiſſant qui

pût le garantir d'une invasion, & ce Prince étoit le seul qui fût en état de le faire : aussi n'épargna-t-on rien pour le gagner. On lui garantit au nom de la Nation & du Roi, la possession de la Silesie, grande Province dont il s'étoit emparé pendant la derniere guerre sur la Maison d'Autriche. Quelques-uns de ses Vaisseaux avoient été précédemment pris par les Anglois, sans qu'ils eussent jamais voulu entendre à le dédommager. On lui remit alors pour équivalent les arrérages des sommes prêtées par les Anglois à la Maison d'Autriche, sommes qu'on avoit hipothequées sur les revenus de la Silésie, & que le Roi de Prusse s'étoit chargé de payer, lorsqu'il se fit céder cette Province. A ces conditions il s'engagea à employer toutes ses forces pour empêcher les François de mettre le pied en Allemagne.

La nouvelle de la conclusion de ce Traité causa aux Anglois une joie, qu'il est difficile d'exprimer. Ils s'imaginoient avoir gagné une victoire sur les François, & les nouvelles qu'ils recevoient journellement

journellement du mauvais état de leurs affaires en Amérique ne les affectoient plus si sensiblement, parce qu'ils espéroient être bientôt en état de reprendre le projet qu'on avoit été obligé d'abandonner l'année précédente.

XVIII. Mais si d'un côté l'argent & les sollicitations des Anglois leur acquirent un allié qui paroissoit si utile à leurs desseins, le desir sincere qu'avoit la France de maintenir la paix; la modération avec laquelle elle avoit souffert les insultes réitérées des Anglois; les efforts qu'elle avoit fait pour prevenir une rupture en sacrifiant ses propres intérêts à la tranquillité publique, lui en donnerent un d'une toute autre considération.

Depuis près de trois siecles, la Maison d'Autriche & celle de France, jalouses de leur grandeur, & craignant toutes deux également de succomber sous la puissance de celle qui pourroit parvenir à s'élever au-dessus de l'autre, avoient partagé l'Europe d'intérêts différents. Toutes les guerres survenues dans cette partie

du monde n'avoient été entreprises que pour empêcher que l'une des deux Puissances ne succombât sous l'autre, en s'opposant aux progrès de celle qui étoit prête d'anéantir sa rivale. Dans tous les Traités de paix & les alliances qui s'étoient faites depuis Maximilien & Louis XII, dans le quinzieme siecle, on avoit eu en vue que de maintenir un équilibre de pouvoir entre ces deux Maisons, à l'abri duquel les autres Puissances jouissoient tranquillement de leurs Etats, lorsqu'on vit avec étonnement évanouir ce systême, qui avoit couté tant de peine à établir, tant de sang & de négociation pour le maintenir. Les deux rivales se chercherent avec un égal empressement. La France ne craignoit plus l'agrandissement de la Maison d'Autriche; elle étoit depuis peu parvenue à placer deux Princes de son sang, l'un sur le Trône d'Espagne malgré les efforts de toute l'Europe conjurée contre elle, l'autre sur le Trône de Naples, malgré l'Empereur & les Princes de l'Empire ligués ensemble; elle s'étoit

fait céder la Lorraine par le dernier Traité de Vienne. Toutes ses possessions réunies pour ainsi dire dans un même cercle, étoient défendues par plus de deux cents Places fortes, bien entretenues & garnies d'une artillerie nombreuse. Trois cens mille Soldats qu'on pouvoit sans peine augmenter d'un tiers, pouvoient se transporter avec facilité vers quelque endroit de la frontiere qu'on eût voulu entamer; il eût fallu pour ébranler une puissance si formidable des forces plus qu'humaines, & l'expérience avoit fait voir au commencement de ce siecle où toute l'Europe étoit liguée contre la France, qu'après treize années de guerre heureuses pour les alliés, à peine étoient-ils parvenus à s'emparer de quatre ou cinq Places sur la frontiere qui ne couterent aux François qu'une seule campagne pour les reprendre.

D'un autre côté, la Maison d'Autriche étoit convaincue que le systême du Gouvernement de France rouloit plus sur les mesures qu'on y prenoit d'y rendre l'Etat

méditoit une descente, & que la Cour pour son intérêt particulier autorisoit cette croyance de tout son pouvoir, ils donnerent toutes leurs attentions à la conservation de leur propre pays; ils posterent leurs troupes nationales, avec celles qu'ils avoient appellées à leur secours le long des Côtes, dans les endroits les plus exposés à une descente; & une flotte considérable se porta à l'entrée de la Manche pour examiner les mouvemens de celle de Brest.

A l'égard de leurs possessions dans la Mediterranée, ils paroissoient tranquilles; ils croyoient les avoir mis hors d'insulte par les mesures qu'ils avoient prises pour la sureté de Gibraltar & de Port-Mahon; ils comptoient, en cas d'une expédition contre l'une de ces deux Places, avoir assez de temps pour la traverser, soit en y jettant du secours; soit en forçant l'Escadre de Toulon qu'ils ne croyoient ni si forte ni si bien pourvue qu'elle étoit, de rentrer dans son Port.

XX. Tandis qu'ils n'osoient ainsi dé-

garnir leurs côtes de troupes & de vaisseaux, une Escadre de dix vaisseaux de guerre, y compris quelques frégates sortit le huit d'Avril 1756 du port de Toulon, accompagnée de cent trente huit bâtimens de transport, ayant à bord toute l'armée de Provence, commandée par le Maréchal de Richelieu. Elle prit sa route vers l'Isle Minorque, & fit sa descente le jour de Pâques, à trois heures après midi, sans la moindre opposition de la part des Anglois, qui n'ayant pas eu le temps de mettre leurs côtes en état de défense, n'eurent que celui de se retirer avec précipitation vers la principale forteresse de l'Isle, à l'entrée du port Mahon, qu'on appelle le fort Saint Philippe, où ils se renfermerent au nombre d'environs deux mille cinq cens hommes.

L'Isle Minorque est située dans la Méditerranée, & dépendoit autrefois de la Monarchie d'Espagne. Elle est la plus petite des Isles Baleares; elle peut avoir environ dix-huit lieues de long, sur neuf dans sa plus grande largeur. Les Anglois

s'en emparerent pour l'Archiduc Charles, pendant la guerre de la succession d'Espagne ; & charmés de la sûreté de son port, qui est le meilleur de la Méditerranée, ils s'en firent assurer la possession par le traité d'Utrecht. Dès qu'elle fut entre leurs mains, ils firent du fort Saint Philippe, qui étoit très-peu de chose auparavant, une des plus fortes places de l'Europe. Ce fort qui est situé à l'entrée du bras de mer qui forme le port Mahon en défend l'approche ; il y a vis-à-vis une redoute qu'on appelle le fort Philippet, dont le feu des batteries croise dans le port celui du fort Saint Philippe. Au pied des murailles de ce dernier, est le Bourg de Philippeville, & à quatre milles de distance de ce Bourg, sur le fond du bras de mer est la ville de Mahon, entourée d'une simple muraille, sans défense.

Les François trouverent d'abord plus de difficultés qu'ils n'avoient cru dans le siege du fort Saint Philippe ; la descente s'étoit faite à onze lieues de-là, près de Ciudadella. Les chemins étoient impraticables,

depuis cette Ville jusques au camp ; & les Anglois avoient détruit toutes les bêtes de charges, & principalement les bœufs qui étoient dans l'Isle, de sorte qu'il fallut se servir de ceux qui étoient destinés à l'approvisionnement de l'Armée, pour voiturer l'artillerie & les autres munitions ; & il en périt considérablement dans le trajet. Un autre inconvénient, auquel on ne s'attendoit pas, retarda encore l'ouverture de la tranchée. On s'apperçut qu'aux environs du fort, le sol n'étoit qu'un roc nud dans bien des endroits, & dans d'autres, couvert seulement à la hauteur de quelques pouces d'un terrein fort pierreux ; de sorte que pour établir les batteries, faire les paralelles, & les boyaux, il falloit transporter de fort loin la terre & les fascines ; mais les sages précautions du Maréchal, & l'ardeur du soldat, vinrent à bout de surmonter tous ces obstacles. Dès que la descente eut été effectuée, on renvoya en Provence tous les bâtiments de transports ; il n'y avoit donc que la prise de la place qui pût mettre

fin aux travaux auxquels on s'exposoit, & il n'y avoit point de soldat qui ne contribua de tout son cœur à en accourcir la durée; enfin, après plus d'un mois d'un travail pénible & rebutant, on vint à bout de placer les batteries & de perfectionner les paralleles.

XXI. Lorsque les Anglois ne purent plus douter que c'étoit à Mahon à qui on en vouloit, ils penserent sérieusement à le sécourir. L'Amiral Bing, avec une Escadre de dix-huit vaisseaux, partit des ports d'Angleterre avec des troupes & des vivres à bord, pour rafraîchir & renforcer la Garnison de Saint Philippe. Cette Escadre entra dans la Méditerranée sans aucun obstacle, & ne fut apperçûe que le 17 Mai à la hauteur de Majorque par une Frégate qu'on avoit envoyé à la découverte. Sur l'avis qu'elle en donna, Mr. de la Galissonniere, qui commandoit l'Escadre Françoise, prit la résolution d'aller combattre les Anglois, il les découvrit le dix-neuf au vent sur lui, au nombre de treize vaisseaux de lignes & cinq fréga-

tes. Les deux Escadres se chasserent mutuellement ce jour là, & aux approches de la nuit elles se trouverent à deux lieues l'une de l'autre. Le lendemain on apperçut de nouveau l'Escadre Angloise, les amarres à bas bord, elle revira avec le vent au Sud; mais les François qui par cette position avoient le dessus du vent ne jouirent pas long-temps de cet avantage, il tourna subitement au Sud-Ouest, & les Anglois, profitant habilement de cet instant de faveur, vinrent à toutes voiles sur l'Escadre Françoise, tâchant de déborder leur ligne; quand ils l'eurent dépassée, ils revirerent tous en même temps & vinrent en dépendant sur les François leurs treize vaisseaux en ligne & les cinq frégates au vent; alors le combat commença à la demi portée du canon. On s'apperçut, après une heure de combat, que l'intention des Anglois étoit de se laisser acculer pour tomber avec plus de facilité sur notre arriere-garde, la detruire s'il étoit possible, & profiter ensuite de l'avantage du vent qu'ils avoient toujours.

pour jetter du ſecours dans le fort Saint Philippe. Mr. de la Galiſſonniere qui comprit leur deſſein, fit auſſi-tôt mettre en panne pour donner le temps à l'arriere-garde de ſerrer la ligne, de ſorte qu'on étoit à ſe toucher; ce fut alors que le combat recommença avec plus de fureur, notre artillerie mieux ſervie que la leur fit un ravage affreux dans leurs manoeuvres. La Couronne tira trois bordeés dans l'intervalle que l'Anglois qu'il attaquoit lui eût envoyé la ſienne. Enfin ne pouvant plus tenir contre un feu ſi ſuivi, qui les eût entierement détruits, s'ils ſe fuſſent obſtinés à le ſoutenir plus long-temps, ils prirent le parti de la retraite qu'ils firent en très-bon ordre en apparence; mais ſi fort maltraités en effet, qu'ils furent obligés de prendre à la remorque quatre de leurs plus gros vaiſſeaux pour les conduire à Gibraltar, où toute l'Eſcadre arriva en ſi mauvais état, que ſe trouvant dans l'impoſſibilité de faire une ſeconde tentative, elle mit à terre les troupes de débarquement qu'elle avoit à bord.

L'Escadre Françoise souffrit peu dans cette affaire, & la victoire qu'elle remporta lui couta à peine cent cinquante hommes; contente d'avoir battu les Anglois sur leur élément, elle revint dans les parages de Mahon continuer d'en protéger le siege.

Le retour de l'Escadre victorieuse ôta dès-lors toute esperance de secours aux assiégés, & l'ardeur des Assiégeans redoublant par ce commencement de bonne fortune, on eut tout lieu d'espérer de se voir bientôt maître de la Place.

Quoique ce ne fût qu'avec des peines infinies qu'on pouvoit parvenir à vaincre tous les obstacles que la vigoureuse résistance des Assiégés, secondés par la nature du terrein, opposoient à l'ardeur des François, on se trouva cependant, après environ trois mois d'un travail pénible, en état de donner un assaut général. Il fut divisé en quatre principaux points d'attaque, afin de partager les forces & l'attention de l'ennemi. Le vingt-sept du mois de Juin chaque division s'avança à petit

bruit des palissades entre onze heures & minuit avec des échelles, on fit la descente du chemin couvert & du fossé avec assez de tranquillité, enfin malgré quelques méprises occasionnées par l'obscurité de la nuit, malgré la vivacité du feu des assiégés, la profondeur du fossé & l'élévation des murs encore tous entiers des ouvrages qu'on attaquoit & qui se trouverent trop haut pour les échelles qu'on avoit préparées, les soldats se servant de leurs bayonnettes qu'ils plantoient entre les pierres, & s'aidant les uns & les autres à grimper, parvinrent à s'emparer de tous les forts extérieurs avant la pointe du jour.

XXII. Les Anglois étonnés qu'on eût été assez hardi pour oser entreprendre de les forcer dans des postes, dont les défenses n'étoient point ruinées & consternés d'avoir été obligés de les abandonner en si peu de temps, ne se crurent plus en sûreté dans le corps de la Place où ils se renfermerent. Craignant qu'on ne les forçât encore dans ce dernier retranchement, ils s'empresserent de demander à capitu-

ler ils offrirent de rendre la Place, pourvû qu'on leur accordât les honneurs de la guerre, & qu'on les conduisît à Gibraltar, sur les vaisseaux du Roi. Les François avoient pour le moins autant d'impatience d'entrer dans la place que les Anglois montroient d'empressement à la leur céder. Aussi ne les chicana-t'on point, & la capitulation fut signée aux conditions qu'ils demanderent.

Ce fut le vingt-neuf de Juin, que les François en prirent possession, ils en rétablirent les fortifications, qui malgré le peu de dommage apparent qu'elles avoient souffert pendant le Siege, avoient cependant besoin de réparations considérables pour être remises dans le même état de défense, où elles étoient auparavant; soit pour mettre la Place à l'abri d'une premiere insulte, après que l'Escadre de Mr. de la Galissonniere se seroit retirée, soit pour en faire une place d'armes, comme il paroissoit qu'on en avoit le dessein.

XXIII. Pendant le Siege du fort Saint Philippe, le Roi d'Angleterre qui voyoit,

par les précautions que prenoient les François, que son sistême étoit éventé, & qu'on étoit dans la disposition prochaine de prendre éfficacement sa revanche, contre ses Etats d'Europe, se détermina enfin à leur déclarer la guerre. Il se servit des raisonnemens les plus spécieux, aidé par la circonstance de l'invasion de l'Isle Minorque pour persuader qu'ils étoient les Agresseurs; mais personne ne prit le change. Le Roi de France avoit trop bien démontré par le simple récit de ce qui s'étoit passé en Amérique, & par les instructions trouvées lors de la mort de *Braddok*, dont on envoya des copies dans toutes les Cours de l'Europe, qu'il y avoit longtemps qu'on prenoit des mesures en Angleterre pour chasser les François du Canada; de sorte que malgré les peines qu'il se donna pour en imposer sur cet événement, on resta convaincu que la France ne prévenoit en Europe son ennemi, que pour le mettre hors d'état de poursuivre l'exécution de ses pernicieux desseins, & pour se dédommager

mager des affronts qu'elle avoit précédemment ſoufferts avec aſſez de patience. Auſſi ſe contenta-t'on en France de répondre à ce Manifeſte de la façon la plus modérée. Après avoir expoſé ſuccinctement les principaux faits qui pouvoient paſſer pour autant d'outrages, on ſe contentoit de faire ſentir que l'honneur & le cri général de la Nation en exigeoient une réparation autentique.

XXIV. Peu de temps après cette déclaration de guerre de la France, il parut une Déclaration du Roi en faveur des Armateurs François. Le Roi vouloit intéreſſer toute la Nation à la juſte vengeance qu'il prenoit des outrages qu'elle avoit eſſuyée autant en haine de ſa puiſſance que par mépris pour la modération qu'il avoit fait paroître; & non content de ſacrifier ſes intérêts perſonnels, en ſe relâchant des droits que l'Amirauté levoit précédemment ſur chaque priſe, il décernoit des récompenſes aux Officiers, Soldats, & Matelots des Corſaires qui s'empareroient des batiments Anglois; & par un rafine-

ment d'humanité, qui caractérise si bien la tendresse de son cœur, il voulut que ces gratifications s'étendissent jusques sur les veuves de ceux qui auroient péri dans le combat.

XXV. Depuis la Paix d'Utrecht on avoit totalement négligé la Marine en France. Les dettes contractées par Louis XIV. avoient empêché le Régent, pendant la minorité de Louis XV. d'y donner toute l'attention que méritoit cette partie; & on continua sur le même ton pendant le Ministere du Cardinal de Fleury. Les vûes pacifiques de ce Ministre, lui faisoient éviter avec soin tout ce qui pouvoit donner de l'ombrage à ses voisins; il appréhendoit, en rendant la France aussi formidable sur mer, qu'il auroit pû le faire, de reveiller les jalousies des Puissances Maritimes, & d'occasionner quelques guerres qui auroit pû porter coup au commerce renaissant des François. Cette timide politique du Ministre avoit occasionné chez les Anglois un mépris si grand pour nos forces de mer, qu'il n'y a aucun dou-

tè que ce ne fût ce sentiment qui occasionna leurs entreprises sur le Canada, dans la croyance où ils étoient que la France dépourvue de vaisseaux, les dissimuleroit par l'impuissance où elle se trouvoit de s'y opposer. On s'apperçu enfin de tout le défaut de cette façon de penser du Cardinal, & on le sentit encore bien mieux, lorsque les forces qu'il avoit crû suffisantes pour protéger notre Commerce, & nos Colonnies, eurent été détruites presque entierement par les Anglois pendant la derniere guerre. Aussi la principale attention du gouvernement se tourna-t-elle de ce côté. On travailla dans tous les ports de France avec une ardeur incroyable à la construction de nouveaux vaisseaux. En moins d'un an on parvint à en armer plus de vingt dans le Port de Toulon, & plus quarante dans ceux de Rochefort & de Brest. On vit dans le Combat de Mr. de la Gallissonniere, contre l'Amiral Bing, ce que cette marine renaissante étoit capable d'exécuter, & on en tira les présages les plus heureux pour

l'avenir, lorſqu'on ſeroit parvenu à la rendre auſſi formidable qu'elle l'étoit ſous le dernier regne. En attendant, on ménageoit prudemment les forces qu'on avoit ſur pied. L'Eſcadre de Toulon, contente d'avoir protegé le Siége de Mahon, & d'en avoir occaſionné la priſe, ſe retira dans ſon Port dès que la Place fut rendue. Celle de Breſt reſta auſſi toute armée dans la rade, il s'en détacha ſeulement de temps en temps quelques petites Eſcadres; telle que celle de Mr. du Perier & celle qui porta Mr. de Moncalm en Amerique, ſuffiſantes pour protéger nos Colonnies, & leur porter les ſecours dont elles avoient beſoin, mais dont la perte, en cas d'échec, n'eût pas été aſſez conſidérable pour porter un coup bien ſenſible à notre Marine. On tiroit pluſieurs avantages de cette politique; on aſſuroit nos Colonies contre les entrepriſes de l'Ennemi, en leur portant des troupes & des munitions, & les Anglois ſe morfondoient inutilement dans la Méditerrannée & ſur l'Océan à nous obſerver, tandiſque les

équipages de nos vaiſſeaux, continuellement rafraichis par des proviſions à leur portée, s'éxerçoient à la manœuvre; & que les Officiers apprenoient par un exercice journalier de toutes les évolutions maritimes, à ne pas craindre, lorſque l'occaſion s'en preſenteroit, ceux qui ſe vantoient d'être les ſeuls Rois de la Mer.

XXVI. En Amerique, les François conſervoient toujours la ſupériorité. Et quoique le Colonel *Mockton* fût parvenu à s'emparer des forts Gaſparaux & Beau-Séjour dans l'Iſthme de l'Acadie, non-ſeulement il ne put venir à bout de pénétrer dans le continent, mais il ne put même garantir les poſſeſſions Angloiſes des ravages des Sauvages qui étendirent leurs courſes juſques à Halifax, la principale de leurs Colonies.

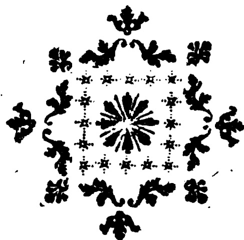
Du côté de la Penſilvanie, les Sauvages, alliés des François, continuoient leurs ravages: ils attirerent à leur parti deux Nations Indiennes qui juſques alors étoient demeurées fermes dans l'alliance des Anglois, & de concert marcherent vers *Guaden-Hatten* où Labri du Seigneur

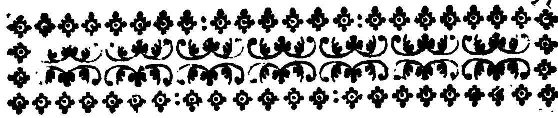
une des principales habitations des Quakers, la réduisirent en cendres, massacrerent une partie des Habitans, après avoir obligé le Capitaine *Hayes*, qui leur avoit conduit un secours, de se retirer avec perte à *Allenstovvrn*.

Ces déprædations des Sauvages engagerent les Anglois à pourvoir à leur sûreté. Chacune des Provinces Angloises se cottisa pour la levée d'un corps de troupes à ses frais, afin d'être non-seulement en état de se garantir de leurs ravages, mais de former encore quelques entreprises sur le territoire François. L'assemblée de la nouvelle Angleterre qui se tint à Boston, consentit à la levéé d'un corps de trois mille hommes, qui conjointement avec les troupes du Major *Johnson* & trois autres mille hommes de la nouvelle *York*, devoient faire le siége du fort Frederic, sur le Lac Champlin. Ce Fort une fois pris, eût couvert les deux Provinces, & leur eût donné une communication aisée avec le fort Osvego, tandis qu'aucontraire il eût mis à découvert toutes les Colonies Fran-

çoiſes ſituées au midi du Fleuve St. Laurent : mais les François ne leurs donnerent pas le temps d'exécuter leurs deſſeins. On fit prendre la hache aux Sauvages, habitant les confins de la nouvelle *York*, pour diviſer leurs forces. Ils entrerent dans cette Province en grand nombre, & malgré les précautions du Général *Norris* ils pénétrerent juſques à *Niniſſink*, y brûlerent quarante-trois habitations, & maſſacrerent quatre-vingt habitans. D'un autre côté les François avec les troupes nouvellement arrivées d'Europe, & les Sauvages, commandés par Mr. de Villiers, marcherent vers le fort Oſvego, s'en emparerent, & firent la Garniſon priſonniere de guerre. Ce Fort bâti par les Anglois en pleine Paix ſur le territoire de la France eſt ſitué ſur le Lac Ontario; outre qu'il pouvoit tenir en reſpect les Sauvages des environs, il couvroit la nouvelle *Jarſey* & la nouvelle *York*, & les mettoit à portée d'étendre leur commerce de pelleterie ſur le Lac & aux environs, au point de le pouvoir un jour interdire aux François.

La perte de ce Fort déconcerta le projet qu'ils avoient formé contre le Fort Frédéric. L'Armée qui en avoit voulu former le Siége fut mise en déroute, & bien loin de se trouver en état de rien entreprendre, ils ne purent empêcher que le Fort *de Granville*, qu'ils venoient de construire nouvellement sur les frontieres de la Pensilvanie, n'essuyât le même sort que le fort *Osvego*.





HISTOIRE DE LA GUERRE CONTRE LES ANGLOIS.

LIVRE SECOND.

I. LE mois de Septembre de l'année 1756 vit éclater les premieres étincelles du feu, dont les Anglois avoient médité d'embraſer l'Europe, pour donner de l'occupation aux François dans cette partie. Ils prétendoient les empêcher de s'oppoſer au deſſein qu'ils avoient formé de reprendre la ſupériorité en Canada, dont ils eſpéroient toujours de ſe rendre maîtres. Le Roi de Pruſſe en faiſant alliance avec eux, n'avoit eu en vue, ainſi qu'il s'en étoit expliqué, que d'empêcher quelques

troupes étrangeres que ce fût; de mettre le pied en Allemagne, & d'y troubler le repos du Corps Germanique. La circonstance des affaires aidoit à faire croire qu'il agissoit en bon Patriote. De tous les Etats d'Allemagne, il n'y avoit que ceux qu'y possede le Roi d'Angleterre, qui pussent être alors menacés d'une invasion étrangere; & il n'y a pas de doute, que les forces de ce Monarque, n'eussent été capable de retarder les efforts que la France auroit pû faire pour y pénétrer; mais l'alliance de la Maison d'Autriche avec celle de France, changea la face des choses, & lui fit appréhender qu'elle n'eût été contractée pour lui enlever la Silésie, que sa politique & le succès de ses armes dans des circonstances heureuses lui avoient acquise. Ainsi, n'y ayant encore aucune disposition de faite en France, qui annonça qu'on pensoit à entrer en Allemagne, ayant l'hyver, il résolut, de prévenir la Reine d'Hongrie, qui faisoit déja marcher ses troupes en Moravie, & en Boheme, & de mettre

entre elle & lui, une barriere, qui pût soutenir les premiers efforts de cette Princesse; & même l'arrêter plusieurs Campagnes, en attendant que d'autres alliances qu'il méditoit l'eussent mis en état de contrebalancer celle de France, ou que la paix, entre les Anglois & la France, eût remis les choses sur le pied où elles étoient lors du Traité d'Aix-la-Chapelle.

II. L'Electorat de Saxe est située entre le Brandebourg au nord, & la Boheme au midi. Le Roi de Prusse appréhendoit que si l'Electeur Roi de Pologne accédoit au Traité de Versailles, son Pays ne servit de porte aux Autrichiens pour le venir attaquer jusques dans sa Capitale. Il est rempli de Places fortes, l'Elbe le traverse d'un bout à l'autre, & ce fleuve est d'une grande utilité pour la subsistance des armées : il étoit de son intérêt de s'en assurer, aussi employa-t-il tous les ressorts de sa politique pour engager l'Electeur à se joindre à lui; d'un côté, on lui faisoit appréhender que son Pays ne devînt

la premiere victime du ressentiment des Prussiens, s'il refusoit de se prêter à ce qu'on desiroit de lui : de l'autre, on lui faisoit entrevoir le danger que couroit la Religion Protestante de l'union de l'Autriche avec la France. Les jalousies mutuelles de ces deux Maisons avoient rendu l'état des Princes Protestans plus décidé qu'il n'étoit auparavant, & leur condition indépendante en bien de choses du Chef de l'Empire. La Maison d'Autriche, malgré les efforts de la France en leur faveur, avoit été plusieurs fois sur le point de les réduire. A quoi ne pouvoit-elle pas alors prétendre ayant à sa disposition un allié qui depuis deux siecles, contrecarroit toutes ses vues, & l'avoit obligée de céder des droits qu'elle désiroit depuis si long-temps de pouvoir revendiquer. Mais l'Electeur trop clair, voyant sur ses intérêts, ne donna point dans la supposition de ce systême qu'on ne prêtoit à l'Autriche & à la France que pour lui faire illusion, & l'engager à favoriser les vues d'ambition des Maisons de Prusse & d'Ha-

novre, qui ne tendoient elles-mêmes à rien moins qu'à la destruction du systême du Gouvernement du Corps Germanique.

III. La demande que le Roi de Prusse fit faire à l'Electeur, de lui confier la garde de toutes ses Places fortes, pour garand de la neutralité qu'il offroit par un desir sincère de la paix, ne laissoit aucun doute sur l'objet de ses vues, & intéressoit par conséquent trop son honneur pour qu'il pût y consentir.

Cependant les troupes Autrichiennes arrivoient de toutes parts en Boheme & en Moravie: le Général Brouvne en avoit rassemblé la plus grande partie dans le Camp de Budin sur l'Elbe, au-dessous de Prague, & y attendoit les troupes d'Hongrie, pour se porter ensuite où les circonstances l'exigeroient. Ce fut alors que le Roi de Prusse se figurant que ces troupes étoient destinées contre lui, forma la résolution de se procurer par la force ce qu'il n'avoit pu obtenir par ses négociations. Trois gros corps d'armée sortirent de ses Etats, le vingt-neuf Août,

au nombre d'environ quarante milles hommes, & un train d'Artillerie de cent cinquante piéces de Canon, qu'il avoit fait venir de Magdebourg. Celui qui étoit aux ordres du Prince Ferdinand de Brunswik, se porta sur Leipsik, s'empara de cette Ville & de sa Citadelle. Le Roi de Prusse en personne, à la tête du second Corps de troupes, prit sa route par Wittemberg, où il passa l'Elbe & vint camper le sur-lendemain à Torgavv, pendant qu'un troisiéme corps de troupes s'avança vers Dresde, que le Roi de Pologne avoit abandonné la veille. La Saxe ainsi envahie en moins de huit jours, ne laissoit à l'Electeur d'autre parti à prendre, en apparence, que celui de se joindre aux Prussiens. Ses troupes montoient à peine à dix-huit milles hommes, & l'armée Autrichienne étoit trop éloignée pour qu'il pût espérer de pouvoir s'y joindre. Pour surcroît de malheur, l'avant-garde des Prussiens, s'étoit portée sur les avenues de la Boheme à la Saxe, & avoit rendu cette jonction imprati-

cable. Dans cette complication de circonstances fâcheuses, l'Electeur ne consultat que son honneur. Il eut été trop humiliant pour lui de se joindre à un Prince qui le dépouilloit, pour le forcer d'entrer dans ses vues. Il prit la résolution de se mettre à la tête de sa petite armée avec les Princes ses enfans, & d'y attendre les évenemens aux risques de sa vie ou de sa liberté.

IV. A trois milles de Dresde est la Forteresse de Zonnestein; tout auprès est la petite Ville de Pirna sur l'Elbe, que l'avantage de sa situation & les ouvrages dont elle est défendue rendent très-forte; plus haut en remontant l'Elbe, & en approchant des frontieres de Boheme, est la Forteresse de Konigstein, une des plus fortes Places de la Saxe; ce fut sous le Canon de ces trois Places que l'Electeur conduisit son armée, résolu d'y périr les armes à la main, lui, sa famille & son armée, si l'on entreprenoit de l'y venir attaquer. Sa droite étoit appuyée à Zonnestein & à Pirna. Son centre s'étendoit jus-

ques à moitié chemin de Konigſtein, & ſa gauche alloit juſques à cette derniere Place. Son front étoit couvert d'un retranchement profond garni d'une artillerie nombreuſe, & ſes derrieres défendus par l'Elbe.

Cette fermeté de l'Electeur déconcerta le projet du Roi de Pruſſe. Former le ſiege du Camp des Saxons eût été une entrepriſe trop hazardée; elle l'eût arrêté long-temps, & le Général Brouvne eût profité de ce délai pour pénétrer lui-même en Saxe, & mettre l'armée Pruſſienne entre les Saxons & lui. Mais comme il étoit bien informé que les Saxons n'avoient pas eu le temps de ſe fournir d'une aſſez grande quantité de vivres, pour tenir long-temps dans le Camp qu'ils occupoient, il ſe détermina à prévenir les Autrichiens en Boheme, & il dirigea ſa marche de façon, à maſquer le Camp de Pirna, & à en interdire les approches au ſecours qu'on voudroit y faire parvenir. Ainſi, pendant que la grande armée marchoit par la rive gauche de l'Elbe,

&

& entroit en Boheme par les gorges de Petersvalde, le Major-Général Manstein, après avoir passé ce fleuve au-dessus du Camp des Saxons, s'étoit emparé de la Ville de *Teschen* sur la rive droite de l'Elbe, à l'embouchure de la petite Riviere de *Pulsnits*; & par cette position, avoit entierement interrompu la communication de la Boheme avec les derrieres du Camp des Saxons.

V. Tandis que le Roi de Prusse prenoit ainsi ses mesures pour ôter aux Saxons tout espoir de secours, il fit faire à l'Electeur de nouvelles propositions, non telles qu'il les avoit faites, avant son entrée en Saxe, mais telles qu'un vainqueur qui a humilié son ennemi, se croit en droit de les faire. Après lui avoir fait sentir combien seroit fâcheuse sa situation, s'il venoit à être forcé dans son camp, il ne demandoit rien moins que l'administration entiere de la Saxe pendant la présente guerre, & que l'Electeur fît passer ses troupes à son service.

Des prétentions si énormes, bien loin

d'ébranler l'Electeur, ne servirent qu'à l'affermir davantage dans la résolution qu'il avoit prise de défendre son honneur jusques à la derniere goute de son sang; & il déclara expressément au Général *Winterfeld* envoyé du Roi de Prusse, „ qu'il étoit avancé en âge, & n'avoit „ selon toute apparence que peu d'années „ à vivre; qu'il préféroit de finir ses jours „ avec honneur, à l'opprobre dont il se „ couvriroit aux yeux de toute la terre, „ en acceptant les conditions humiliantes „ qui lui étoient proposées. Que s'il fal„ loit que les choses en vinssent à la der„ niere extrémité, il attendoit que le sort „ en décidât, & qu'il périroit, lui, ses „ enfans, & toute son armée, s'il ne lui „ restoit d'autre parti à prendre que celui „ de faire le sacrifice de leurs vies, les „ armes à la main.

Après une réponse si ferme & si positive, le Roi de Prusse voyant qu'il lui étoit impossible d'amener l'Electeur à un accommodement, pensa à lui ôter les moyens de pouvoir lui nuire, quelque

évenement qui pût survenir. Il fit demanteler Wittemberg, & fortifier Torgau. Cette derniere Place est située au centre de la Saxe, il en fit une Place d'Armes pour assurer ses convois & couvrir ses Etats de Brandebourg. Il tira des Arsenaux de Dresde, de Leypsik, de Zeits & de Vissenfeld, toute l'Artillerie, les armes & les munitions de guerre qu'il y trouva, & les fit conduire à Magdebourg. Il s'empara de tous les revenus de l'Electorat, & en changea l'administration en remplaçant par des Prussiens les Officiers Saxons qui en étoient chargés. Il contraignit la Reine de Pologne qui étoit restée à Dresde, triste spectatrice de la désolation de son pays, de lui remettre la clef des Archives de l'Etat, les fit transporter à Berlin, & continua ensuite sa marche vers la Boheme, pour aller combattre le Général Brouvne. Il comptoit après avoir dissipé son armée se joindre au Général Schuverin qui, avec un corps de Prussiens, sorti de la Silésie au au nombre d'environ trente-cinq mille

hommes, étoit entré en Boheme par le Comté de Glatz, & avoit déjà jetté des ponts sur l'Elbe vers les sources de ce fleuve, venir ensuite de concert faire le siege de Prague, & chasser entiérement les Autrichiens de ce Royaume.

VI. Il n'en étoit pas de ce projet comme de celui qu'il avoit exécuté contre la Saxe; on s'y étoit attendu. Le Général Brouvne, avec les principales forces de la Reine d'Hongrie, étoit dans le Camp de Budin derriere l'Eger, & delà il couvroit Prague, & le reste de la Boheme. Le Général Picolomini, avec un camp volant de vingt-cinq mille hommes, étoit campé à Konigingrats, au-dessous de Jaromits, en face du Général Schuverin, & conservoit une communication libre par ses derrieres avec le camp de Budin. Sa position étoit trop avantageuse pour donner lieu au général Prussien de passer outre, & il n'y avoit que la défaite de Brouvne, qui pût le tirer de son poste. Ce fut aussi ce qui détermina le Roi de Prusse à marcher vers

l'Eger pour attaquer Brouvne. Mais ce Général bien informé des dispositions des Prussiens résolut de les prévenir, & d'aller à leur rencontre ; il décampa de Budin la nuit du trente Septembre au premier Octobre, fit passer l'Eger à son armée, & tandis qu'à la pointe du jour il la rangeoit en bataille dans la plaine de *Villemina*, entre *Lovvosits* & *Geblits*, il apperçut les Prussiens qui descendoient des hauteurs & se formoient dans la même pleine à mesure qu'ils arrivoient ; il les attendit tranquillement dans son poste, pendant que les troupes légeres des deux partis escarmouchoient sur les aîles. Enfin sur les sept heures du matin, les Prussiens s'ébranlerent ; leur droite attaqua fiérement la gauche des Autrichiens, mais ceux-ci les reçurent avec tant d'intrépidité que malgré le feu terrible de la nombreuse artillerie, qui étoit pointée contre eux, ils ne purent être entamés. Deux fois les Prussiens revinrent à la charge ; deux fois ils furent repoussés. Leur Cavalerie, à l'abri de laquelle ils s'étoient

des avenues de la Saxe, & les mêmes difficultés empêchoient le Général Brouvne de pénétrer jusques à leur camp; cependant, l'extrémité où ils étoient réduits le détermina à employer toutes sortes de moyens pour les dégager, & après avoir formé son plan, il en fit instruire le Roi de Pologne afin qu'il pût regler ses dispositions sur les siennes.

VIII. En conséquence, il partit le 11 Octobre de son camp de Budin, avec un détachement considérable de son armée; il passa l'Elbe à *Leitmaritz* dirigeant sa marche vers *Mitteldorf*, à peu de distance de Schandaw, qui est situé sur les derrieres du camp des Saxons. Comme ce poste étoit occupé par les Prussiens, il resta toute la nuit du douze à Mitteldorf, n'osant les attaquer, dans la crainte qu'on ne soupçonna sa marche qu'il avoit eu l'habileté de leur cacher; & qu'on apporta des obstacles à la jonction qui devoit s'exécuter à la pointe du jour; mais quelques détachemens des deux Corps s'étant rencontrés entre *Schan-*

daw & *Mitteldorf* il fallut se battre. Festetits, qui commandoit les Autrichiens, parvint même à s'emparer de la Ville ; mais le bruit du Canon s'étant fait entendre jusques dans le Camp des Prussiens évanta le secret de la jonction & leur fit prendre la résolution de s'y opposer. Le Margrave Charles fit passer l'Elbe à quelques corps de troupes pour reprendre Schandaw, & ils parvinrent à en déloger les Autrichiens, tandis que maîtres des hauteurs, ils tacherent de rendre impraticables par de grands abattis d'arbres, les défilés par où les Saxons devoient nécessairement passer. Cependant le Général Brouvne, après avoir fait les signaux convenus, demeuroit toujours ferme dans son poste de Mitteldorf dans l'attente que les Saxons l'y viendroient joindre. Il ignoroit & ce qui se passoit dans leur camp, & les précautions qu'avoient prises les Prussiens pour les empêcher d'en sortir. Enfin après avoir attendu trois jours sans pouvoir pénétrer la cause de ce retardement, & ayant eu des avis certains que

le Roi de Prusse faisoit construire un pont sur l'Elbe, dans le dessein de lui couper la retraite, il prit le parti de retourner à Budin avant qu'on fût en état de l'en empêcher.

IX. Cependant le Roi de Pologne voulant profiter des efforts qu'on faisoit en sa faveur, & ignorant aussi de son côté les difficultés qui avoient empêchés le Général Brouvne de s'approcher plus près de lui, faisoit travailler à construire un pont sur l'Elbe, il étoit de la derniere conséquence d'en dérober la connoissance aux Prussiens. Pour y réussir, il fit faire plusieurs mouvemens à son armée dans l'endroit opposé à celui où l'on avoit dessein de jetter le pont; ce qui leur donna parfaitement le change, & il fut établi sans la moindre opposition. Alors il prit le parti de quitter son camp & de passer le fleuve comptant trouver les Autrichiens de l'autre côté; la marche devoit se faire dans la nuit du douze au treize. L'après midi du douze on tira la grosse artillerie qui étoit dans le camp;

& on la tranſporta dans la Fortereſſe de Konigſtein. Tous ces mouvemens ſe firent ſans que les troupes ſçuſſent à quel deſſein. Le Roi de Pologne avoit tout concerté avec ſes Généraux, & avoit ordonné un ſecret inviolable ; à l'heure indiquée l'armée ſe mit en marche ; alors les Commandants annoncerent à chaque diviſion qu'on alloit joindre les Autrichiens qui étoient de l'autre côté de l'Elbe, & qu'il falloit faire toute la diligence poſſible pour s'unir à eux. Malgré l'état d'abattement où l'armée étoit réduite, cette nouvelle y répandit une joie univerſelle ; l'eſpérance de ſe voir bientôt dégagés fit renaître le courage dans le cœur du ſoldat ; à neuf heures du ſoir l'armée s'avança en ſilence vers le pont ; l'avant-garde étoit compoſée de quatre mille hommes. Le Roi, les Princes, les Miniſtres, & toutes les perſonnes employées auprès de lui, avec les Généraux, l'Artillerie de campagne, & les munitions étoient au centre. Le reſte de l'armée formoit l'arriere-garde, & couvroit le

tout. A la pointe du jour, toute l'armée ſe trouva de l'autre côté de l'Elbe; mais au lieu d'y trouver les Autrichiens, elle ne rencontra que les obſtacles que les Pruſſiens avoient oppoſés à ſa marche, & leurs troupes ſur les hauteurs l'environnant de toutes parts. Dans cette perpléxité, les Généraux conjurerent le Roi de mettre ſa Perſonne en ſûreté, & le contraignirent, comme malgré lui, de ſe retirer à Konigſtein avec les Princes ſes enfans. En partant il leur laiſſa par écrit un plein pouvoir de capituler avec les Pruſſiens en leur nom, ſans compromettre ni le ſien ni ſa dignité, & ne les rendit reſponſables que d'une ſeule choſe qui étoit de ne point porter les armes contre lui ou contre ſes alliés.

X. Après le départ du Roi, quoique l'armée ſe ſentît hors d'état de ſe tirer d'un auſſi mauvais pas, perſonne n'y parloit cependant de ſe rendre. L'eſpérance qu'on avoit encore que les Autrichiens paroîtroient enfin & parviendroient à ouvrir les paſſages, fit ſoutenir pen-

dant cinq jours aux Saxons la disette la plus affreuse, & toutes les incommodités d'une situation aussi triste. Mais ne voyant rien paroître après ce terme expiré, ils se trouverent dans la dure nécessité de se rendre prisonniers de guerre.

L'Invasion subite de la Saxe, & la capitulation de l'Armée Saxonne qui en a été la suite, sont de ces événemens extraordinaires & singuliers, dont il y avoit long-temps que l'histoire n'avoit fourni d'exemples. On y voit, avec étonnement, un Prince qui demande l'alliance de ses voisins de la même façon dont on donne des ordres à ses inférieurs; qui sur le refus qu'on lui fait de répondre à ses vues, & méprisant la neutralité qu'on lui offre, menace de réduire en servitude un peuple libre & indépendant; qui veut vivre en paix, & se préserver au milieu des sémences de dissensions, qu'il voit germer de toutes parts autour de lui, des horreurs qu'entraine après soi le triste fleau de la Guerre. On y voit, avec plus de surprise encore, l'exécution prompte & subite

de cette menace, dans des circonſtances où ſe repoſant ſur la foi des traités qu'on n'avoit aucune intention de violer, il étoit impoſſible qu'on pût ſe mettre en état de parer un coup ſi imprévu.

Ainſi, autrefois les Barbares du Nord de l'Europe ſe jetterent ſur les terres du premier Empire Romain; toujours prêts à rompre les traités les plus ſolemnels, & habiles à profiter des circonſtances, on les voyoit ſe répandre, avec la célérité d'un torrent, avant qu'on fût averti de leur deſſein; ſouvent repouſſés, mais jamais rebutés, on crût qu'il n'y avoit point d'autres moyens de fixer leur inquiétude, qu'en donnant à leurs chefs des charges dans la Milice & dans l'Empire. Ce fut alors que commençant à ſe faire un nom, ils renverſerent de fond en comble ce même Empire, qui avoit cru ſe les attacher, & fonderent ſur ſes ruines des Etats floriſſants, qui ſubſiſtent encore de nos jours.

Tels encore les Tartares ſous la conduite de Gengiskan, & depuis ſous celle

de Tamerlan se répandirent dans les Provinces méridionales de l'Asie, renverserent des Princes de leur Trône, & se servirent ensuite de leurs sujets pour les aider à pousser plus loin leurs conquêtes.

Envain chercheroit-on dans une longue suite d'événemens la préparation des révolutions subites, qui ont renversé tant d'état. Beaucoup d'ambition, le talent de sçavoir profiter habilement des circonstances; une connoissance parfaite du métier de la Guerre, soutenue par une valeur héroïque; toutes ces vertus réunies, dans un même Prince, suffisent pour opérer tous ces changemens. Tous les Conquérans paroissent avoir puisé dans leurs propres fonds, & dans la supériorité de leurs talens, les moyens dont ils se sont servis pour exécuter leurs desseins. Les circonstances où ils se sont trouvés, & celles qu'ils ont fait naître; la surprise des peuples, & quelquefois l'entousiasme & le fanatisme qu'ils ont inspiré, a fini le reste.

Lorsqu'Alexandre conquit l'Empire des

Perſes en le traverſant, cet Etat étoit au plus haut période de ſa puiſſance. Lorſque les Succeſſeurs de Mahomet fonderent ſi rapidement leur formidable Empire, les Grecs ſortoient de cette guerre glorieuſe, contre les Perſes ſeconds, qu'ils contraignirent de ſe retirer au-delà de l'Euphrate & du Tigre. Lorſque Tamerlan penſa faire rentrer la nation Turque dans le néant d'où elle étoit ſortie quelques ſiécles auparavant, Bajazet qu'il vainquit faiſoit encore trembler tous les Princes de l'Europe & de l'Aſie par la terreur de ſon nom. Enfin l'heureux Guſtave, en ſe déclarant le Protecteur d'une Religion opprimée, parut être autant redevable de ſes ſuccès à cette idée qu'on avoit de lui, qu'à la ſupériorité de ſes lumieres, & à la grandeur de ſon courage.

XI. Les Saxons, après s'être rendus priſonniers de guerre, comptoient qu'on n'exigeroient rien d'eux au-delà de ce qu'ils avoient propoſé par leur capitulation, mais leurs miſeres n'étoient pas encore finies; ils n'eurent pas plutôt mis

bas

bas les armes, qu'on les contraignit de prendre l'uniforme des Prussiens, en les incorporant dans les différens Corps de leur Armée, & à devenir ainsi les instrumens de la servitude de leur pays.

Il ne restoit plus au Roi de Prusse que la forteresse de Konigstein à soumettre; le Roi de Pologne s'y étoit renfermé avec les cadets de sa garde, lorsque son Armée fut obligée de capituler. Il n'y fut pas plutôt entré qu'il se vit environné de toutes parts par l'armée Prussienne, & dans le même cas de disette où il s'étoit trouvé à Pirna; depouillé de ses états, depourvu de son Armée, qu'il avoit vû passer sous ses yeux au service de son ennemi, à l'exception des Officiers, il se vit contraint de ceder aux circonstances & de se prêter à l'accommodement qui lui fut proposé.

XII. En reponse à l'article XIV. de la capitulation de l'Armée, le Roi de Prusse s'étoit expliqué sur le sort qu'il reservoit à cette forteresse, *il faut que Konigstein*

doisoit-il, *demeure neutre pendant la présente guerre.* Il ne changea rien à cette disposition. Il laissa l'Artillerie & les munitions. Tout le Militaire & le Civil à la disposition du Roi de Pologne, bien entendu que, tant que la neutralité dureroit, on ne pourroit augmenter la garnison de cette Place; que les cadets de la garde qui avoient suivi le Roi subiroient le sort de l'Armée, à la reserve des gentilhommes Polonnois & de ceux que leur trop grande jeunesse rendoit inutile au service. Enfin que le canon de la Place ne troubleroit en aucune façon la navigation des Prussiens sur l'Elbe, & ne serviroit point à proteger les partis Autrichiens qui pourroient faire des courses de ce côté.

XIII. A ces conditions le Roi de Pologne sortit de la Place avec sa famille pour se retirer à Varsovie. Il trouva, sur la route qu'il prit pour s'y rendre, à travers les états du Roi de Prusse, toutes les commodités & les relais nécéssaires à ce voyage. Son vainqueur avoit

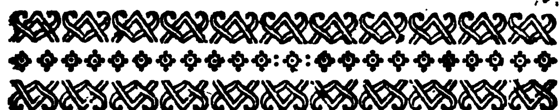
donné ordre de les tenir prêts & de lui rendre les respects & les honneurs dus à un Prince Souverain.

On se seroit peut-être attendu que la Nation Polonoise, touchée des malheurs d'un Prince, élevé sur le Trône par son choix, auroit dans cet instant critique mis tout en usage pour lui aider à rentrer dans ses Etats. Mais ce Peuple, qui ne se choisit des Rois que pour vivre dans l'indépendance, parut aux yeux de toute l'Europe préférer la tranquillité oisive de l'inaction à la résolution hardie, mais peut-être dangéreuse pour sa liberté, de lui mettre en mains les forces de la République.

XIV. La saison trop avancée ne permettant plus de tenir la campagne, les Prussiens penserent à mettre leurs troupes en quartier d'hyver; ils abandonnerent leur camp de *Grossedlitz*, & les gorges de la Boheme; ils formerent un cordon au pied des montagnes, depuis la Silésie

jusques aux confins de la Turinge, & se trouverent par cette position à portée de couvrir la Saxe, & de pouvoir se rassembler en fort peu de temps.





HISTOIRE
DE LA GUERRE
CONTRE
LES ANGLOIS.

LIVRE TROISIEME.

I. TAndis que le Roi de Prusse sembloit jouir tranquillement du fruit d'une conquête si rapide, les Souverains intéressés à arrêter la véhémence du torrent qui alloit tout engloutir, penserent sérieusement à lui opposer des barrieres qu'il ne pût franchir.

Dès le commencement des divisions entre l'Angleterre & la France, les Moscovites ou les Russes, comme on les appelle aujourd'hui, soit qu'ils s'imaginassent qu'elles n'éclateroient point dans le con-

tinent de l'Europe, ſoit dans l'appréhenſion que leur commerce avec l'Angleterre n'en ſouffrît quelque atteinte, ſoit enfin que ſe prêtant aux inſinuations des Miniſtres Anglois, ils vouluſſent bien regarder les démarches de la France, comme autant de meſures qu'elle prenoit pour cacher ſes deſſeins ambitieux ſous le voile d'une modération affectée. Les Ruſſes, dis-je, dans le temps que le Roi d'Angleterre étoit à Hanovre avoient conclu avec lui un traité défenſif, & s'étoient obligés de faire marcher à ſon ſecours une Armée de 70 mille hommes, dans le cas où il ſeroit attaqué, ſoit dans ſon Royaume, ſoit dans ſes Etats héréditaires.

Mais ce traité, conclu dans la vue de maintenir la tranquillité, & d'aſſurer la liberté de l'Allemagne & du Nord, devoit néceſſairement détruire l'une & l'autre, depuis qu'on ne pouvoit plus douter des deſſeins ſecrets des Maiſons de Brandebourg & d'Hanovre. L'uſurpation de la Saxe & les duretés que les Pruſſiens y

exerçoient, arrachoient le voile qui jusques alors avoit rendu ce mistere impénétrable, & firent sentir aux Russes, de quelle conséquence il étoit pour eux de prêter la main à l'agrandissement d'un Prince qui avec leur secours, où plutôt à l'abry de celui qu'ils prêteroient à la Maison d'Hanovre, étoit sur le point d'asservir toute l'Allemagne après avoir écrasé la Maison d'Autriche.

Depuis que Pierre Alexiovits eut mis sa Nation à portée de se mêler des affaires de l'Europe en fondant à l'extrémité du Golphe de Finlande la Ville de St. Petersbourg, la politique de cette Cour s'étoit nécessairement tournée du côté de cette partie du monde. On avoit vu ces peuples auparavant presque ignorés, profitans des malheurs de Charles XII qui à force de les battre leur avoit enfin appris à le vaincre, s'emparer de la Carolie au Nord, & de la Livonie au Midi de ce Golphe, & à l'Orient de la Baltique.

En reculant ainsi loin de cette nouvel-

la capitale les frontieres de leurs voisins; on les vit partager avec eux l'Empire de ces mers dont ils avoient à peine connoissance quelques années auparavant; & tenir en bride, au moyen des Ports de ces Provinces & des flotes puissantes qu'ils contenoient, ceux qui eussent osé les inquiéter dans leurs nouvelles possessions.

Le peu d'attention que le reste de l'Europe sembloit porter à ces contrées éloignées, & la foiblesse de leurs voisins leur avoit donné le temps pendant près d'un demi siécle de cimenter ce nouvel établissement; mais n'étoit-il pas à craindre pour eux qu'il ne s'en trouvât quelques jours un d'assez puissant pour ruiner d'un seul coup les fruits de la politique de Pierre le Grand. Et ce qui se passoit en Allemagne, ne sembloit-il pas leur indiquer de quel côté viendroit l'orage, lorsque le Roi de Prusse jugeroit à propos d'étendre les bornes de son Royaume situé sur leur frontiere.

Le traité de Versailles à jamais mémorable (car ceux faits dans la vue d'assurer

jusques dans les siécles à venir la tranquillité des hommes, méritent seuls d'être gravés dans leurs memoires;) en unissant deux Maisons Rivalles dont les jalousies avoient plus d'une fois dépeuplés des Provinces entieres, étoit une leçon pour tous les Souverains, qui en leur montrant le danger d'un changement considérable dans le corps politique de l'Europe, leur indiquoit les moyens de le prévénir en les invitant d'y acceder. Aussi les Ministres de France & d'Autriche à St. Petersbourg n'eurent-ils pas beaucoup de peine à faire ouvrir les yeux à cette Cour sur ses véritables intérêts. Dès-lors les 70 mille hommes destinés à servir le parti de l'oppression eurent ordre de marcher au secours de l'Electeur de Saxe; malheureuse victime de sa constance & de sa fermeté à refuser de se prêter à l'asservissement de sa Patrie.

II. Cette crainte d'une révolution se faisoit sentir encore plus puissamment à la République des Princes & des Villes Libres de l'Empire Allemand. Envain

employa-t-on auprès d'eux les raisons les plus spécieuses pour leur persuader que l'union de l'Autriche avec la France, alloit faire naître l'époque fatale de la perte de leur liberté. Envain leur fit-on envisager le danger que couroit leur religion; envain s'offroit-on de les soutenir de tout son pouvoir si sensibles au péril qui les ménaçoit, ils daignoient avoir pitié d'eux-mêmes, & faire cause commune avec un Prince, qui se disoit armé pour la défense de leurs Autels, prêts à être renversés. Ces illusions qui auroient été suffisantes pour faire une impression générale sur tous les esprits, dans les siécles précédents, où le fanatisme, enfant de l'ignorance, servoit utilement la politique & l'ambition des Princes; en firent alors tout au plus sur quelques Ministres zélés ou seduits, & trouverent par-tout ailleurs des gens fermes & éclairés, qui sentirent que s'il y avoit quelque risque à courir, c'étoit de la part de ceux qui en se déclarant les Défenseurs de leur culte, sans y être invités, laissoient trop appercevoir le

vrai motif qui les faisoit agir ; en opprimant ceux de leur Communion qui ne vouloient pas se laisser séduire.

Le concert fut unanime de la part du College, des Princes & des villes. Bien loin de regarder le Roi de Prusse comme le Protecteur de leurs droits, & de leur liberté, ils n'envisagerent en lui qu'un Prince entreprenant qui, se convrant d'un beau nom, vouloit profiter habilement de la circonstance du progrès de ses armes, pour intimider ceux qui les plus à portée de sentir les premiers effets de sa vengeance, n'étoient pas assez puissants pour s'y soustraire seuls ; & considerant combien il leur importoit, non-seulement de se réunir contre l'ennemi commun, dans une circonstance aussi critique, mais encore de faire les plus grands efforts pour arrêter la rapidité de ses progrès. Ils résolurent de porter leur contingent de Troupes au triple de ce qu'ils doivent fournir en pareil cas, suivant les constitutions de l'empire : assignerent une augmentation de subsides ap-

pellés mois Romains, proportionnée à cette levée, & après avoir conféré le Généralat au Prince de Saxe Hildburghausen, destinerent cette Armée à se porter suivant que l'exigeroit l'intérêt commun & le bien de la République.

III. La France par les engagemens qu'elle venoit de prendre avec la Maison d'Autriche, ne s'étoit obligée de lui fournir qu'un corps de vingt-quatre mille hommes, parce qu'on croyoit ce secours suffisant, avec les forces de cette Maison, pour contenir dans de justes bornes ceux qui, seduits par les insinuations, ou l'argent des Anglois, auroient prétendu troubler le repos de l'Allemagne, sous le prétexte de mettre un frein à l'ambition de la France dont on ne cessoit de vouloir allarmer toute l'Europe. Mais la circonstance de l'invasion de la Saxe, & ce qui se passoit à Hanovre, où il s'assembloit, sous le nom d'observation, une Armée formidable, composée de toutes les Troupes de cet Electorat, des Hessois, & de celle de Brunsvich fit

comprendre que ce premier ſecours ne ſuffiroit pas pour balancer tant de forces réunies.

Il étoit en effet tout naturel de penſer que quelque beau nom qu'on donna à cette Armée, elle ne ſerviroit à autre choſe, qu'à favoriſer les deſſeins du Roi de Pruſſe, ſur les Etats de la Maiſon d'Autriche : ainſi le danger d'evenant plus preſſant par cette circonſtance, il fut reſolu en France de prendre les meſures les plus éfficaces & les plus vigoureuſes, en employant tout autant de troupes qu'il ſeroit néceſſaire, pour empêcher s'il étoit poſſible, l'accompliſſement d'un ſiſtême, qui ſe montroit ſous des apparences ſi formidables & ſi dangéreuſes.

A ce ſentiment particulier d'interêt, s'en joignit un autre non moins vif, & tout auſſi preſſant, qui caractériſe, particulierement le Monarque qui regne également ſur l'Empire & le cœur des François, & qu'on a ſouvent vu ſacrifié par bien des Princes, à des vues d'ambition & de politique.

Louis ne pouvoit voir ſans émotion les allarmes de l'Auguſte Epouſe de ſon fils, ſur le ſort d'un Pere infortuné, qui ſe voyoit forcé d'abandonner ſes Etats par la plus injuſte des entrepriſes; & ſur celui d'une Mere forcée de reſter parmi les ſiens à la diſcrétion d'un Ennemi dur, qui lui imputoit tout à crime, juſques à ſes correſpondances avec ſon epoux, & à ſa ſenſibilité ſur les malheurs de ſes Sujets; & la réſolution qu'il prit d'aider de toutes les forces de ſon royaume l'Electeur de Saxe, à rentrer dans ſes Etats, eut autant ſon principe dans la ſenſibilité de ſon cœur, que dans les raiſons politiques, qui l'obligeoient à maintenir un juſte équilibre entre les Princes de l'Empire.

IV. Deux chemins conduiſoient en Saxe; l'un plus court par la Souabe & la Franconie menoit droit à Leipſik, & ſembloit mériter la préférance, par la facilité qu'il y avoit de trouver auprès des Cercles de l'Empire, les ſubſiſtances néceſſaires à l'armée; l'autre par la Weſpha-

lle, beaucoup plus long, & plus difficile, en ce qu'il falloit non-seulement traverser une partie considérable des Etats du Roi de Prusse sur le bas Rhin, mais encore conduire l'Armée à travers d'une grande étendue d'un pays pauvre, d'où par surcroît d'inconvénient, l'Armée d'observation dont on a parlé ci-dessus, & qui s'assembloit derriere le Wezer aux ordres du Duc de Cumberland, avoit tiré toutes les subsistances, tant pour former ses Magasins, que pour ôter aux François les moyens de pouvoir s'y soutenir.

Plusieurs raisons déterminerent cependant la France à prendre ce dernier parti: il étoit trop dangéreux de laisser derriere soi un pays rempli de Places fortes, à l'abri desquelles on eût pu facilement intercepter la communication de l'Armée qu'on envoyoit en Saxe par la Franconie. L'Armée d'observation dont il étoit facile de connoître les desseins, n'eût attendu que le moment heureux d'un revers, pour agir offensivement, soit con-

tre les possessions de l'Autriche dans les Pays-Bas, soit même contre les frontieres de France. Que sçait-on, peut-être les Hollandois, toujours vivement sollicités par l'Angleterre, sur-tout depuis qu'Ostende & Nieuport avoient reçu garnison Françoise, n'attendoient-ils que l'instant où notre Armée s'éloigneroit de leur frontiere pour se déclarer ; & par ce coup décisif obliger la France à dégarnir de troupes les côtes de l'Ocean, & donner par ce moyen la facilité aux Anglois de venir insulter impunément nos Provinces Maritimes.

V. Tandis donc que l'Armée Françoise forte de 104 mille hommes marchoit par plusieurs routes vers *Stokem*, sur la meuse, au-dessous de Maestrik, où étoit son rendez vous général, le Roi de Prusse qui ne doutoit plus qu'on ne commençat les premieres hostilités contre ses Etats, prit un parti auquel on n'avoit pas lieu de s'attendre. Ce fut celui de faire démolir toutes ses Places fortes, d'en retirer l'artillerie & les munitions, qu'il fit transporter

transporter en Brandebourg par la Voye d'Hollande, & d'ordonner aux garnisons, encore assez considerables; puisqu'on les faisoit monter à 14 mille hommes; de se retirer vers l'Armée d'observation, par ses autres Etats de Westphalie; à mesure que les François s'avanceroient.

Par cette politique inattendue, il laissoit à la vérité cette partie de ses Etats à la discretion de l'Ennemy; mais il conservoit un corps de troupes considérables, une artillerie nombreuse, & des Munitions de guerre à proportion, qui ne pouvoient manquer de devenir la proye d'une Armée puissante, à laquelle il ne pouvoit risquer de s'opposer, sans se résoudre à abandonner ses conquêtes en Saxe, & son propre pays à la discrétion des Autrichiens.

Les Etats du Roi de Prusse dans cette partie, consistent dans les Duchés de Haute Gueldres, & de Cleves, les Comtés de la Mark, & de Mœurs. Ils sont situés, partie entre la Meuse & le Rhin, partie au-delà de ce fleuve, aux environs

de la Lippe & de la Roër, en tirant vers les Evêchés de Munſter & de Paderborn. Cleves & la Mark entrerent dans la maiſon de Brandebourg, après la Paix de Weſtphalie, ſous le grand Electeur, comme étant aux droits de *Marie Eléonore*, fille ainée *de Jean Guillaume*, dernier Duc de Cleves & de Julliers, laquelle avoit épouſé *Albert Frédéric* de Brandebourg, Duc de Pruſſe.

Frédéric premier Roi de Pruſſe ſurprit en 1712 la garniſon Hollandoiſe, de Mœurs, & s'empara de tout le Comté, fondé ſur le teſtament de *Frédéric Henry* Prince d'Orange, qui avoit ſubſtitué ſon bien en cas d'extinction des mâles, ſur la tête de ſa fille *Henriette*, Epouſe du grand Electeur; & une partie de la Haute Gueldres fut cédée à la Maiſon de Brandebourg par le traité d'Utrecht, en compenſation des dépenſes, & en récompenſe des efforts qu'elle avoit faits, pour le ſoutien de la cauſe des Alliés.

VI. De toutes les Fortereſſes que le Roi de Pruſſe avoit dans ce pays, il n'y

tuit que celle de Gueldres, où il jugea à propos de laisser une garnison de sept à huit cents hommes, comptant qu'elle pourroit au moyen de ses innondations, arrêter les François pour un temps ; & peut être donner les moyens à l'Armée d'observation de venir à son secours : mais ce poste tout important qu'il étoit en lui-même ; ne méritoit pas dans la circonstance présente qu'on y fit assez d'attention, pour en former le siege dans les regles, ce qui eût peut-être occupé trop long-temps l'Armée, & l'eût distraite de son vrai point de vue, qui étoit de se porter en avant ; afin de prevenir les desseins du Duc de Cumberland. Ainsi M. le Prince de Soubise à la tête des premieres divisions, ayant passé la Meuse à Stokem ; & à Maseik, laissa seulement quelques troupes aux ordres du Marquis de St. Chamans, pour former le blocus de cette Ville ; & continuant sa route vers le Rhin par Nuys & Mœurs vint établir son quartier général à Wezel de l'autre côté de ce fleuve.

En attendant que le reste de l'Armée l'eût joint, il envoya plusieurs détachemens, qui remonterent la Lyppe vers Hamm & Soest, tant pour assurer la tranquillité de ses quartiers, que pour contenir la Garnison Prussienne de Wezel, qui s'étoit retirée à Lipstadt, & éclairer les mouvemens de l'Armée d'observation, qui après avoir passé le Wezer, s'assembloit dans le Camp de Bielefeldt, dans le Comté de Ravensperg, sur les confins de l'Evêché de Munster.

Cependant la grande Armée s'assembloit successivement dans le Camp sous Wezel, & sembloit n'attendre que le Général qu'il plairoit à la Cour lui envoyer, pour marcher vers l'ennemi, avec lequel elle brûloit d'impatience de se mesurer; lorsqu'on apprit à la satisfaction de tous que le Maréchal d'Estrées en venoit prendre le commandement.

Si jamais la confiance du Soldat, dans les talens d'un Général, a influé sur les succès des opérations d'une Armée, on peut dire que la Cour ne pouvoit mieux

choiſir. On n'ignoroit pas l'eſtime que faiſoit de lui le Maréchal de Saxe, ce Juge éclairé du mérite des Guerriers: on ſe reſſouvenoit encore que le gain de la Bataille de Rocoux, étoit principalement ſon ouvrage, de ſorte qu'il n'y eut jamais plus d'unanimité dans les ſentimens, ſur les eſpérances d'une campagne heureuſe.

Dès qu'il fut arrivé, il prit toutes ſes meſures, après avoir raſſemblé ſon Armée, pour ſe porter en avant, & ſeconder l'ardeur de ſes troupes, qui brûloient de combattre. Ayant eu des avis certains que le Duc de Cumberland, faiſant un mouvement par ſa gauche, avoit déjà occupé Parderborn, & menaçoit avec un corps de vingt-mille hommes Lipſtadt, que les Pruſſiens avoient ci-devant évacuées, il donna ordre au Prince de Soubiſe, de ſe porter dans ces quartiers avec vingt-ſept Bataillons, afin de l'empêcher de s'étendre d'avantage; tandis qu'avec le reſte de l'armée, il marchoit ſur Munſter, en obſervant de ſe menager

une communication avec lui, au moyen des différens détachemens qu'il fit reprendre entre deux.

VIII. Il apprit alors que les Hanoveriens, avoient non-seulement abandonnés Paderborn, & leurs desseins sur notre droite; mais encore qu'ils avoient évacué Ritteberg, Château important qui couvroit leur gauche, & s'étoient retirés dans le camp de *Bielefeld*, leur droite appuyée sur cette ville, & leur gauche s'étendant jusques à *Brakveide*, formant un espece d'amphitéâtre à mi côté. Ils avoient en avant un escarpement qui ne laissoit entre le camp & lui, que l'espace nécessaire pour se former en bataille; au bas de l'escarpement couloit un ruisseau, & pour y arriver il falloit traverser des marais d'un côté, & des flacques d'eau de l'autre, qui s'étendoient près d'une lieue en avant.

Cette position avantageuse du camp des ennemis, fut confirmée au Général François qui pendant cette intervalle s'étoit porté à *Warendorp*, par le Comte de

Maillebois, & le Marquis d'Armentierres, qu'il avoit envoyé à la découverte, & qui avoient poussé jusques à Marienvelt qui n'en est éloigné que d'une lieue. Ces deux Officiers, pour s'assurer d'avantage de la vérité des rapports qu'on leur avoit faits, étoient monté au clocher de l'Abbaye, & avoient vu de leurs propres yeux les défenses formidables de ce camp.

La situation avantageuse des ennemis, ne fit qu'affermir d'avantage le Maréchal, dans la résolution où il étoit de les déloger de ce poste; soit en les contraignant de l'abandonner d'eux-mêmes, par l'appréhension qu'il leur donneroit de se voir tournés, soit en les attaquant, s'ils s'obstinoient à y rester. Pour cet effet, il quitta Warendorp, & s'avança sur Rheda, en face de leur camp, tandis que le Prince de Soubise marchoit à Neukerken, sur leur flanc gauche, afin de leur ôter toute espérance de ressource, s'ils se déterminoient à attendre qu'on les attaqua.

IX. Le Duc de Cumberland, ne pouvant plus douter que tous ces mouve-

mens ne tendissent à l'engager à une action générale, ne jugea pas à propos de courir les hazards d'un évenement. Et dans la crainte d'être forcé malgré la bonté de son camp, il prit le parti de se retirer par Hervonden, sur Minden, avant qu'on fût en état de le couper; & ne se sentant pas encore en sureté en-deçà du Wezer, il se détermina à le passer, tant pour mettre une barriere entre lui & notre armée, que pour couvrir le Duchés de Lunebourg, & d'Hanovre, situés au-delà de ce fleuve.

Cette retraite précipitée de l'ennemi, qui se fit sans beaucoup d'effusion de sang, (il ne put cependant empêcher que son arriere-garde ne fut inquietée par nos partis qui la poursuivirent jusques à Hervorden,) laissoit à découvert tous les pays en-deça du Wezer.

X. Du nombre de ceux qu'on pouvoit regarder comme ennemi, étoient la Principauté d'Oostfrise, & le Langraviat de Hesse-Cassel. Dans le temps que les François se disposoient à entrer en Westphalie,

le Chevalier Follard, avoit été envoyé à Cassel, pour faire expliquer le Langrave sur le parti qu'il vouloit prendre, dans la conjoncture présente des affaires d'Allemagne; l'ordre qu'il donnoit dans ce temps à ses troupes, de se joindre à l'armée d'observation, & le refus qu'il fit de fournir son contingent, suivant les délibérations de la Diette, & de concourir avec les autres Princes & Etats de l'Empire, au rétablissement de l'Electeur de Saxe, ne laissoit aucun doute sur le parti qu'on devoit prendre avec lui.

A l'égard de l'Oost-Frise, elle appartenoit au Roi de Prusse depuis 1744, après l'extinction des Princes de cette Maison, dans la Personne de *Charles Edouard*, qui mourut le 26 Mai de cette année. Cette succession lui étoit échue en vertu d'un Traité, par lequel l'Empereur *Leopold*, en avoit donné l'expectative à l'Electeur de Brandebourg, depuis Roi de Prusse sous le nom de Frederic I. dans le cas où la Maison des Souverains de cette Province viendroit à s'éteindre.

La conquête de ces deux Provinces ne couta pas un ſeul homme au Maréchal. M. Contades qu'il avoit envoyé dans la Heſſe, trouva tout préparé pour ſa reception; Caſſel capitale du pays, & qui auroit pu ſoutenir un ſiége, ouvrit ſes portes dès qu'elle apperçu les premiers drapeaux François, & les Députés du Pays convinrent avec lui paiſiblement, des contributions qu'il devoit fournir.

M. Dauvet qui s'étoit porté dans l'Ooſt-Friſe, occupa toutes les Places de ce pays ſans la moindre oppoſition de la part des habitans, qui avoient été abandonnés à leur propre défenſe, depuis que les Garniſons Pruſſiennes avoient été joindre l'Armée d'obſervation. Il n'y eut que le Gouverneur *d'Embden*, qui avec trois ou quatre cents hommes de garniſon qu'il avoit encore, fit mine de faire quelque réſiſtance, en voulant lâcher les écluſes pour innonder les environs de la Place; mais les Bourgeois de la Ville, & les Habitans du plat Pays, lui ayant fait entendre qu'ils ne vouloient point

encourir les évenemens d'un siege, ni souffrir l'innondation de leurs campagnes; il se vit forcer de capituler.

XI. Le Général François, débarrassé par la promptitude de la soumission de ces deux Provinces, de l'inquiétude que lui eut causé leur résistance, ne s'occupa plus que du projet de passer lui-même le Wezer, malgré l'Armée ennemie qui le bordoit.

Toute l'Armée étoit au désespoir que l'ennemi lui eut échappé à *Bielefeld*, elle montroit autant d'impatience que d'ardeur, à la suivre jusques dans son camp de Minden, & lever ainsi par une action décisive, l'obstacle qu'il mettoit aux secours qu'on vouloit donner à la Saxe. Mais le Maréchal avare du sang des troupes qui lui avoient été confiées, se fût reproché une gloire acquise par la destruction de plusieurs milliers d'hommes, qu'il eût fallu sacrifier. Et menageant pour une occasion de nécessité, la bonne volonté, & le courage de tant de braves soldats; il résolut de donner

le change à l'ennemi ſur ſon véritable deſſein, afin de le mettre hors d'état de s'y oppoſer.

Pour y parvenir, il falloit lui donner de la jalouſie ſur ſon camp de Minden. Pour cet effet, il fit mine de ſe porter du côté d'*Hervorden*, tandis qu'il fit filer par ſes derrieres le Marquis d'Armentieres qui après avoir été joint ſur ſa route par pluſieurs détachemens, établit ſans la moindre oppoſition, deux ponts ſur le Wezer à Blaknou, au-deſſus de Corvey, & ſe porta tout de ſuite de l'autre côté de ce fleuve.

Lorſque le Maréchal fut certain du ſuccès de cette opération, il fit approcher ſon armée de Corvey, & après avoir fait deſcendre les ponts de Blaknou, & en avoit établi d'autres, il paſſa la riviere ſur ſix colonnes, le 15 Juillet 1757, & vint camper à Holtzmunden.

Pendant tous ces mouvemens, le Duc de Cumberland s'imaginant toujours qu'on viendroit l'attaquer à Minden, employoit tous les bras & toute l'activité de ſes

troupes à se retrancher, & à opposer tous les obstacles imaginables au passage de notre armée. Mais lorsqu'il eut appris qu'elle avoit trompé sa vigilance, & qu'elle se trouvoit du même côté du fleuve que lui, il leva son camp, & vint se porter sur Hamelen en s'étendant vers la Leyne, afin de couvrir cette place & celle d'Hanovre capitale du Pays, dont il avoit fait reparer les fortifications.

Cette position avantageuse pouvoit non-seulement lui conserver ces deux Places, mais encore gênoit extrêmement les opérations relatives, à la fin qu'on s'étoit proposée, en ce qu'au moyen de l'Aller qui étoit sur ses derrieres, il conservoit une communication libre avec les Duchés de Luneboug, de Brême, & de Ferden, & pouvoit nous incommoder considérablement dans notre marche vers la Saxe; soit en nous cotoyant, soit en nous disputant les passages des rivieres de Leyne & d'Oker, dont il falloit nécessairement être maître pour s'y rendre.

XII. Ce fut alors, que le Général

François, comprenant qu'il étoit temps, de mettre en œuvre cette bravoure, & cette ardeur de combattre, que ses troupes lui avoient témoigné en tant d'occasion; prit la résolution de confier au sort d'une bataille qu'il jugea nécessaire, le succès du plan qu'il s'étoit proposé. Pour s'assurer de la réussite de cette entreprise, après avoir fait occuper Eymbek, afin de n'être point inquiété sur sa droite, il marcha droit aux ennemis par la forêt de Zolling, qu'il avoit pris la précaution de faire fouiller, & d'en chasser les partis qui s'y étoient répandus, pour lui en disputer le passage.

Dès qu'il eût passé la forêt, & les défilés de Latforden, il apperçu les ennemis rangés en bataille dans la pleine d'Hastenbek. La gauche étoit appuyée à des bois & sur un plateau, sur lequel étoit une redoute garnie de canon & d'Infanterie; leut droitte depassoit le village d'Afferten, & leur centre ayant en avant le village d'Hastenbek, étoit encore défendu par des marais, des ravins & un étang, qui le rendoit inabordable.

Le Maréchal en examinant leurs dispositions, s'apperçu qu'ils avoient négligés certaines hauteurs couvertes de bois, qui dominoient leur flanc gauche. Il dirigea à l'instant son plan d'attaque sur cette faute, & rangea son armée en bataille, non paralellement à la leur, mais en potence, en étendant sa droite vers ces hauteurs, dont ils avoient négligés de se saisir. Il dirigea en conséquence son attaque sur trois points; le bois, la redoute, & le village d'Astenbek. Il détacha M. de Chevert, avec quatre Brigades d'Infanterie, pour tourner l'ennemi par sa gauche, & les chasser du bois. M. d'Armentieres eût ordre d'attaquer la redoute du plateau, avec la Brigade de Champagne & les Dragons à pied; & M. de Contades avec cinq Brigades & les Grenadiers de France, devoit attaquer le village d'Hastenbek sur le centre.

M. de Broglio qui formoit la gauche de notre armée, avoit ordre de veiller au mouvement de leur droite, & ne devoit s'ébranler, que lorsqu'il auroit été

certain du succès des attaques. Alors il devoit se porter sur le village d'Afferten, & rester en présence, afin de la contraindre à suivre le sort du centre & de la gauche, après qu'on seroit venu à bout de les chasser de leurs postes. Enfin le Marquis de Souvré, étoit en réserve avec le reste de l'Infanterie, pour se porter par-tout où il seroit jugé nécessaire.

Tout étant ainsi disposé, on n'attendoit plus que les signaux convenus avec M. de Chevert, pour commencer l'attaque par les trois endroits à la fois. Sur les neuf heures du matin on les entendit; alors toute l'Armée s'ébranla. L'attaque d'Hostenbek ne fut ni longue ni opiniâtre; mais celle de la redoute & du plateau dura long-temps, & fut très-meurtriere par une de ces fatalités, qui ne sont que trop ordinaires dans ces sortes d'occasions. Deux de nos Brigades se prirent mutuellement pour ennemis, & tirerent l'une sur l'autre. Quoiqu'on se fût apperçu dans l'instant de cette méprise, on ne put empêcher qu'il n'y eût quelque désordre;

&

& que bien de braves gens n'y perdissent la vie. Le calme rétabli, on ne se porta qu'avec plus d'ardeur contre le véritable ennemi, qui témoin de cette méprise, poussoit déja des cris d'allegresse & de victoire. Tout ce qui se trouva sous la main du soldat furieux, fut immolé aux manes de leurs malheureux compagnons, & après une seconde attaque vive & serrée, ils parvinrent enfin à s'emparer de la redoute, & à obliger les ennemis à leur abandonner le plateau.

A peine cette opération étoit-elle finie, qu'on apperçut sur la droite M. de Chevert, poussant devant lui la gauche des ennemis qu'il avoit chassé du bois, & qui venoit se joindre à M. d'Armentieres en avant de la redoute.

Le Duc de Cumberland se voyant forcé dans des retranchemens où il avoit mis toute sa confiance, ne se sentit pas en état de se mesurer en rase campagne avec des gens, qui bien loin de se reburer des obstacles qu'on opposoit à leur valeur sembloient au contraire s'animer d'avan-

tage à les surmonter. Il voyoit ses troupes du centre & de la gauche fuire de toutes parts, sans aucune apparence de les pouvoir rallier, dans ce premier moment de terreur dont ils étoient saisis. Il prit le seul parti qu'il y avoit à prendre dans cette circonstance ; sa droite avoit été tenue jusques alors en échec par M. de Broglio, & n'avoit point été entamée. Il lui fit faire un mouvement pour se rapprocher du centre ; & nous cachant ainsi une partie du désordre affreux, où nos attaques avoient mis le reste de son armée, il l'a fit servir à couvrir les fuyards, & à assurer sa retraite qu'il effectua sur le champ en rétrogradant à Minden qu'il abandonna encore quelques jours après, & de-là à Nyembourg, ce qui le rapprochoit de l'Aller. Laissant ainsi à découvert les Duchés d'Hanovre, & de Brunswick - Wolffenbutel ; pour ne pas perdre de vue les pays du Lenebourg, & de Brême, qui paroissoient fixer toute son attention.

On eût tout lieu cependant d'être fort

pris de lui voir prendre cette route. On penſoit qu'en ſe rapprochant d'Hanovre, il eût pu couvrir cette Place, & nous diſputer le paſſage de la Leyne; ou tout au moins qu'en ſe poſtant entre Brunſwick & Wolffenbutel il eût pu nous arrêter long-temps, par la facilité qu'il auroit eu de tirer des ſecours & des vivres par Magdebourg & Halberſtadt, dont il eût été difficile de lui couper la communication, & on ne comprenoit point les motifs qui l'engageoient à ſe porter ſur l'Aller, aux riſques de ſe laiſſer acculer vers l'Elbe, & la Mer du Nord. A moins qu'on ne ſupposât, que préférant la conſervation de Stade, à tout autre intérêt, il mettoit toute ſon attention à couvrir une Place, où on prétend, qu'il avoit dépoſé les richeſſes immenſes que ſa Maiſon avoit acquiſes, depuis qu'elle s'étoit vue élevée au Trône d'Angleterre.

XIII. Quoiqu'il en ſoit de ces motifs que je ne prétends point éclaircir, le Maréchal d'Eſtrées dirigeant ſes opérations ſur la marche des ennemis, ſe préparoit

à receuillir le fruit de sa victoire. Déjà la Ville d'Hamelen sur le Wezer avoit capitulé, le lendemain de la bataille; déjà ses postes avancés, maîtres des passages de la Leyne, s'étendoient jusques vers Hanovre, lorsqu'on apprit que le Maréchal de Richelieu, le venoit remplacer dans le commandement de l'Armée.

On raisonna diversement sur cet évenement, ainsi qu'on a coutume de le faire de ceux auxquels on ne s'attend point; les uns attribuoient ce rappel aux pressantes sollicitations du Maréchal même, qui chagrin, de voir son plan d'opérations en butte à la contradiction de quelques-uns, s'étoit dégouté de commander des gens qui ne vouloient que se battre, dont il falloit reprimer l'ardeur à chaque instant, & qui murmuroient en chassant l'ennemi devant eux, de ce qu'on leur ôtoit jusques à la satisfaction de se faire casser la tête.

D'autres n'y voyoient tout simplement que ce qu'on vouloit qu'ils y vissent;

& ce que le Maréchal sembla confirmer, en allant prendre les eaux à Aix-la-Chapelle, pour rétablir sa santé, que les fatigues de la campagne avoient beaucoup affoiblies.

XIV. Cependant le Roi de Prusse bien loin de se laisser intimider par l'appareil formidable de tant de Puissances réunies contre lui, sembla trouver dans lui seul des ressources pour parer tous les coups qu'on méditoit de lui porter.

La marche lente des Russes vers les frontieres de la Prusse, devoit naturellement lui faire envisager cette diversion, comme un mal éloigné qui ne devoit pas encore le distraire du plan d'opérations qu'il méditoit. Le bon ordre qu'il avoit mis à la défense des places, & sa confiance dans l'habilité du Général Leuvald, qu'il avoit envoyé dans ce Royaume, avec une Armée, sembloient l'affermir dans cette opinion. Il n'étoit d'ailleurs pas probable que l'Armée Françoise de Westphalie tant qu'elle auroit les Hanovriens en tête pût le venir inquiéter

du moins de quelques temps, soit en Saxe, soit en Brandebourg. Ainsi voyant d'un coup d'œil juste tout le parti qu'il pouvoit tirer de ces circonstances, il médita de prévénir en Boheme les Autrichiens, & de pénétrer lui-même dans ce Royaume avant que toutes leurs forces pussent être réunies.

Sa grande Armée forte de 100 mille hommes à ce qu'on prétend, & partagée en differens corps, à portée de se donner la main les uns aux autres, en s'étendant depuis les frontieres de la Silésie, jusques dans le Voigtland vis-à-vis d'Egra bordoit toute la partie septentrionale de la Boheme. Et le Général Schuverin posté avec 25 a 30 mille hommes, dans le Comté de Glatz, menaçoit de pénétrer dans ce Royaume par Konighof. Les Autrichiens obligés par cette disposition, de partager leur attention sur les divers débouchés, par où l'ennemi pouvoit venir à eux, se virent contraints de diviser leur Armée sur une étendue immense de terrein, depuis les sources de l'Elbe, jusques vers

Egra. Le Général Serbelloni, étoit campé à Konigshof, & veilloit aux mouvements de Schuverin. Le Comte de Konigseg, avec un Corps de dix à douze mille hommes, posté à Richenberg, & Friedtland, dans le Cercle de Bunczlauv, défendoit les passages de la Lusace. La grande Armée, commandée par le Prince Charles de Lorraine, & le Comte de Brouvne, couvroit la ville de Prague, ayant l'Eger sur son front, sa droite appuyée à l'Elbe, par où elle communiquoit avec Konigseg & Serbelloni, & sa gauche donnant la main au Duc d'Aremberg campé sous Egra. Enfin le Comte de *Daun*, avec une autre Armée, étoit campé sur les frontiers de la Moravie, d'où il veilloit à la conservation de cette Province, & pouvoit, suivant le parti que pendroient les Prussiens, ou se porter dans la Haute Silésie, pour y faire une diversion, ou se joindre à la grande Armée par les Cercles de Chrudim & de Czaslau.

XV. Tandis que les Autrichiens, tra-

vailloient ainsi, à fermer toutes les avenues de la Boheme, le Roi de Prusse, attentif à tous ces mouvemens, rendit leurs precautions inutiles, par un de ces coups de maîtres, qui constatent la réputation des Héros Guerriers. Après leur avoir donné de la jalousie sur leur camp d'Egra, en faisant défiler un gros corps de troupes vers Zuvikau & Plaven, dans le Voigtland, comme s'il eût eu le dessein de commencer ses opérations par le siege de cette place, & les avoir obligés par cette feinte, d'affoiblir considérablement leur grande Armée, pour renforcer celle du Duc d'Aremberg, il se porta, sans éprouver la moindre résistance, par les gorges de Petersvald, & Aussig sur l'Eger; tandis que le Prince de Beveren forçoit les passages de la Luzace, après avoir battu Konigseg à Reichenberg, & que Schuverin chassoit devant lui Serbelloni, qui dans la crainte d'être coupé, se retiroit à grandes journées vers Brandeiss sur l'Elbe, où il trouva les troupes de Konigseg, qui lui avoient précédé.

XVI. Les mesures des Autrichiens ainsi déconcertées, ils ne penserent plus qu'à rappeller leurs divers détachemens dispersés, & dès que le Duc d'Aremberg les eut joint, ils se déterminerent à passer la Moldau, sur le pont de Prague, pour recueillir les débris de la défaite de Reichemberg, & les troupes de Serbelloni, en attendant celles de Daun qui, sur les avis qu'il eut de l'entrée victorieuse du Monarque Prussien en Boheme, hâtoit sa marche, pour renforcer la grande Armée.

La position des Autrichiens, paroissoit inattaquable. Leur Camp s'étendoit de la Moldau à l'Elbe, vers le confluant de ces deux rivieres, & en étoit pour ainsi dire environné. Il n'y avoit gueres d'apparence, que le Roi de Prusse pensât à les déloger d'un poste qui paroissoit si sûr. Cependant c'est ce qu'il exécuta, avec un avantage si marqué, qu'il se vit sur le point d'être le Maître de tout le Royaume de Boheme, dès le commencement de cette campagne.

XVII. Il lui étoit important de pré-

venir la jonction de *Daun*. Ce qui auroit mis plus d'égalité entre les deux Armées, & eût opposé bien de difficultés au projet qu'il méditoit. Ainsi sans perdre temps, il donna ordre au Général *Schuverin*, qui étoit de l'autre côté de l'Elbe, de passer ce fleuve à Brandeiss; tandis qu'il passeroit la Moldau au dessous de Prague. Ces deux différens passages s'exécuterent, contre toute attente, avec la plus grande facilité. Et les deux Armées réunies marcherent droit aux Autrichiens, avec la supériorité du nombre, les attaquerent, & parvinrent, après plus de quatre heures d'un combat des plus opiniâtres, à les chasser du champ de bataille, après avoir séparé leur Armée en deux.

Ils parurent devoir cet avantage au trop d'ardeur des troupes de la droite des Autrichiens, qui après avoir culbuté deux fois leur infanterie de la gauche, commandée par Schuverin, s'éloignerent trop du centre, & laissant un vide considérable entre deux, donnerent occasion au

Roi de Prusse d'y faire filer plusieurs Colonnes, qui prenant le gros de l'Armée en flanc, pendant qu'il faisoit foudroyer le front par son artillerie; ne lui laisserent d'autre ressource que celle de se retirer sous Prague, où tout entra le soir même de l'action.

Cependant l'aîle droite, combattant toujours avec avantage la gauche des Prussiens, s'aperçut enfin de la faute que son trop grand desir de vaincre lui avoit fait commettre; elle pensat à se rapprocher du centre, mais les ennemis se multipliant à chaque instant autour d'elle, lui en ôterent absolument les moyens: elle ne vit plus d'autre parti à prendre, que celui d'une retraite hazardeuse. Elle ignoroit le sort du reste de l'Armée, & le chemin qu'elle pouvoit avoir pris. Deux mille chevaux, qui se trouverent encore entiers, firent face dans ce moment critique, à l'Armée victorieuse. Et par leur bonne contenance, donnerent le temps à l'Infanterie étonnée, & sur le point de se disperser, de se rejoindre. Le

désordre un peu rétabli par ce coup décisif, elle prit la route de Bomisbroda, où elle fut accueillie par *Daun*, qui malgré les marches forcées qu'il avoit faites, n'avoit pu arriver assez à tems, pour balancer le succès de cette malheureuse journée.

Cette action, fut une des plus sanglantes de cette guérre. Les Prussiens, outre plusieurs milliers des morts, (les vainqueurs & les vaincus, en imposent toujours sur la grandeur de leurs pertes.) perdirent le Général Schwerin, le plus brave, & le plus habile de leurs Officiers. Du côte des Autrichiens, le Général Broune, non moins habile, mais dépendant dans l'exécution de ses plans, de superieurs trop eloignés, ou qui n'envisageoint pas les choses aussi clairement qu'il les voyoit, fut blessé mortellement, & mourut quelques temps après dans Prague.

Il sembla alors que rien ne pouvoit plus resister au Monarque victorieux. *Daun* avec les débris de l'armée vaincue retrogradoit vers Kollin, & Kuttemberg, &

lui facilitoit les moyens de former le siege de Prague. Cette grande ville avoit à la vérité pour garnison une Armée de 35 à 40 mille hommes, & tous les généraux Autrichiens qui s'y étoient renfermés. Mais on ne prévoyoit pas qu'elle pût tenir long-temps, contre deux cens bouches à feu, à ce qu'on prétend, qui la foudroient jour & nuit, & contre une armée de cent mille hommes, commandée par un jeune Roi victorieux, qui voyant les yeux de toute l'Europe, fixés sur lui, redoubloit son activité à consommer par la prise de cette Place, une entreprise si glorieusement commencée.

XVIII. Le premier moyen qu'il employa fut de tenter un assaut, qui ne lui ayant point réussi, le détermina, à attaquer la place dans les formes. Dès que son artillerie fut arrivée, il la pointa, non-seulement contre les remparts, mais encore, il écrasa les édifices de la Ville avec ses bombes, & mit le feu en plusieurs endroits, en la faisant battre à boulets rouges. Cette méthode un peu

barbare à la vérité, mais que les loix de la guerre semblent autoriser, lui en auroit en peu de temps ouvert les portes, malgré les vigoureuses & fréquentes sorties de la garnison; si l'armée de *Daun*, lui en eût donné le temps; où comme d'autres prétendent, si le desir de joindre la défaite de ce Général, à ses autres lauriers, ne l'eût pas précipité mal à propos dans un mauvais pas, qu'il eût pu éviter, avec bien de la gloire, s'il eût eu un peu plus de patience.

XIX. Le Général Autrichien, après avoir recueilli les débris de la défaite de Prague, ne se sentant pas en état de se mesurer avec les vainqueurs, avoit pris prudemment le parti de rétrograder vers Kollin, & Kuttemberg, ainsi que je l'ai dit plus haut. Sur les approches d'un corps de troupes Prussiennes, commandées par le Prince de Brunsvik Beveren, il s'étoit encore retiré sous Czaslauv, en se rapprochant de la Moravie. C'étoit par cette Province, qu'il recevoit les troupes qu'on lui envoyoit de tous les Etats Hé-

réditaires de la Maison d'Autriche. Dès qu'il se vit fort de 70 mille hommes, ou environ, il hazarda de faire un mouvement, qui le raprochât de Kuttemberg, comme s'il eût dessein d'inquiéter le siege de Prague, ou d'y jetter du secours & des vivres. Le Roi de Prusse eût pu, dans cette circonstance, se contenter de faire observer l'ennemi par Beveren, se retrancher sous Prague, en continuer le siege, & en interdire les approches à *Daun*. C'est ainsi, qu'en avoit agi Eugene devant Bellegrade, Berwik à Philipsbourg, & César bien long-tems avant eux au siege d'Alexie. Prague étoit dans les mêmes circonstances de ces villes, & eût tombé comme elles. D'ailleurs un peuple nombreux, & une grosse garnison, eussent eu bientôt consommé les vivres qu'on avoit pû y renfermer à la hâte : mais trop de confiance dans ses précédentes victoires, lui fit faire une démarche, que l'événement seul pouvoit justifier.

Il donna ordre au Prince *d'Anhalt-Dessau* de joindre *Beveren*, avec quinze

mille hommes, & lui-même à la tête de douze mille hommes, qu'il détacha du siege, partit du camp sous Prague, le 13 Juin, vint prendre le commandement de cette Armée, & sans perdre d'autre tems, que ce qu'il en falloit pour former les dispositions nécessaires, à faire réussir son entreprise ; marcha à la rencontre de *Daun* le 18, & arriva en sa présence sur les deux heures après midi.

Les Autrichiens l'attendoient rangés en Bataille sur trois lignes, sur des hauteurs, dans les environs de *Chotemnits*. Leurs deux flancs, étoient défendus par des escarpemens, & leur front garni d'Artillerie, étoit le seul endroit, par où l'ennemi pouvoit venir à eux : pour s'en approcher encore, il falloit passer des défilés, & s'emparer de plusieurs villages garni d'infanterie, en avant du champ de bataille.

Aucuns de ces obstacles ne furent capables de détourner le Roi de Prusse de la résolution qu'il avoit prise de combattre ; il s'étoit trop engagé, il ne pouvoit

reculer

éculer avec honneur, & il n'étoit pas
ûr même qu'il le pût faire sans perte.
Ainsi s'abandonnant avec confiance à sa
ortune, qui l'avoit déjà rendu sept fois
ictorieux des mêmes ennemis : il pré-
uma qu'elle lui seroit encore favorable
ans cette occurrence. Après avoir passé
s defilés sans beaucoup de peine, il at-
qua deux villages en face de l'aile droite
s Autrichiens qu'il emporta; c'étoit sur
l'espérance de mettre le désordre dans
cette partie de l'Armée ennemie, qu'il
fondoit celle du gain de la bataille; mais
l'artillerie tirant à découvert sur ses ba-
taillons, & l'infanterie profitant à pro-
pos du désordre qui commençoit à y
régner, il ne put, non-seulement parve-
nir à gagner les hauteurs, mais il se vit
encore forcé d'abandonner les villages
où les Autrichiens se retablirent de nou-
veau. Envain, tenta-t-il par des attaques
réitérées de reprendre son premier avan-
tage. Six fois il revint à la charge, &
six fois il fut repoussé avec une perte si
considérable, qu'il fit tout-à-coup cesser

son feu, dans la crainte de voir périr toute son armée.

Il y avoit apparence, que rebuté du peu de succès d'un combat de plus de cinq heures de durée, il pensoit à se retirer; les approches de la nuit aidoient à le persuader, lorsque sur les sept heures & demie, on le vit revenir tenter une septiéme attaque; il y porta toutes ses forces, comptant que s'il pouvoit enfin parvenir, à entamer leur aîle droite, il pourroit à la faveur des ténébres, jetter le désordre & l'épouvante dans le reste de l'Armée. Mais cette derniere attaque le perdit sans ressource: il fut reçu, non-seulement avec la même intrépidité, mais les Autrichiens, encouragés par ce commencement de bonne fortune, s'ébranlerent tous à la fois, & poursuivant les Assaillans dans la plaine, en firent une boucherie horrible, sans qu'il fût au pouvoir du Roi de Prusse de rétablir le désordre, ni de rien opposer à des courages qu'il avoit trop irrités par l'opiniâtreté de ses attaques réitérées.

La déroute fut des plus complette : tous les différens corps de l'Armée, prirent la fuite, chacun de leur côté, suivant que la frayeur leur en indiqua la route. Partie prit le chemin de Kollin, dans l'intention de repasser l'Elbe. Partie celui de Bomisbroda, pour se rapprocher du camp de Prague ; mais le Roi de Prusse, bien-loin de penser à continuer le siege de cette Place, parut borner toute son attention à rassembler ses troupes dispersées, & à les mettre à l'abri d'un second échec.

XX. Dans la nuit qui suivit ce désastre, il quitta ses troupes à Bomisbroda, après leur avoir donné ordre de suivre celles qui s'étoient retirées vers Kollin, de passer l'Elbe ensemble à Nimbourg, & de l'attendre de l'autre côté du fleuve dans le cercle de Bunczlauv, par où il méditoit de se retirer en Lusace, & s'en fut à toute bride, à son camp sous Prague, accompagné seulement d'une quinzaine d'Hussards, afin de pouvoir préparer sa retraite avant qu'on fût informé dans la ville de la défaite de son Armée.

Il employa toute la journée du 19, à retirer son Artillerie, à qui il fit prendre le chemin de l'Elbe, & dès qu'il la sçut en sûreté, il la suivit avec toutes les troupes campées sur la droite de la Moldauv. Celles qui étoient de l'autre côté de Prague, sous le commandement du Maréchal Keith, eurent ordre de ne faire aucun mouvement, & d'attendre dans leurs retranchemens que le reste de l'Armée fût en sûreté. Il devoit alors prendre la route de Leitmarits, & joindre le gros de l'Armée de l'autre côté de l'Elbe. Mais le Prince Charles ne doutant pas, aux mouvemens qu'il avoit remarqué la veille dans le camp des Assiégeans, qu'il ne se fût passé quelque chose d'extraordinaire parmi eux, hazarda une sortie pour s'en éclaircir, & pour profiter de la confusion où il les jugeoit. Comme il s'avançoit vers les ennemis il apprit la victoire de Daun; cette nouvelle qu'il communiqua à ses troupes, leur rehaussa tellement le courage, qu'ils donnerent tête baissée dans les retranchemens & les

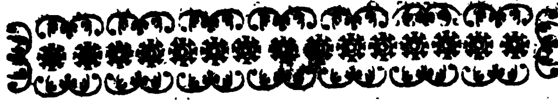
redoutes dont Keith étoit environné, les forcerent les uns après les autres, & les contraignirent, après deux heures de combat, de prendre la fuite, après avoir laissé mille morts sur la place, & environ douze cens prisonniers.

Ainsi fut delivrée Prague, après un siege de quarante-six jours, dans un tems où elle se voyoit à la veille de tomber au pouvoir de son ennemi. On a reproché au Roi de Prusse trop de présomption en attaquant *Daun* : il pouvoit, comme nous l'avons dit plus haut, & comme on le pensa après sa défaite, continuer le siege de Prague, qui ne pouvoit plus tenir que quelques jours; contenir l'armée de *Daun*, par celle de Beveren. Mais s'il eût été vainqueur, ce qu'on appelle témérité, eût été regardé comme l'action d'un Héros consommé dans la connoissance de l'Art Militaire; l'armée de *Daun* eût été nécessairement dispersée, & celle de Prague prisonniere. Alors les chemins étoient ouverts jusques à Vienne; la nouvelle Maison d'Autriche

alloit éprouver une crise violente, mais la fortune qui se plût dans tout le cours de cette guerre à passer souvent d'un parti à l'autre, la sauva dans cette circonstance critique.

Laissons le Roi de Prusse se retirer avec précipitation vers la Saxe & la Lusace, pour reprendre les opérations de l'armée Françoise dans l'Electorat d'Hanovre.





HISTOIRE DE LA GUERRE CONTRE LES ANGLOIS.

LIVRE QUATRIEME.

I. L'Arrivée du Maréchal de Richelieu à l'Armée Françoise ne causa aucun dérangement dans le plan des opérations projetées, il parut même se faire un mérite de suivre en tout celui de son Prédécesseur. * Exemple assez rare parmi les Grands; mais tout éclairé qu'il étoit, il rendoit hommage aux lumiéres d'un Général habile, que toute la Nation avoit vû avec plaisir à la tête des Armées.

On vit même, avec satisfaction, la

* Le Maréchal d'Estrées.

mésintelligence & la discorde, dont les semences avoient commencé d'éclorre dans le temps de la retraite des ennemis du camp de Bielefeldt, disparoître; pour faire place au concert le plus unanime, entre tous les principaux Chefs de l'Armée. Le Courtisan agréable faisoit ainsi oublier le Guerrier rigide, chez une Nation qui regarde la contrainte & la gêne comme le fardeau le plus lourd qu'elle ait à supporter.

II. Le Prince Anglois en quittant Minden, ne se fut pas plutôt déterminé à prendre la route de Nyembourg, que toutes les villes de la partie de l'Electorat d'Hanovre, situées au midi de l'Aller, s'empresserent de se soumettre aux François; Hanovre, Brunswick, & Wolffenbutel, envoyerent au-devant du Maréchal pour regler les conditions auxquelles elles se soumettoient; & dès qu'il eut pourvu à la sureté de ces Places, & reglé les contributions que les pays devoient fournir, il se disposa à marcher à l'armée ennemie.

Elle étoit toujours campée à Nyem-

bourg, dans la position la plus avantageuse; mais dès que les François s'en furent approchés, après avoir fait occuper tous les postes sur la Leyne, au-dessous d'Hanovre, & celui de Zell sur l'Aller; la crainte toujours puissante chez eux de se voir couper la communication de Stade, les détermina à passer cette riviere, & à marcher sur Ferden où ils établirent leur camp.

Ils avoient laissé un corps de six mille hommes à Rethem, sur la rive gauche de l'Aller, tant pour examiner nos mouvemens en-deça de cette riviere, que pour nous en disputer le passage, & rendre les approches de leur camp plus difficiles. Ils étoient par leur position encore les maîtres de tout le cours du Wezer, depuis Ferden jusques à son embouchure. Ils conservoient une communication libre pour leur derriere avec Stade, & pouvoient recevoir par l'Elbe des secours & des vivres d'Angleterre. Il paroissoit d'ailleurs impraticable, qu'on pût intercepter cette communication, dans un pays

couvert de forêts, & rempli de marais, tel que celui situé entre l'Elbe & leur camp, de sorte qu'on avoit tout lieu de s'attendre qu'ils feroient ferme dans ce poste; les amas considérables de vivres qu'ils avoient fait à Ferden, sembloient confirmer cette opinion; mais nos premieres colonnes ne se furent pas plutôt approchées de Rethem, que les six mille hommes qui gardoient ce poste, l'abandonnerent avec précipitation, & se retirerent vers le gros de l'armée, qui ne se trouvant plus en sûreté, retrograda sur le champ du côté de Rotembourg sur la Wamme; sa gauche s'étendant vers Brakel, & son front défendu par des marais que forment plusieurs petits ruisseaux qui se jettent dans cette derniere riviere.

III. Par cette manoeuvre des ennemis, le Maréchal désespérant pouvoir les attirer au combat, résolut au moins de les gêner de façon, à les obliger, ou de l'accepter malgré eux, ou de passer l'Elbe, & nous laisser entierement les maîtres du

pays. Pour cet effet, il fit filer un corps de troupes par sa gauche, qui après avoir pris poste à *Aschum* sur le *Wezer*, se porta sur *Bremen* qu'il occupa, & leur coupa par ce moyen la communication du bas de ce fleuve, tandis que d'autres détachemens partis de sa droite, après s'être emparé de tout le Luneboug, vinrent s'établir à Harbourg, & à Boxtetude, qui n'est éloigné de Stade que de sept lieues.

Le Duc de Cumberland se voyant environné sur son front par l'armée Françoise, acculé à la Mer du nord, & n'ayant plus d'autre ressource pour faire subsister son armée, que ses magasins de Stade, parut craindre qu'on ne les lui enlevât. Pour s'en rapprocher d'avantage, il fit passer la Wamme à son armée, & vint camper entre Rothembourg & Osterbeg, dans la résolution, ainsi qu'on le pensoit, d'attendre que les François l'y vinssent attaquer.

Le Maréchal, charmé du parti que l'ennemi sembloit avoir pris de l'attendre,

fit marcher son armée de Ferden à *Wal*; près de Rothembourg, dans l'intention de commencer l'action par l'attaque de ce Château ; mais on fut bien étonné, lorsque le lendemain matin on apprit que le corps de troupes qui étoit aux environs, & qu'on avoit crû être la tête de l'armée ennemie, n'avoit été posté là que pour couvrir sa retraite précipitée sur *Brême-Vvoerde*, & que ce même corps de troupes, dès qu'il avoit sçu le gros de l'armée hors de portée d'être poursuivi, avoit dans la même nuit repassé la Wamme après avoir brûlé ses ponts.

Cette nouvelle fut sensible au Général François & à toute l'Armée; cependant l'espérance de les atteindre, enfin le détermina à passer la *Vvamme* après eux, & à les poursuivre sans relâche jusques dans leur derniere retraite.

Il n'y avoit pas de probabilité qu'ils pussent retrograder davantage : ils avoient la mer sur leur derriere, à moins qu'ils n'eussent eu l'intention de passer l'Elbe,

& de se retirer dans le Holstein ; mais ce parti étoit exposé à bien des inconveniens. L'Elbe dans cet endroit est un des plus larges fleuves de l'Europe, il eût fallu s'embarquer ; les François maîtres de Harbourg & de Boxtehude, ne leur eussent pas permis d'assembler une assez grande quantité de Bateaux. Et quand bien même ils en eussent eu assez à Stade, pour passer leur armée, l'ardeur avec laquelle on les poursuivoit, ne devoit pas leur faire espérer qu'ils pussent faire leur embarquement avec tranquillité. On prévoyoit donc qu'ils se détermineroient enfin à accepter la bataille, que leur situation ne leur permettoit plus de pouvoir différer. Le Maréchal avoit d'autant plus lieu de s'y attendre, qu'il fut le témoin d'un acte de vigueur de leur part, qui sembloit partir de gens déterminés à sortir par quelque coup d'éclat de la fâcheuse position où ils s'étoient mis eux-mêmes.

IV. Dès que le Maréchal eût eu avis de leur retraite vers *Brême-Vvoerde*, il avoit

fait marcher en avant par divers chemins les Carabiniers, quelques Brigades d'Infanterie, des Piquets de Dragons, & des Hussards, avec quatre pieces de Canon aux ordres du Duc de Broglio & du Marquis de Poyanne, tant pour examiner leur position, que pour inquiéter leur arriere-garde, dans le cas où ils se détermineroient à se rapprocher encore de Stade. Ces divers détachemens rassemblés s'avancerent jusques à Beveren, village situé à demi-lieue de leur camp, & en chasserent les troupes légeres qui y étoient postées. Mais à peine s'y fut-on établi, que ces mêmes troupes qui en avoient été chassées, revinrent sur leur pas, soutenues de deux colonnes de leur armée, qui débouchant d'un bois éloigné d'un quart de lieue du village, menaçoient d'envelopper nos troupes qui y étoient renfermées. Le Maréchal qui s'étoit porté lui-même sur les lieux, vit d'une hauteur où il s'étoit posté, tout le danger que couroit M. de Poyanne : il lui envoya ordre de quitter promptement

le village & de se retirer à Selsen. Cette retraite commençoit à devenir difficile, un gros corps de Cavalerie venoit de déboucher du bois à la suite des deux colonnes, & le tout joint ensemble marchoit à grand pas sur lui.

Le Maréchal sans se déconcerter d'une manoeuvre si fiere, en continuant toujours sa retraite, laissa derriere lui quelques compagnies de Grenadiers, à qui il fit mettre ventre à terre dans des broussailles proche d'un bois que l'ennemi devoit nécessairement longer, & donna ordre à M. de Poyanne de se retirer au petit pas, ne doutant pas, à la vivacité dont on les voyoit s'approcher, qu'ils ne feroient aucune attention à l'embuscade qu'on leur avoit préparé ; effectivement, dès qu'ils virent les François dans la plaine, ils doublerent le pas, dépasserent l'embuscade, & lorsqu'ils eurent joint nos troupes à la portée du mousquet, ils firent sur elles une décharge générale qui tua bien du monde. Tandis que les François répondoient courageusement à cette attaque,

les Grenadiers de l'embuſcade ſe découvrirent en attaquant les colonnes en flanc. Mais leur nombre trop petit pour cauſer bien du déſordre, alloit ſuccomber malgré la valeur avec laquelle ils attaquoient, s'il ne fût venu dans l'idée à M. de Poyanne, de faire charger ſes quatre canons à cartouche, & de les pointer avec tant de bonheur contre l'ennemi, que les premieres décharges en éclaircirent conſidérablement les rangs. Juſques-là la victoire avoit paru balancer en leur faveur, mais cette décharge imprévue les intimida tellement, qu'on les vit ſur le moment reprendre la route du bois, avec plus de précipitation qu'ils n'en étoient ſortis.

Ce combat, le ſeul de quelque conſéquence qui ſe fut donné, depuis que le Maréchal avoit pris le commandement de l'armée Françoiſe, lui fit croire que le Duc de Cumberland s'étoit enfin déterminé à décider du ſort de l'Electorat par une bataille. Dans cette idée, après avoir rappellé les divers détachemens qu'il

qu'il avoit envoyé de droit & de gauche; il vint camper avec toute son armée réunie à Closter-Seven, bien résolu de profiter de l'occasion qui sembloit se présenter. Déjà tout étoit préparé pour assurer le succès de cette entreprise, & toute l'armée attendoit avec impatience le moment où on la meneroit à l'ennemi, lorsqu'on vit arriver au camp le Comte de Lynard Ambassadeur du Roi de Danemarck.

V. Le Duc de Cumberland paroissoit s'être retiré vers Stade, dans la croyance que la Nation Angloise, sensible à la perte des Etats Patrimoniaux de son Souverain, pourroit, en faisant quelques efforts pour leur défense, lui envoyer par cette place des secours qui l'eussent pû mettre dans le cas de balancer la supériorité que les François avoient toujours sur lui depuis la Bataille d'Hastenbek; ou tout au moins, qui eussent été capables d'arrêter la vivacité de notre poursuite, & lui donner les moyens de se tirer avec quelque honneur du mau-

vais pas où il s'étoit vu contraint de s'enfoncer malgré lui. Mais cette Nation, toute préoccupée alors des armemens formidables qu'elle préparoit dans ses Ports contre les Côtes de France, parut donner toute son attention à faire réussir l'entreprise qu'elle méditoit contre ce Royaume; & regardant avec indifférence l'extrémité où se trouvoit réduit un Prince du sang de ses Rois, elle parut croire avoir assez fait pour la défense de leurs Etats, en soudoyant de ses deniers une armée composée de leurs sujets, & des troupes de deux ou trois Princes Allemands qui étoient dans les intérêts de leur Maison.

On cru même appercevoir quelque chose de plus que de l'indifférence, dans le procédé des Anglois envers l'Electorat d'Hanovre; ils avoient toujours vu avec dépit la prédilection de leur Roi pour ce pays. Les trésors qu'ils lui avoient prodigués en différentes occasions n'avoient pas tous été employés au bien de l'Etat, quoique c'eût été le prétexte des

levées qu'ils s'étoient imposées pour les lui fournir, & on croyoit sçavoir de bonne part, qu'on y avoit fait passer une bonne partie des subsides qu'ils lui avoient accordés. De sorte qu'une grande partie de la Nation étoit charmée de se voir arracher cette épine du pied, sur-tout ceux, qui plus touchés du bien général, que de leurs fortunes particulieres, envisageoient les démarches de la Cour, avec des yeux plus clair-voyans qu'elle ne l'eût souhaité.

Ces sentimens de la Nation Angloise, n'étoient pas ignorés du Duc de Cumberland; mais ne pensant pas qu'ils fussent poussés à cet excès de froideur où il les voyoit; il avoit toujours esperé qu'ils feroient quelque chose en sa faveur. Voyant donc qu'on l'abandonnoit à lui-même, & ne pouvant pas se flatter d'empêcher les François de le venir attaquer dans sa derniere retraite, il eut recours à la médiation du Roi de Danemarck, pour entamer une négociation, qui pût le tirer d'embarras.

Il ne doutoit point que les François ne fussent charmés, qu'en leur abandonnant l'Electorat sans coup férir, on leur donnât les moyens de féconder les opérations de l'armée de Soubise, qui après s'être réunie dans la Thuringe à celle de l'Empire s'avançoit sur Leipsik, dans l'intention de délivrer la Saxe du joug pésant des Prussiens; & en choisissant un Médiateur aussi agréable à la France, que l'étoit le Monarque Danois, il espéroit faire sa condition meilleure, & plus avantageuse au Pays qu'il étoit forcé d'abandonner à la discrétion de ses Ennemis.

VI. Cette capitulation qui est devenue un des objets le plus intéressant de cette guerre par rapport aux évenemens inattendus qui la suivirent, étoit rédigée en ces termes.

Il y étoit dit dans le préambule, que sa Majesté Danoise touchée des malheurs des Duchés de Bremen & de Werden, auxquels Elle a toujours accordé une protection particuliere, & désirant en empêchant ce Pays d'être plus long-temps le

théâtre de la guerre, d'épargner auſſi le ſang entre les Armées prêtes à s'en diſputer la poſſeſſion, a employé ſa médiation par le Miniſtere de Mr. le Comte de Lynard. Sur quoi ſon Alteſſe Royale Mr. le Duc de Cumberland, Général de l'armée des Alliés d'une part, & ſon Excellence Mr. le Marechal Duc de Richelieu, Général de l'armée du Roi de France en Allemagne d'autre part; en conſidération de l'intermiſſion de Sa Majeſté Danoiſe, ont engagés reſpectivement leur parole d'honneur entre les mains de Mr. le Comte de Lynard, de tenir la convention ſtipulée ci-après; & lui Mr. le Comte de Lynard, pour répondre à la magnanimité du Roi ſon Maître, s'eſt obligé d'obtenir la garantie énoncée dans la préſente convention, de ſorte qu'elle lui ſoit envoyée *avec ſes pleins pouvoirs, dont l'expédition en forme n'a pas été auſſi prompte que ſon départ dans les circonſtances qui en ont hâté le moment.*

ART. I.

Les hostilités cesseront de part & d'autre dans 24 heures s'il est possible. On enverra des ordres sur le champ à cet égard dans les corps détachés.

ART. II.

Les Troupes Auxiliaires de l'armée du Duc de Cumberland, sçavoir; celles de Hesse, de Brunsvik, de Saxe-Gotha, & même celles du Comte de Lippe-Buckenbourg, seront congédiées; & comme il est nécessaire d'arranger particuliérement la marche qu'elles tiendront pour se rendre dans leurs Pays respectifs; il sera envoyé de l'armée des Alliés, un Officier Général ou particulier de chaque Nation, avec lequel on conviendra de la marche des troupes, du nombre des divisions sur lesquelles elles marcheront, de leurs subsistances & des Passeports que son Excellence Mr. le Duc de Richelieu leur accordera pour se rendre dans leurs Pays, où elles seront placées & disposées, suivant ce qui sera convenu entre la Cour de France & leurs Souverains respectifs.

ART. III.

Son Altesse Royale M. le Duc de Cumberland s'engage de passer l'Elbe avec la partie de son armée qu'il ne pourra pas placer dans la Ville de Stade. La partie de ces troupes qui entrera en garnison dans cette Ville, & qu'on estime pouvoir monter 4 ou 6000 hommes, y restera sous la garantie de sa Majesté le Roi de Danemarck; qu'elle ne pourra y faire aucun acte d'hostilité, & réciproquement qu'elle n'y sera pas exposée de la part des troupes Françoises. En conséquence, il sera convenu par des Commissaires Respectifs, des limittes que l'on fixera autour de cette Place, pour l'aisance de la Garnison, lesquelles ne pourront pas être étendues au-delà d'une demi-lieue, ou une lieue tout au plus, suivant la nature du terrein, ou des circonstances dont les Commissaires conviendront de bonne foi.

Le reste de l'armée Hanovrienne ira prendre des quartiers au-delà de l'Elbe, & pour faciliter la marche de ces trou-

pes, Son Excellence Mr. le Duc de Richelieu, concertera avec un Officier Général envoyé de l'armée Hanovrienne, des routes qu'elles tiendront ; s'engagera de donner tous les Passeports & les sûretés nécessaires pour que lesdites troupes & leurs équipages, puissent se rendre librement au lieu de leur destination ; Son Altesse Royale Mr. le Duc de Cumberland, se reservant de négocier entre les Cours pour l'exécution des garanties ; à l'égard des troupes Françoises, elles demeureront dans le reste des Duchés de Bremen & de Werden, jusques à une réconciliation définitive des deux Souverains.

ART. IV.

Les Articles ci-dessus devant s'exécuter dans le plus court délai, l'armée Hanovrienne, & les Corps qui en sont détachés, particulierement celui qui se trouve dans Burgrehauzen & les environs, se retireront sous Stade, dans l'espace de deux fois 24 heures. L'armée Françoise ne passera pas la riviere Dorst, dans le Duché de Bremen, jusques à ce que les li-

mites ayent été réglées; elle conſervera d'ailleurs tous les autres poſtes & pays dont elle eſt en poſſeſſion, & pour ne pas retarder le réglement des limittes qui ſeront établies entre les armées, il ſera nommé après-demain 10 du préſent à Bremen, ou à Werden, par Son Alteſſe Royale Mr. le Duc de Cumberland, & par ſon Excellence Mr. le Duc de Richelieu, des Commiſſaires en partie de Grade, pour régler toutes les limittes, tant de l'armée Françoiſe, que celles qui devront être obſervées à Stade par la Garniſon ſuivant l'art. III.

Tous les Articles ci-deſſus ſeront exécutés fidellement, ſuivant leur forme & teneur; & *ſous la foi de la garantie de ſa Majeſté le Roi de Danemarck, que M. le Comte de Lynard ſon Miniſtre ſouſſigné s'eſt chargé d'obtenir.* Fait au Camp de Cloſter-Seven le 8 Septembre 1757.

ARTICLES SE'PARE'S.

Sur les repréſentations faites par Mr. le Comte de Lynard, dans la vue d'éclaircir davantage quelques diſpoſitions de la

présente convention, il a été ajouté les Articles ci-après.

ART. I.

Que Son Excellence M. le Maréchal Duc de Richelieu entend, que les Troupes Alliées sous les ordres de Son Altesse Royale Mr. le Duc de Cumberland, seront renvoyées dans leur Pays respectifs, suivant la forme énoncée dans l'Art. II. Et qu'à l'égard de leurs séparation, & disposition, dans lesdits Pays, il en sera traité par les Cours, ne regardant pas lesdites Troupes comme prisonnieres de guerre.

ART. II.

Qu'ayant été représenté, que le Duché de Lawenbourg, ne pouvoit pas comporter au-delà de 15 Bataillons & 6 Escadrons, & que la Ville de Stade, ne pouvoit pas absolument contenir les 6 mille hommes de garnison qui y étoient destinés; Son Excellence Mr. le Maréchal de Richelieu, pressé de nouveau par Mr. le Comte de Lynard, qui a de nouveau appuyé cette représentation de la garan-

tie de Sa Majesté Danoise, a consenti, & Son Altesse Royale Mr. le Duc de Cumberland s'engage à faire passer l'Elbe à 15 Bataillons & 6 Escadrons, & à tout le Corps des Chasseurs; les 10 Bataillons & les 28 Escadrons restant, seront placés dans la Ville & les environs les plus proches de Stade, contenus dans une ligne qui sera marquée avec des poteaux, depuis l'embouchure de Lare dans l'Elbe, passant par Hermbach, & dirigée en droiture sur Elbauchet & Termerbeet sur la riviere d'Oost. Bien entendu toutefois, que les 10 Bataillons & les 28 Escadrons susdits seront établis tels qu'ils se trouvent au moment de la présente convention, *sans qu'ils puissent sous aucun prétexte, être recrutés & augmentés, dans aucun cas, & cette clause particulierement garantie par Mr. le Comte de Lynard, au nom de Sa Majesté Danoise.*

ART. III.

Sur ce qui a été représenté de la part de Son Altesse Royale Mr. le Duc de Cumberland, que relativement aux Ar-

ticles de la convention, toutes les troupes tant celles de l'armée que des Corps avancés, ne pouvoient être retirés sous Stade dans deux fois 24 heures; Son Excellence Mr. le Duc de Richelieu, s'est expliqué qu'il accorderoit le temps qui seroit nécessaire, pourvû que le Corps campé à Berwostede, se mît en marche 24 heures après la convention signée, ainsi que l'armée campée à Bremerwoerde. Il sera convenu du temps nécessaire pour les arrangemens ultérieurs entre Mr. le Lieutenant Général de l'armée Spork, & Mr. le Marquis de Villemur, premier Lieutenant Général de l'armée du Roi, ainsi que de l'exécution de l'Article concernant les limittes respectives. Fait à Closter-Seven le 10 Septembre 1757.

La présente Convention ou Articles séparés, faite également *sous la garantie expresse de Sa Majesté Danoise, qui s'obligera d'en assurer l'exécution pleine & entiere, je m'en fais fort. Signé le Comte de Lynard.*

VII. Telle fut la teneur de cette fa-

meuſe Capitulation qui fut d'abord regardée en France comme un chef-d'œuvre de politique du Maréchal de Richelieu, & qui eût toujours conſervé cette même réputation, s'il n'étoit ſurvenu depuis des événemens, qui renfermés encore dans les Décrets de la Providence, ne pouvoient être aſſez prévus pour qu'on s'y attendit.

La retraite du Duc de Cumberland en Angleterre, & la démiſſion de tous ſes emplois qu'il remit entre les mains de la Nation quelques temps après la ſignature de la convention, eſt la preuve la plus complette de ſa bonne foi, & juſtifie pleinement le Maréchal du reproche trop amer qu'on lui fit, de s'être laiſſé trop facilement entraîner, à l'eſpérance que lui donnoit un Ambaſſadeur ſans pouvoir de la médiation de ſon Souverain.

Deux hommes auſſi généreux que le Prince Anglois & le Maréchal, n'avoient d'autres précautions à prendre l'un contre l'autre, que celle de leur parole d'honneur; mais par la fatalité dont

les choses d'ici-bas sont gouvernées & conduites, ce qui est un mérite dans des particuliers, devient dangéreux pour des personnes constituées en dignité ; parce que ayant à rendre compte de leur conduite à tout un Peuple, ils se trouvent malheureusement en butte à tout ce que la satire indiscrette a de plus mordant, lorsque l'événement n'a pas repondu à l'attente de ces gens désœuvrés, dont le nombre toujours trop grand dans tous les Etats, entraîne assez souvent le suffrage des Sages par la séduction du ridicule, dont ils aiment à couvrir les actions souvent les plus louables, & qui dans d'autres circonstances eussent merité leurs acclamations.

VIII. Pour bien éclaircir ce fait intéressant, il est à propos de jetter un coup d'œil sur ce qui se passoit à l'autre extrêmité de l'Allemagne.

Tandis que le Roi de Prusse s'éloignoit avec précipitation de la Boheme après la levée du Siege de Prague, & que les Autrichiens en le suivant à la piste, après

avoir forcé Gabel & Zittau, & battu le Général Weinterfeld dans la Lusace près de Gorlitz, pénétroient dans la Siléfie par Schweidnits dont ils formoient le Siege; les Russes fidelles à leurs engagemens, avec les Cours de Vienne & de Versailles étoient entrés dans le Royaume de Prusse au nombre de soixante & dix mille hommes, sous la conduite du Général Apraxin.

La Ville de Memel avoit capitulé à leur approche après un Bombardement très-vif de plusieurs jours, & Apraxin poussant toujours devant lui le Général Lewald, l'avoit atteint sur la riviere de Pregel, & étoit prêt de l'attaquer dans ses retranchemens, lorsque le Prussien croyant trouver son avantage à le prévénir, se détermina à marcher à sa rencontre & à le combattre.

Cette tentative ne lui avoit pas réussi. Les Russes, qui dans le commencement de l'action avoient paru plier, & par cette feinte, avoient attiré dans l'endroit où ils le vouloient, la plus grande par-

tie de l'armée Prussienne, démasquerent tout-à-coup une batterie chargée à cartouches, qui joua avec tant d'avantage, que l'ennemi fut aussi-tôt mis en désordre, & obligé de se retirer, laissant 3 a 4 mille morts sur le champ de bataille, avec une grande partie de son canon.

Le lendemain Apraxin poursuivant son avantage, atteignit l'arriere-garde des Prussiens dans un village où ils parurent vouloir se défendre; mais craignant de s'y arrêter trop long-temps, il les chassa de ce poste en le faisant battre à boulets rouges, & lâchant ensuite les Kalmoucs à leurs trousses, ils firent de ceux qui n'avoient pu fuire assez vîte une boucherie horrible.

Les Russes perdirent beaucoup de monde dans ces deux attaques; mais il est probable que les Prussiens en perdirent davantage, puisque hors d'état depuis cet échec de tenir la campagne, ils parurent borner toute leur attention à couvrir Konigsberg, Capitale du Royaume, en se retirant sous ses murs.

Comme

Comme les choses en étoient là, & qu'on s'attendoit à chaque instant qu'Apraxin pour recueillir les fruits de sa victoire, couronneroit sa campagne par la prise de cette place; on le vit tout-à-coup retrograder du côté de Memel, & après avoir laissé une simple garnison dans cette place, évacuer entierement ce Royaume, en prenant des quartiers en Livonie.

Cette retraite inattendue occasionna divers bruits, repandus suivant les apparences par les Partisans du Monarque Prussien, dans le dessein de voiler, au moins pour un temps, le vrai motif qui l'avoit occasionné, ou par cette espece de gens oisifs dont nous parlions plus haut, & qui croyant tout appercevoir dans la profondeur de leur pénétration, après s'être épuisés en conjectures, dirent les uns, que les Russes avoient pris ce parti sur la nouvelle de la mort de leur Souveraine, pour prévénir les troubles qu'ils prévoyoient que pouvoient causer les Partisans du jeune Prince Jean, qui étoient considérables & en grand nombre. Les au-

tres que c'étoit à l'occasion d'une irruption de la part du Kam des Tartares de Krimée, & cela fondé sur ce que cinq ou six ans auparavant, ce Prince avoit envoyé une Ambassade à Berlin, dont on avoit alors ignoré le motif.

Ceux enfin qui ne se piquoient pas de creuser si profondément dans les misteres des Cours, ou qui ne prenoient qu'un foible intérêt à cet événement, pensoient que les approches de l'hyver, & le défaut de subsistance avoient engagés les Russes à se rapprocher de leurs magasins.

IX. Le Roi de Prusse sçavoit seul alors le véritable secret de cette retraite, que ses intrigues jusques dans le Conseil de l'Impératrice de Russie avoient préparé depuis long-temps, ainsi qu'on le dira ci-après, & voulant mettre sur le champ à profit une circonstance aussi précieuse pour lui, & que mille incidents pouvoient faire évanouir; il fit revenir en Brandebourg une grande partie des troupes qui avoient été employées à la défense de la Prusse.

Il parut faire peu d'attention aux con-

quêtes que les Suédois commençoient à faire dans cette partie de la Poméranie qui leur avoit autrefois appartenu, en vertu du Traité de Westphalie, & qu'ils avoient été obligés de céder à sa Maison dans le tems de la décadence des affaires de Charles XII. Ces nouveaux Ennemis lui étoient tombés depuis peu sur les bras dans un temps bien critique à la vérité: mais il comptoit, que si la fortune pouvoit lui être favorable, & seconder la promptitude de ses démarches dans l'exécution du projet qu'il méditoit, de faire dans peu repentir cette Nation d'avoir trop présumé de profiter de ses dépouilles avec la poignée de troupes qu'elle employoit à cette expédition.

Ainsi abandonnant encore la Silésie à son sort, après y avoir laissé le Prince de Brunswik-Beveren avec un corps de 25 à 30 mille hommes pour veiller aux démarches des Autrichiens, toujours occupés au Siege de Schweidnits. Il joignit aux troupes qu'il tiroit de cette Province une grande partie des garnisons du Brandebourg

& de la Lusace, avec celles qui étoient nouvellement arrivées de la Prusse, & courut à la tête de cette armée rassemblée avec tant de promptitude, s'opposer aux desseins du Prince de Soubise sur la Saxe.

X. Le Prince de Soubise, comme nous l'avons dit plus haut, avoit joint l'Armée de l'Empire commandée par le Prince de Saxe-Hildburghausen, dans les environs d'Erfurt; & ces deux Armées reunies se disposoient à passer la Sala pour pénétrer ensemble en Saxe, comptant toujours le Roi de Prusse occupé dans la Silésie à s'opposer aux progrès des Autrichiens; mais la subite apparition de ce Monarque sur les bords de cette riviere, ne leur permettant pas de pouvoir l'attendre sous les murs d'une Ville toute ouverte, & sans défense, elles avoient pris le parti de se replier sous Gotha, ne trouvant pas ce camp assez sûr, & voulant d'ailleurs faciliter la jonction de différens corps de troupes qui n'avoient encore pû arriver, ils avoient rétrogradés jusques à Eysenach, où ils avoient établi leur camp dans la

ſituation la plus avantageuſe; en s'étandant de la Neiſs à la Wera, & leurs deux flancs défendus par des montagnes couvertes de bois impraticables.

XI. Le Roi de Pruſſe qui étoit entré dans Erfurt preſque auſſi-tôt que les deux Princes l'eurent abandonné, les avoit ſuivi par le même chemin, & avoit déja dépaſſé Gotha dans le deſſein de leur livrer Bataille, lorſqu'il apprit qu'un détachement Autrichien ſous les ordres du Général Hadich, & ſoutenu dans ſa marche par un corps de troupes commandé par Mitrovski, après avoir pénétré dans le Brandebourg, s'étoit préſenté aux portes de Berlin, où il avoit répandu la conſternation, & dont il avoit tiré des contributions conſidérables.

Craignant alors que ces deux corps réunis ne fiſſent de trop grands progrès dans ſes Etats, ou ne lui coupaſſent la communication avec le Prince Ferdinand de Brunſwik qu'il avoit envoyé dans le Pays de Magdebourg, pour rompre les deſſeins que l'armée de Richelieu campée à Hal-

berstat paroissoit avoir sur cette ville ; il prit dans l'instant le parti de se rapprocher de la Sala, & vint camper à Butelstet, entre Weimar & Naumbourg.

Par cette position, il étoit à portée de donner du Secours au Prince Ferdinand, ou d'en recevoir de lui, suivant les conjonctures. Il barroit le chemin de la Saxe aux Armées combinées de l'Empire & de Soubise, & en imposoit tellement aux Partis qui s'étoient répandus dans ses Etats, que sur le bruit de sa marche, Hadich se replioit vers la Lusace.

XII. Dès que le Roi de Prusse eut repris le chemin de la Sala, les deux Princes avoient levé leur camp, & s'étoient mis à sa poursuite ; mais le voyant arrêté à Butelstet, & ne voyant aucune apparence de pouvoir le forcer dans ce camp ; ils avoient fait de Gotha un mouvement par leur gauche, pour s'approcher de l'Unstrut afin de faciliter la jonction de 15 mille hommes que le Maréchal de Richelieu leur envoyoit d'Halberstadt par le Comté de Stolberg, sous la conduite du Duc de Broglio.

Dès que ce secours les eut joint, ils se remirent en marche pour se rapprocher du camp des Prussiens; mais le Roi ne jugea pas à propos de les attendre, & décampant de Butelstet, il repassa la Sala pour se retirer tout-à-fait en Saxe. Le bruit se répandit même alors, que son armée s'étoit séparée, & qu'après en avoir laissé une partie sous Leipsik, pour défendre cette Ville, il avoit repassé l'Elbe, & s'approchoit de la Sprée, comptant être encore à temps d'enlever à Hadich le butin dont il étoit chargé; mais ce Général par une marche des plus habiles avoit trompé sa vigilance, & avoit rejoint sans obstacle le gros de l'Armée Autrichienne, couvert de Lauriers & chargé des dépouilles de Berlin.

XIII. Rien ne paroissoit si favorable aux deux Armées combinées que ces circonstances. Elles s'avançoient, remplies d'espérance, vers Leipsik, par la route de Naumbourg, & de Veissenfeld, lorsqu'on apprit que le Roi de Prusse revenoit sur ses pas, & qu'après avoir rassemblé di-

vers détachement avec sa promptitude ordinaire, il en avoit formé une Armée d'environ 40 mille hommes, à la tête de laquelle étant sorti de Leipsik, il s'approchoit de la Sala dans le dessein de les contraindre à repasser cette riviere.

Le terrein au-delà de la Sala n'étant pas assez favorable pour qu'on y pût attendre l'ennemi en sûreté, les deux Princes se déterminerent à repasser cette riviere, & choisissant un champ de bataille avantageux entre Freybourg & Rosbach y vinrent asseoir leur Camp.

XIV. Le Prince de Soubise ayant eu avis que les Prussiens avoient passé aussi cette riviere, partie à Halle, & partie à Mersbourg & Weissenfeld, avoit envoyé reconnoitre leur position afin de prendre son parti, suivant les divers mouvemens qu'il leur verroit faire. Enfin vers une après midi, on vit distinctement paroitre sur le côté droit de notre Armée quelques Escadrons de Cavalerie, & les Hussards rapporterent que ces troupes étoient suivies d'une colonne d'Infanterie. Dans

le même instant quelques Huſſards Pruſſiens s'étant avancés au-delà du ruiſſeau qui couvroit notre front, l'armée combinée ſe mit en bataille ſur deux lignes ; la Cavalerie Impériale prit la droite, s'appuyant à un bois où on jetta quelque infanterie, & à un ravin eſcarpé ; l'infanterie joignit immédiatement cette cavalerie, & on étendit la gauche juſques à l'eſcarpement du ruiſſeau ; la reſerve compoſée de 10 Eſcadrons de cavalerie, 4 de Dragons, & 8 bataillons, fut miſe au centre des deux lignes, pour ſe porter plus facilement où il en ſeroit beſoin.

Sur ces entrefaites l'ennemi paſſa le ruiſſeau, & étendit ſes feux ſur tout notre front. Il menaçoit de nous attaquer le lendemain à la pointe du jour, & il paroiſſoit que notre droite étoit ſon principal point d'attaque. Mr. de Soubiſe ordonna auſſi-tôt de conſtruire trois redoutes en avant, & les fit garnir d'infanterie & de canons, le reſte de l'artillerie fut répandu ſur le front de la ligne enfilant deux ravins conſidérables, par leſ-

quels l'ennemi étoit obligé de passer pour venir à nous, & les équipages furent renvoyés derriere l'Unstrut.

On resta toute la journée dans cette position, & le lendemain à la pointe du jour, on vit en avant de la gauche un gros de cavalerie suivi d'une colonne d'infanterie; mais un ravin empêchoit d'en découvrir la profondeur. La colonne parut ensuite vouloir se déplier pour se mettre en bataille; peu après on s'apperçu qu'elle cherchoit à gagner la gauche de notre infanterie, puis tout-à-coup on la vit se réplier sur Bedra, d'où elle étoit partie. Toute l'armée marcha alors en avant. Un corps d'infanterie ennemie qui étoit en avant du ruisseau, de même que quelque cavalerie le repassèrent à notre approche; on voulut l'insulter avec du canon, mais il se trouva hors de la portée. L'armée marchant toujours dans le même ordre, découvrit enfin tout le camp des ennemis, dont la droitte appuyoit à Bedra, & la gauche à Lunfels. L'infanterie en premiere ligne, & son artillerie

entre la feconde ligne formée par la Cavalerie. Sa pofition ne permettant pas de l'attaquer de front on fe retira, & les deux armées combinées camperent dans la même pofition qu'elles avoient paffé la nuit.

Le lendemain on alla reconnoître l'ennemi à la pointe du jour, il étoit dans la même pofition où on l'avoit vu la veille. Et tandis que Mr. de Soubife conféroit avec le Prince de Saxe-Hildeburghaufen, l'efcarmouche qui avoit commencée à la droite dès la pointe du jour, entre les Huffards Autrichiens & ceux des ennemis, parut s'échauffer beaucoup. Ils avoient porté du canon jufques à une petite hauteur d'où ils pouvoient découvrir tous nos mouvemens; mais les renforts qu'on y envoya étant parvenu à s'emparer de la butte, les ennemis rentrerent dans leur camp.

L'impoffibilité de les attaquer en front fubfiftant toujours, Mr. de Saxe propofa de les tourner par la gauche. L'armée fe mit en marche fur le champ par fa droite, couverte par le corps de Mr. de

Saint Germain qui masquoit leur camp, & avoit déja dépassé leur flanc gauche, sans qu'ils parurent s'en être apperçu lorsque Mr. de Soubise voyant approcher la fin du jour, proposa au Prince de Saxe de remettre l'attaque au lendemain; celui-ci insistant de façon à n'être pas refusé qu'il falloit la commencer sur le champ; l'attaque fut resolue quoiqu'il ne restât pas deux heures de jour.

A peine cette résolution fut-elle prise, que le camp des Prussiens disparut à l'instant. Leur Armée se mit en marche par la gauche, la plus grande partie de la cavalerie étoit à la tête, & profitant habilement de la crête d'une hauteur, elle se trouva en moins d'une heure rangée en bataille dans le plus bel ordre.

Mr. de Saxe ne s'apperçut point que par sa position il faisoit l'arc, & l'ennemi la corde; & qu'une hauteur lui déroboit une partie des mouvemens de la cavalerie Prussienne; aussi chargea-t-elle & culbuta-t'elle notre droite au moment où l'infanterie commençoit à se mettre en ba-

taille. Les Cuirassiers de l'Empereur étoient à cette droite, & chargerent de bonne grace; mais le reste de la cavalerie de l'Empire se retira sans combattre. Cependant 10 Escadrons de la notre, 4 de Dragons, & huit bataillons qui étoient en reserve aux ordres du Duc de Broglio, passerent en toute diligence à cette droite, chargerent les Prussiens avec beaucoup de vigeur, & même se mêlerent, mais ils ne purent rétablir le combat. Huit autres Escadrons tirés de la gauche n'eurent pas plus de succès, & les uns & les autres furent accablés par le nombre & par les batteries qui les prenoient en flanc. L'infanterie de la droite qui se voyoit sans protection plia tout aussi-tôt, & la déroute devint générale. Il n'y eut que quelques Escadrons de la gauche, & ce qui étoit avec Mr. de Saint Germain qui fit ferme, malgré le grand feu du canon. Ils servirent à protéger une partie de notre infanterie de la droite dont-ils firent l'arriere-garde, mais on ne put jamais arrêter les fuyards, la nuit seule sauva le reste de l'Armée.

XV. Le soir de la Bataille les deux Armées combinées gagnerent Freybourg dans le plus grand désordre, le lendemain celle de l'Empire prit la route de Bamberg en Franconie, tandisque les François se retiroient vers la Hesse par Northausen & Dunderstat.

Le Roi de Prusse tranquille du côté des Russes comme je l'ai dit plus haut, & débarrassé de l'inquietude que lui avoit causé le voisinage des deux Armées combinées, ne s'amusa point à pour suivre les fuyards. Il avoit en vue un autre objet plus intéressant; ses intrigues & sa fortune l'avoient si bien secondé dans ces deux occasions, qu'il résolut encore de tenter ces deux moyens pour parvenir à chasser entierement les François de l'Allemagne, ne doutant point que s'il pouvoit réussir dans ce projet, il ne lui fût aisé en revenant sur ses pas, de ravir aux Autrichiens les conquêtes qu'ils pourroient faire en Silésie pendant son absence.

Les Hanovriens impatiens du joug qui

leur avoit été imposé par la capitulation de Closter-Seven, avoient sur les bruits de la marche du Roi de Prusse vers la Sala, faits divers mouvemens du côté de Boxtehude & d'Harbourg, sous le prétexte d'être trop génés dans les quartiers qu'on leur avoit assignés; mais dont le véritable but étoit de tâter la contenance des François, & de profiter ensuite des succès du Monarque Prussien.

Ce Prince n'ignoroit point leurs dispositions, qui paroissoient être le fruit de ses intrigues à la Cour de Londres, & pour en profiter avec plus d'avantage, il leur avoit envoyé un de ses Généraux (le Prince Ferdinand de Brunswich) pour recevoir leur serment & les commander.

Ce Général ne fut pas plutôt arrivé à Stade, qu'ils leverent l'étendard de la rebellion, & contraignirent les troupes de Hesse & de Brunswich-Wolfenbutel à suivre leur exemple; ou plutôt ces troupes voulurent bien se laisser contraindre, croyant se dissimuler par cette feinte la honte de leur infidelité. Le Prince Ferdi-

nand certain de tous les ſuffrages de l'armée, ne différa pas d'un moment l'exécution du projet qui avoit occaſionné ſa miſſion ; & profitant de la bonne volonté que lui temoignoient ſes troupes, il les mena ſur le champ devant Harbourg, comptant que cette Place tomberoit à ſon approche. Elle n'étoit effectivement pas tenable, mais le Château pouvoit ſe défendre. Le Marquis de Peruſe qui y commandoit ne ſe laiſſa point intimider par les ſommations qui lui furent faites de le rendre. Après avoir abandonné la ville, il ſe retira dans cette forterreſſe avec ſa garniſon, & fit voir qu'il s'y défendroit juſques à la derniere extrêmité, en faiſant pour toute réponſe pointer ſon canon contre le camp ennemi. Cette généreuſe réſolution auroit pu avoir des ſuites heureuſes ſi le Prince Ferdinand eût occupé toute ſon Armée à réduire cette Place ; mais le temps qu'il y eut employé eût pû donner au Maréchal de Richelieu celui de raſſembler ſes troupes & de marcher à ſon ſecours pour la dégager. Si

la

la victoire dans ces entrefaites se fût déclarée pour les François ; elle ne laissoit aux Hannovriens que le remord de n'avoir pû commettre impunément une lâcheté, & la crainte d'une vengeance justement méritée par des perfides, que la candeur & l'humanité avoient trop épargnés.

Leur Chef étoit guidé par un maître trop habile, & il étoit trop clair-voyant d'ailleurs lui-même, pour perdre un temps dont il sentoit tout le prix, dans la circonstance présente. Il prévoyoit que les différens corps de troupes Françoises répandues dans le Lunebourg, chercheroient à se rassembler au premier bruit de cette levée de bouclier, & prendroient la route de l'Aller pour se rapprocher du gros de l'armée cantonnée au-delà de cette riviere. Ainsi laissant seulement deux mille hommes pour continuer le Siege, il marcha avec le reste de l'armée vers Zell, dans le dessein de les prévenir, & de les couper s'il étoit possible, tandis que l'armée qu'il avoit laissé dans le Magdebourg, & dont le Prince Henry Frere du Roi de

Prusse avoit pris le commandement, inquiéteroit assez les François dans cette partie, pour qu'ils n'osassent se dégarnir, dans la crainte où ils seroient de se voir tournés de tous les côtés.

XVI. Le Maréchal ne se laissat point abattre pour un revers si inattendu; son premier dessein après la bataille de Rosbach, avoit été de marcher lui-même avec une grande partie de l'armée, pour vanger de concert avec le Prince de Soubise, sans la concurrence de l'armée de l'Empire, l'honneur de la France trop compromis dans cette affaire par des Troupes de nouvelle levée, & sujettes de divers Princes, qui pouvoient avoir eu des vûes bien différentes que celles qui avoient mis les armes à la main des François: mais dans la circonstance présente il n'étoit plus question de penser à de nouvelles conquêtes, il falloit opposer à la promptitude des opérations de l'Ennemi & à ses intrigues, bien de la vigilance, & de la bravoure, pour ne pas succomber à l'un & à l'autre, & se conserver

dans le terrein qu'on avoit conquis. Ce point de vue l'occupant uniquement, alors il donna promptement ordre aux divers détachemens répandus dans le Lunebourg au Nord de l'Aller, de s'assembler en corps, & d'arriver aux environs de Zell, avant que l'ennemi les eût prévenu, tandis qu'il s'approcheroit de cette riviere avec ce qu'il pourroit le plus promptement rassembler des divers corps cantonnés au midi, & qu'il avoit soin de faire remplacer dans les différens postes qu'ils avoient occupés par ceux de l'armée de Soubise, qui se trouvoient les plus à portée de s'y rendre.

Il ne falloit pas moins que toute l'activité & l'intelligence du Maréchal, pour réussir dans le dessein de rompre les projets du Général Hannovrien. Un peu plus de lenteur à se consulter sus les moyens de se tirer d'un pas si embarrassant, eût tout perdu ; à considérer ses quartiers aussi étendus & aussi dispersés qu'ils l'étoient, il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût les rassembler assez promptement, pour les

Harbourg tenoit encore, le brave Marquis de Peruse s'y défendoit par la seule ressource de son courage qu'il avoit inspiré à sa petite Garnison. Il n'est pas douteux que si on eût poursuivi l'ennemi dans cette circonstance, on ne se vît bientôt dans la même position avec lui où on s'étoit trouvé avant l'infraction de la capitulation de Closter-Seven. Toute la Nation avoit les yeux attachés sur cet événement, & sembloit ne point douter que les choses ne rentrassent dans leur premier état; mais la saison trop avancée, (c'étoit à la fin de Décembre) la difficulté des chemins & celle des subsistances, dans un pays marécageux & ruiné; l'intempérie d'un climat glacé, peu fait pour le Soldat François; le besoin qu'il avoit de repos; la crainte qu'en s'éloignant trop de l'Aller, le Roi de Prusse ne profitât de ces circonstances pour marcher en forces par Halberstadt & Brunsvich sur nos derrières; l'espérance enfin de reprendre au printems le fil des opérations avec plus d'avantage; toutes ces considérations ba-

lancerent dans l'esprit du Maréchal, l'incertitude de réussir dans cette poursuite, & lui firent préférer l'avantage réel de conserver la meilleure partie de l'Electorat, en faisant prendre à ses Troupes des quartiers d'Hyver dont il pouvoit plus commodément assurer tous les points.

La vigilance du Maréchal, & la fuite du Prince Ferdinand, faisoient évanouir en partie le grand projet du Roi de Prusse. Mais ce Monarque dont le principal mérite est de mettre à profit les moindres circonstances, avoit senti d'abord tout le parti qu'il pourroit tirer des embarras que sa politique donnoit aux François. Tranquille pour ses Etats de Brandebourg & de Saxe, tandis qu'ils auroient à craindre les Hannovriens, il étoit volé au secours de la Silésie, où les Autrichiens avoient fait des progrès considérables pendant son absence.

XVIII. Le Général Nadasti s'étoit emparé de Schweidnits, après un Siége très-opiniâtre; la grande Armée des Autrichiens campée à Lissa, avoit favorisé ce

siege, & par sa position en avoit tellement imposé au Prince de Brunsvich-Beveren, que non-seulement il n'avoit pas été en son pouvoir de l'interrompre, qu'au contraire craignant pour Breslau, Capitale de la Province, il s'étoit retranché sous cette Ville avec tant de précautions, qu'il paroissoit difficile de l'y forcer.

Malgrê les défenses formidables de ce Camp, le Prince Charles & le Général Daun s'étoient déterminés à l'attaquer, dès que l'Armée du Siege les eut joint. Cette entreprise avoit été heureuse, les retranchemens trop étendus des Prussiens quoiqu'on eût pu les comparer à une véritable Forteresse, ne purent résister aux différens points d'attaque qu'on avoit formé contre eux, & à peine celle dirigée contre Kleinmorberg, village situé vers leur centre eut-elle réussi, qu'ils abandonnerent successivement leurs autres retranchemens, & prirent le parti de se retirer derriere l'Oder par Breslau, après avoir laissé dix mille morts sur le champ de Bataille, beaucoup de prisonnier, dont

le Prince de Beveren fut du nombre, & presque tous leurs canons.

L'Armée victorieuse s'étoit emparée le lendemain de Breslau, & après avoir pourvu à la sûreté de cette Ville, elle étoit retournée à son camp de Lissa, dans le dessein de poursuivre ses avantages, lorsqu'on apprit que le Roi de Prusse après avoir nettoyé la Lusace des differens Partis Autrichiens qui auroient pû l'incommoder dans sa marche, & les avoir fait poursuivre jusques en Boheme où il s'étoit emparé de leurs Magazins à Leutmarits, s'étoit avançé à grandes journées en Siléşie, & avoit déja rejoint avec quarante mille hommes les débris de la défaite de Breslau.

XIX. Sur cette nouvelle, les Autrichiens s'étoient retranchés avec soin dans le poste qu'ils avoient pris en avant de Lissa; leur droite étoit appuyée au village de Nypern, leur gauche à celui de Leuthen, & ils avoient en avant de leur centre celui de Forbelvits. Ces trois villages étoient garnis de troupes & de canons, & l'armée

étoit rangée derriere sur trois lignes, ayant la riviere de Schweidnits à dos, derriere laquelle on avoit fait passer les équipages.

Le Roi de Prusse animé par la défaite de ses troupes, dans un temps où la fortune le fécondoit si bien par-tout ailleurs, ne différa pas d'un instant à former toutes les dispositions nécessaires pour se la rendre favorable dans cette occasion; dès le matin du 5 Décembre à la pointe du jour, il fit faire divers mouvemens à son armée qui tendoient à prendre les Autrichiens en flanc du côté de leur droite. Aussi-tôt le Prince Charles y envoya la réserve pour renforcer cet endroit, mais à peine y fut-elle arrivée, que l'habile Monarque les voyant se diriger sur cette manœuvre, porta la plus grande partie de ses forces sur leur aile gauche qu'il attaqua avec furie, & dont il vint à bout de culbuter les différens corps les uns sur les autres, & de les séparer du reste de l'armée, après s'être emparé du village de

Leuthen & de celui de Frobelvitz. En vain les troupes Autrichiennes firent-elles les plus grands efforts pour recouvrer le terrein qu'elles avoient perdu ; en vain les Généraux employerent-ils tout ce qu'ils avoient de lumieres & de bravoure, pour rétabl[illegible] combat : il fallu céder à la fortune & à l'activité d'un ennemi trop clairvoyant, pour ne pas mettre à profit la moindre circonstance dont il prévoyoit pouvoit tirer quelque parti.

Après leur défaite, les Autrichiens jetterent seize mille hommes de leur droite dans Breslau, & le reste de l'Armée ayant passé la riviere se retira sous Schweidnits ; ils comptoient mettre par cette disposition ces deux Places à couvert de toute surprise de la part du Roi de Prusse, mais ce Prince sans laisser rallentir l'ardeur de ses troupes, leur montra cette Place comme le terme des pénibles marches qu'il leur avoit fait faire, & sur le champ en vint former le siege.

Cette entreprise lui reussi au-delà de ses

esperances ; il est vrai que la ville n'étoit pas de grande défense, mais une garnison de seize mille hommes pouvoit lui faire payer cher cette conquête, & on eut tout lieu d'être surpris que quelques bombes jettées au hazard dans la Ville, & les cris d'un peuple nombreux qui craignoit à chaque instant de se voir embrasé dans ses maisons, avoient été des motifs assez puissants pour lui en ouvrir les portes, & obliger la garnison à se rendre prisonniere de guerre.

Ici mon Lecteur me dispensera de faire des reflexions sur des événemens si inattendus : il vaut mieux croire que la fortune du Monarque Prussien a tout opéré, que de chercher dans des conjectures peut-être hasardées, la cause de tant de malheurs arrivés coup sur coup, dans un temps où environné d'ennemis de toutes parts, il sembloit si bien devoir succomber à tant de forces réunies contre lui, qu'à peine croyoit-on qu'il pût lui rester une Ville pour se retirer après la campagne.

XX. Quoiqu'il en soit, il se trouva sur la fin de cette année plus à son aise qu'il n'avoit osé l'esperer au commencement; les Russes s'étoient retirés du Royaume de Prusse par ses intrigues: il avoit donné trop d'occupations aux François d'Hannovre, pour craindre qu'ils pussent être en état de rien entreprendre contre ses Etats de Brandebourg, sur lesquels ils avoient paru avoir des desseins; sa fortune avoit dissipé les Armées combinées de France & de l'Empire, & avoit arraché aux Autrichiens leur conquête en Silésie. Ainsi Maître encore de tous ses Etats & de la Saxe, il ne lui fût pas difficile de renvoyer les Suédois sur leurs anciennes limites.

Après les avoir contraints à son approche de repasser la Penne, & de lui abandonner Demin & Anclam, dont ils s'étoient rendus maîtres dans le temps que des affaires plus sérieuses ne lui permettoit pas de lui opposer beaucoup de troupes; il les fit poursuivre jusques dans

effet des jaloufies qu'il avoit fçu femer parmi elles. Jettons maintenant un coup d'œil fur les mefures qu'il prit pour tirer parti de tous ces orages que fon ambition & fa politique avoient fi habilement fufcités.

Dans le mois d'Août de l'année 1757, on apprit que les Anglois armoient dans le Port de Portsmouth une flote formidable, & ils ne faifoient point myftere de répandre qu'elle étoit deftinée contre les Côtes de France. Leur deffein pouvoit avoir deux objets, l'un d'empêcher les François de fe rendre trop formidables en Allemagne, en les obligeant de retenir dans l'intérieur du Royaume une partie des troupes qui s'acheminoient vers ce pays. L'autre de réuffir par quelque coup de main heureux fur le premier endroit de la Côte qu'ils trouveroient dégarni.

Quoique cet armement ne fut pas à méprifer : (Il confiftoit en dix-fept vaiffeaux de ligne, neuf frégates, deux galliotes à bombe, & une centaine de bâtimens

mens de transport sur lesquels s'étoient embarqués onze mille hommes de troupes de terre.) On ne se laissa point étonner en France des projets qu'ils paroissoient méditer. Les troupes qui devoient former l'armée de Soubise, continuerent de marcher à leur destination, & on pourvut à la sûreté des Côtes, en formant des camps de distance en distance, de façon à pouvoir se sécourir mutuellement, dès qu'on seroit certain de l'endroit où ils auroient entrepris de débarquer. Les Places maritimes étoient hors d'insulte par le bon état de défense où on avoit sçu les mettre, & toutes les pointes des Côtes, dans une étendue de plus de trois cens lieues, depuis Dunkerque jusques à Bayonne étoient garnies de Canon, dont dans bien des endroits le feu se croisoit dans les Anses & les Havres où ils auroient prétendu tenter une descente.

Tandis qu'ils préparoient cet armement, on apprit en Angleterre les mesures que prenoit la France pour rendre leurs efforts

inutiles, & on y fut presque certain, sur-tout les gens qui regardoient les choses sans passion, qu'il leur étoit moralement impossible de réussir. Mais le Peuple, qui dans ce pays s'épuise volontairement, lorsqu'il est question d'une expédition contre la France, n'eût pas vû tranquillement s'évanouir les espérances flatteuses dont on le berçoit depuis deux mois, & ne se seroit pas volontiers payé des raisons d'impossibilité qu'on lui eût allégué dans la réussite d'un projet qui pouvoit paroître avoir servi de prétexte aux sommes immenses qu'ils s'étoient imposés. Ainsi la Cour, craignant de voir tarir une source si abondante de subside, se détermina enfin vers le milieu du mois de Septembre à donner ses derniers ordres pour le départ de la flotte.

Elle se montra d'abord sur les Côtes de Normandie & de Bretagne, mais le bon ordre qu'elle trouva établi dans ces deux Provinces, ne lui permettant pas d'espérer de pouvoir rien y tenter d'avantageux, elle cingla vers les Côtes du Poitou & de

l'Aunix, s'imaginant qu'elles étoient dans un état moins respectable.

Les Isles de Retz & d'Oleron en défendent les approches. Dès qu'on sçut leur véritable dessein, le Maréchal de Seneterre, fit passer dans la premiere mille Grenadiers Royaux, trois mille Gardes-Côtes, & les Milices de St. Brieux. Ce qui joint avec les Régiments de Languedoc & de Royal Corse, déjà en garnison dans cette Isle, étoit plus que suffisant pour la défendre, mais les habitans du pays, animés du noble desir de contribuer à la défense de leur patrie, voulurent partager le péril avec leurs défenseurs, & ce qu'on aura de la peine à croire, cent-vingt femmes de la Côte de la Couarde ayant pris des habits d'hommes, & s'étant munies des premieres armes qu'elles trouverent sous leurs mains, se présenterent sous cet équipage au Commandant, & le supplierent avec tant d'instance d'être employées, qu'on fut obligé de leur donner un poste à garder.

A l'égard de l'Isle d'Oleron, ses bords

escarpés la rendoient moins susceptible d'attaque, cependant pour plus grande sûreté on avoit fait passer dans la Citadelle les Milices de Figeac. Et le Régiment de Roüergue, auquel on avoit joint trois mille Insulaires, étoit répandu dans les différens postes qui paroissoient les plus exposés.

II. Ce fut le 21 qu'on apperçu enfin la flotte dans les parages du Pertuis d'Antioche, on crut s'appercevoir à la route quelle tenoit, que desespérant de réussir sur l'une des deux Isles, par le bon ordre qu'ils y voyoient regner, c'étoit à la Côte de Terre-Ferme qu'ils en vouloient. Ils devoient présumer qu'une grande partie des forces du continent y étoient passées. Un coup de vent les ayant rejetés ce jour-là en pleine mer, on eût cependant alors lieu de former des doutes sur leur véritable objet; mais le lendemain sur les trois heures du soir, il n'y eût plus d'équivoque; ils enfilerent à pleine voile le Pertuis, & vinrent se ranger en louvoyant à la rade des Basques.

I

Rochefort & la Rochelle étoient dans cette circonſtance, les deux ſeules Places qui euſſent quelque choſe à redouter. La premiere de ces deux villes n'eſt point forte par elle-même, à peine peut-on nommer rempart l'enceinte qui l'environne, quoique de loin elle ait l'apparance. C'eſt une ſimple muraille haute de ſeize à dix-ſept pieds, ſans foſſé dans bien des endroits. Mais ſa principale force conſiſte à être ſituée au milieu des marais, où il ſeroit impoſſible d'ouvrir une tranchée. Et ce qui raſſuroit encore davantage ſur ſon ſort, c'eſt que de l'endroit où les Anglois ſembloient méditer leur deſcente, il leur eût fallu traverſer un autre marais ſitué à demi-lieue de la Place, & à travers duquel on a élevé à grand peine une chauſſée fangeuſe d'un grand quart de lieue de longueur, qui eſt le ſeul endroit par où l'on puiſſe y arriver. Dès qu'on eût prit la précaution d'en couper les ponts, & qu'on eut établi une batterie de quatre canons à la tête de la chauſſée, capable ſeule de balayer tout ce qui oſe-

roit s'y présenter, on paru tranquille de ce côté.

Il n'en étoit pas de même de la Rochelle. Cette Place est à la vérité fortifiée suivant les regles de l'art. Mais la foible garnison qu'elle renfermoit, ne pouvoit guere la mettre à l'abri d'une surprise, si le débarquement s'effectuoit. Les troupes de la Maison du Roi, & quelques Régimens de l'intérieur des terres qui marchoient à grande journées à son secours, pouvoient arriver trop tard. Et il falloit toute la sagacité & la présence d'esprit du Maréchal pour n'être point intimidé d'une situation aussi critique.

Tandis qu'il combinoit toutes les mesures que la prudence & le peu de troupes qu'il pouvoit avoir sur les lieux lui permettoient, les Rochelois n'étoient point spectateurs oisifs de tous ces mouvemens. Jamais on ne vit tant de bonne volonté dans des Citoyens, pour la défense de la Patrie. Tous les hommes devinrent soldats, & demanderent au Maréchal des Chefs pour les mener au combat.

Les uns travailloient aux fortifications, d'autres attendoient l'ennemi dans des postes importans dont on leur avoit confié la garde. Des femmes toutes aussi courageuses que celles de l'Isle de Retz, trainoient des affuts, & portoient des fascines & de la terre, tandis que d'autres plus foibles, faisoient des cartouches & portoient sur les remparts ces munitions à ceux qui étoient destinés à leur défense. Il n'y eût pas jusques aux enfans, qui ne pouvant partager le peril, voulurent au moins participer à la gloire de la défense. On les vit courir dans les rues par bandes, demandant à grand cris de la mitraille pour le service du canon. Et des gens qui par une espece d'anthousiasme, desespérés de ne pouvoir les satisfaire, arrachoient les clous & les ferremens de leurs portes pour les contenter.

La batterie des enfans, ainsi nommée du nom de ceux qui avoient porté dans leurs tendres mains les matériaux pour l'établir, éternisera à jamais la mémoire d'un fait aussi singulier.

C'eſt ainſi, que ſous le regne le plus heureux de la Monarchie, tous les différens ordres de cette ville s'efforçoient par des témoignages ſi peu équivoques de leur amour envers le meilleur & le plus reconnoiſſant des Rois, de laver la tache de leur infidélité paſſée. L'ignorance & le fanatiſme dans des ſiecles malheureux & barbares en avoient été les motifs. La confiance du Souverain dans la fidélité de ſes Sujets, l'amour des Sujets envers le Prince, devenoient le caractere diſtinctif d'un ſiecle, envoyé aux hommes par la Providence, pour les faire rougir de leurs vielles erreurs & diſſiper leurs anciennes illuſions. Heureux les Peuples qui vivent ſous de pareils Monarques, & plus heureux encore les Rois qui ſavent mériter un pareil amour.

III. Cependant les Anglois après avoir paſſé le Pertuis d'Antioche, ſe déterminerent le 23 à attaquer l'Iſle d'Aix. Cet Iſlot à un bon mouillage, & un petit fort pour protéger les navires qui y ſont à l'ancre. Il eſt ſitué près de la Côte,

entre Rochefort & la Rochelle, & cette manœuvre laiſſoit encore ignorer à laquelle des deux Places ils en vouloient. Dès qu'ils eurent formé ce deſſein ils détacherent deux navires de leur avant-garde pour foudroyer les retranchemens & le donjon. L'un des deux (le Magnanime de 74 canons) vint s'emboſſer devant l'Iſle à la demie portée du mouſquet, & fit une décharge ſi furieuſe, qu'elle démonta le canon des aſſiégés; tandis que l'autre d'un peu plus loin, détruiſoit le donjon ſur lequel ſes boulets portoient à pleine volée. La garniſon conſiſtant en deux cents cinquante hommes de milices, ne pouvant réſiſter à un feu ſi terrible, ſe rendit précipitamment priſonniere de guerre, dans la crainte d'être écraſée ſous les ruines du Fort.

On a prétendu que rien n'eût été ſi facile que d'enlever aux Anglois la gloire de cette conquête, ou du moins la leur faire payer un peu cher. La batterie à Barbette des retranchemens pouvoit couler bas le Magnanime. Mais ce-

lui qui commandoit, peu au fait apparemment des distances sur la mer, croyant que le navire étoit assez proche pour lui lacher sa bordée, ordonna de faire feu. Mais à peine ses boulets firent-ils la moitié du chemin ; le Capitaine du Vaisseau profitant de cette faute, força de manœuvre pour arriver, & eut le temps de lâcher la sienne avant qu'on eut celui de recharger.

Dès que les Anglois se furent emparés de l'Isle d'Aix, ils tournerent leurs voiles du côté du Fort de Fouras. Il est situé à l'embouchure de la Charante, & sa prise pouvoit leur faciliter l'entrée de cette riviere. Une partie de leurs vaisseaux passa par le grand canal entre l'Isle d'Aix & celle d'Oleron, tandis que d'autres en traversoient un petit très-dangereux, entre cette premiere Isle & la pointe de Fouras. Ils se formerent ensuite en bataille en face du Fort. Les intervalles des navires étoient occupés par une forêt de petits bâtimens remplis de troupes de terre, & tout annonçoit un débarque-

ment pour ce jour-là. Cependant tout cet appareil ne produisit aucun effet. Le Marquis de Langeron à qui le Maréchal avoit confié la défense de la Côte, depuis la Rochelle jusques à la Charante, avoit fait entrer cinq cens hommes d'Infanterie dans le Fort, & si bien dispersé sur le rivage le reste de ses troupes, qu'ils n'oserent rien hasarder. On prétend même, que pour en imposer à l'ennemi sur la quantité de son monde, il avoit fait placer de loin en loin des Tambours, qui battant des marches différentes, sembloient annoncer l'arrivée de différents corps de troupes.

Quoiqu'il en soit, après avoir essayé de bombarder le Fort sans pouvoir y réussir, parce que leurs galiotes ne purent s'approcher assez près; la flotte fit un mouvement qui sembloit menacer l'Isle de Retz, puis tout à coup vint se présenter en bataille devant la Rochelle. Les François qui du rivage & de dessus les remparts de la ville, avoient le loisir d'examiner leurs évolutions, ne prirent

point le change, ſur les différents objets qu'elles pouvoient avoir ; tranquiles dans leurs poſtes, & à portée de pouvoir facilement ſe réunir, ils ſembloient regarder avec indifférence les diverſes tentatives qu'ils lui voyoient eſſayer. Enfin le premier Octobre vers les ſix heures du matin, on lui vit reprendre le chemin du pertuis d'Antioche, & à midi il ne paroiſſoit aucun voile à l'horiſon.

Les deux cens cinquante priſonniers que les Anglois firent dans l'Iſle d'Aix, & la démolition du Fort, furent les ſeuls avantages qu'ils retirerent d'un armement qui leur coutoit ſi cher, & avec lequel ils s'étoient promis la deſtruction du Port de Rochefort, & la conquête d'une partie de nos Provinces Maritimes. L'Amiral Hauvke qui conduiſoit cette entrepriſe, & le Général Mordaunt qui commandoit les troupes de terre, s'accuſerent l'un & l'autre à leur arrivée en Angleterre, de n'avoir pas ſçu employer à propos les moyens qui l'euſſent pû faire réuſſir. On leur donna des Commiſſaires

pour examiner leur conduite, mais bien loin que leur sort eût rien de si déplorable que celui de l'infortuné Bing; on vit l'année suivante l'Amiral reparoître sur les mers avec l'agrément & la confiance de la Nation. La fureur barbare du peuple s'étoit éteinte dans le sang de ce Grand homme; & les nouveaux Ministres de la Cour, ayant acquis assez d'ascendant sur lui par l'appareil imposant des mesures qu'ils prenoient pour reparer les pertes de leurs Prédécesseurs, n'avoient pas besoin de lui sacrifier de pareilles victimes.

IV. En effet; dès le commencement de l'année 1758, il sortit des Ports d'Angleterre deux flottes considérables, l'une commandée par l'Amiral Boscaven prit la route de l'Amérique; & l'autre par le même Hauvke vint croiser dans les mers de France pour veiller au mouvement des Escadres de Brest & de Rochefort, & empêcher s'il étoit possible, que les François ne pussent envoyer du secours dans ces Contrées, cette seconde flotte revint dans les parages de la Rochelle,

l'intérieur des terres rassembloit les divers régimens répandus dans la Province pour marcher à leur rencontre, rendirent tous leurs efforts inutiles.

Dès que le débarquement eut été effectué, les Anglois employerent le lendemain de cette journée à former un espece de camp retranché dans les environs de Cancale pour assurer leur retraite. Ensuite se porterent à Paramé & à St. Servan qui est comme un fauxbourg de St. Malo situé au bout de la digue ou Sillon qui joint cette ville à la terre ferme. Ils y établirent une batterie pour foudroyer la porte de Dinan, le feu des remparts l'ayant démontée, ils chercherent à en établir une autre du côté des Moulins du Sillon; tandis qu'ils y étoient occupés on fit un si grand feu sur eux du Château, des remparts, & du Fort Royal, que désespérant de pouvoir réussir par cet endroit, ils prirent le parti de se retirer à Paramé, après avoir brûlé la Boulangerie & la Corderie de St. Servan, tandis que leur flotte détruisoit ou couloit

couloit bas les vaiſſeaux Corſaires ou Marchands qui ſe trouverent dans le Port & à la rade de Solidor.

Dans l'intervalle que les Anglois s'étoient avancés de Paramé à St. Servant, le Duc d'Aiguillon avoit trouvé le moyen d'entrer dans la ville avec cinquante Dragons à pied, & un détachement du régiment de Talaru. Ce ſecours & les motifs de leur propre défenſe, avoit tellement relevé le courage des habitans, qu'on leur vit faire coup ſur coup deux ſorties accompagnées de quelques troupes reglées, & dans leſquelles ils tuerent beaucoup de monde aux ennemis. Depuis ſon départ ils en préparoient une troiſieme plus conſidérable, lorſqu'on apprit que ceux qui avoient paru à St. Servant ſe retiroient ſur Paramé vers le gros de leur armée qui y étoit campée.

Cette manœuvre faiſant croire aux Malouins, que l'ennemi ne s'étoit déterminé à faire ce mouvement que pour revenir avec de plus grandes forces, tenter peut-être un aſſaut général. Ils reſterent ſur

O

leurs gardes dans la ville, dans l'intention de les bien recevoir. Mais quelques Volontaires étant sortis de la Place pour sonder leurs desseins, apprirent en rentrant qu'ils avoient levé leur camp de Paramé, & prenoient le chemin de leur embarquement. Et quelque temps après on sçu d'un Matelot François, qui prisonnier sur leur vaisseau s'étoit sauvé à la nage, qu'il se rembarquoient à force.

Le départ précipité des Anglois, parut être cependant l'effet de la crainte qu'ils eurent de se voir coupés par le Duc d'Aiguillon, qui du poste important qu'il avoit pris à Dinan, se disposoit à les prévenir à Cancale, dès que les troupes qui marchoient à grandes journées pour l'y venir joindre seroient arrivées. Effectivement, s'ils eussent tardé de quelques jours à prendre ce parti, leur position devenoit d'autant plus dangereuse, qu'ils auroient eu à combattre & l'armée qui se formoit, & les habitans du pays, justement irrités des ravages qu'ils avoient fait éprouver à la petite portion de terrein

ſur laquelle ils s'étoient étendus, & de l'enlevement & de la profanation des objets de leur culte, qu'on leur reprocha d'avoir été chercher juſques dans les tombeaux où ils avoient été dépoſés, comme dans des aſiles inviolables à toutes les Nations.

VI. Les Anglois après avoir été contraints de reſter quelque temps à la rade de Cancale, par rapport aux vents contraires qui ne leur permettoient pas de s'éloigner du rivage, partirent enfin dès qu'ils eurent changés, & furent répandre de nouvelles allarmes ſur les autres Côtes du Royaume. Deux fois ils ſe préſenterent devant le Havre en ordre de bataille, mais jugeant aux mouvemens qui ſe faiſoient ſur la Côte & dans la Ville, qu'il n'étoit pas ſûr pour eux d'y débarquer, ils ſe rabattirent tout d'un coup ſur Cherbourg. Ce fut le 28 Juin vers les quatre heures du matin qu'on les apperçut du haut de la montagne du Roule, & ſur les ſept heures ils entrerent dans la rade. Leur deſſein paroiſſoit

être de s'emparer du fort de la Baie de Ste Anne, & on fut confirmé dans cette idée en voyant plusieurs de leurs vaisseaux & frégates venir ranger les batteries du fort & de la côte. Mais le Comte de Raymond Commandant de la Province, & le Duc d'Harcourt qui étoit entré dans la ville le 29 avec quelques troupes, furent si bien disposer toutes choses, que leur tentative fut encore inutile de ce côté. Après avoir essuyé quelques bordées de nos batteries, on leur entendit donner le signal de retraite, & peu après on les vit appareiller tous ensemble & reprendre le chemin de leurs Côtes.

Le séjour des Anglois dans leurs Ports ne fut pas de longue durée. Ils n'avoient pris ce parti que pour rafraîchir leur flotte, sur laquelle il y avoit beaucoup de malades, & pour prendre de nouvelles troupes qui les attendoient dans l'Isle de Vigth. Il parut même qu'ils méditoient quelque entreprise plus importante encore que les précédentes. Le Prince Edouard frere puîné du Prince de Galles

étoit monté ſur la flotte pour en recueillir les honneurs.

VII. Dès que tout fut préparé, ils reparurent le 7 Août à la vue de Cherbourg; & exécuterent leur débarquement à la Baie du Marais à deux lieues à l'oueſt de la ville; nos troupes voulurent faire quelques réſiſtances, mais trop peu nombreuſes pour s'y oppoſer efficaçement, elles prirent le parti de ſe retirer ſous Valogne, en attendant que les divers détachemens qui marchoient à leur ſeçours les euſſent joint.

Les Anglois maîtres de Cherbourg, publierent qu'ils vouloient s'y maintenir. Leurs troupes, l'élite des régiments Anglois montoient à douze mille hommes d'Infanterie, douze compagnies de Grenadiers, & trois cens hommes de Cavalerie. Ils avoient fait des retranchemens ſur toutes les hauteurs voiſines de la côte & de la ville qu'ils avoient garnis d'artillerie; & après avoir ainſi pourvu à la ſûreté de leur conquête, ils ſe diſpoſoient à marcher en avant pour tomber ſur le camp de Valogne.

Les précautions du Maréchal de Luxembourg, envoyé à la défense de la Province ne leur permit pas cependant d'exécuter ce dessein. Dès qu'il eut appris leur descente, il avoit donné ordre aux Garnisons de St. Lo & de Coutance, ainsi qu'aux troupes qui avoient ci-devant campé près de Grand'Ville, de marcher en toute diligence vers Valogne. Ses ordres avoient été si ponctuellement exécutées que le 11 il y avoit déjà dans le camp dix Bataillons d'Infanterie, deux Régimens de Cavalerie, un de Dragons & six Bataillons de Gardes-Côtes. Il se crut alors assez en force pour marcher à l'ennemi, mais les Anglois avertis de toutes ces dispositions par les déserteurs du Régiment de Clare Irlandois, bien loin de penser à marcher en avant ainsi qu'ils l'avoient publiés dans la ville, ne songerent au contraire qu'à préparer toutes choses pour leur embarquement.

Dès qu'ils furent certains qu'on se disposoit à les venir attaquer, ils montrerent autant d'empressement à éviter la rencon-

tre de notre armée, alors égale en nombre à la leur, qu'ils avoient auparavant témoigné de confiance lorſqu'ils avoient obligé la petite garniſon de Cherbourg à leur abandonner la place. Le 16 tout fut rembarqué, & s'ils reſterent encore quelques jours dans la rade ce ne fut qu'en attendant que les vents favorables puſſent les conduire à de nouveaux exploits ſur quelque autre endroit de nos Côtes.

Au déſeſpoir de n'avoir pu joindre l'ennemi avant qu'il ſe fût rembarqué, ſe joignit la douleur & la pitié, qu'excita dans tous les cœurs ſenſibles la vue des ravages & des dépradations qu'ils avoient exercés dans la ville & aux environs. Non contens d'avoir comblé le port & démoli les fortifications de la place, ce que le triſte droit de la guerre ſembloit leur permettre; on les vit contre le droit des gens dévaſter la campagne dans tous les endroits où ils purent s'étendre, enlever les meubles & les beſtiaux, & ce que la poſtérité ne ſauroit apprendre



ions avoit toujours
. Ce ne fut guere
rs de la guerre de
à souffrir quelque
j'écris l'histoire de.
our nos descendans
de son extinction.
le la rade de Cher-
urnerent leurs voiles
agne. Ils parurent à
du Cap Frehelé, &
écuter leur débarque-
. Briac en avant de
e Duc d'Aiguillon,
à Brest, eut eu avis
s'étoit mis à la tête
ées aux environs de
oit porté directement
que les autres Régi-
ns la Province mar-
dres vers ce point de

ant le 6 Septembre à
Anglois avoient éta-
e St. Briac & Dinar,

& qu'ils avoient poussés des détachemens jusques à Ploubalay & Pleurtuit, à deux lieues de Dinan. Sur cette nouvelle il fit avancer dès la nuit même sur cette ville les troupes que M. Daubigny avoit amenées de Treguyer, & qui venoient d'arriver à Lambale en deux marches forcées. Ce poste très-important, tant parce qu'il assûroit la communication de St. Malo, que parce que les subsistances de l'armée y étoient renfermées, fut occupé le 7 avant midi. Celui de Plancouet le fut en même temps; de sorte que les démarches de l'ennemi étoient éclairées de près de tous les côtés.

Le même jour le Duc d'Aiguillon s'étant porté en avant à trois lieues de Lambale, apprit à l'entrée de la nuit que les Anglois qui avoient levé leur camp de St. Briac le matin, marchoient par leur droite pour se poster sur le Guildo, dans le dessein de le passer au gué le lendemain à une petite lieue de Plancouet. Ce mouvement le détermina à leur donner de l'inquiétude sur leur gauche; pour

cet effet il ordonna à M. d'Aubigny de s'avancer ſur Plouer avec un corps aſſez conſidérable de troupes, & de pouſſer un détachement aux ordres du Chevalier de Polignac juſques à Pleurtuit, tandis que le Marquis de la Chatre avoit ordre de ſortir de St. Malo, & ſe porter juſques à Ploubalay, & qu'il devoit envoyer en avant un corps de troupes pour communiquer avec le Chevalier de Polignac.

Cependant les Anglois avançoient toujours après avoir paſſé le Guildo ainſi qu'ils ſe l'étoient propoſé. Ils pouſſerent le lendemain juſques à Matignon où ils établirent leur camp ; mais éclairés de toutes parts, & pour ainſi dire entourés, à peine eurent-ils reſté un jour dans ce poſte, que voyant l'impoſſibilité de pouvoir avancer davantage, ils penſerent à regagner leurs vaiſſeaux, & commencerent à ſe replier à la pointe du jour ſur St. Caſt. M. Dubroc, qui du poſte de St. Potan, étoit le plus à portée d'être informé de leur mouvement, ne ſe fut pas plutôt apperçu de leur retraite qu'il

se mit à leur poursuite, après avoir fait avertir M. de Balleroy de le suivre, afin d'être soutenu.

Sur les avis qu'en eut le Duc d'Aiguillon, il ne douta plus que le moment ne fut enfin arrivé de venger la Nation des allarmes trop souvent réitérées qu'ils avoient répandus sur nos côtes. Il courut au galop à la tête des Dragons de Marbœuf joindre la colonne de M. Dubroc, qui déjà se formoit en bataille sur les hauteurs de St. Cast en présence des ennemis, pareillement rangés sur la plage dans le fond de l'anse, derriere des dunes & des retranchemens qu'ils avoient faits pour protéger leur embarquement. Cependant le reste de l'armée arrivoit avec une célérité incroyable, & se rangeoit en arrivant malgré l'artillerie de cinq frégates, & le feu de la mousqueterie des huniers de ces bâtimens. Dès que l'attaque fut décidée tous les différents corps tomberent sur l'ennemi avec une ardeur qu'il est difficile de décrire.

Le Comte de Balleroy devoit se lon-

ger par des haies & une rampe de ſable, qui conduiſoient à la gauche de leur retranchement. M. d'Aubigny devoit ſe porter ſur leur droite, & l'attaque du centre étoit reſervée à M. Dubroc. Toutes ces diſpoſitions s'exécuterent avec un concert ſi unanime, & une activité ſi ſinguliere, que l'ennemi preſſé de toutes parts, prit alors une réſolution hardie & courageuſe, qui eût pu ralentir l'ardeur de nos troupes, & donner le temps à une grande partie des leurs de gagner leurs vaiſſeaux. Ils formerent un bataillon quarré par leur centre, & parurent déterminés à marcher en avant. Mais tout étoit prévu ; l'artillerie commandée par M. de Ville-Patour, fit quelques décharges ſi à propos ſur cette colonne, qu'elle la culbuta preſque toute entiere. Alors le combat devint général, & ce ne fut plus qu'une boucherie. Ceux qui reſtoient ſur la plage, & ceux dans ce moment qui a force de rame ou à la nage, s'éfforçoient de gagner leurs vaiſſeaux, tout fut tué, noyé, ou fait priſonnier ; au point que

les ennemis eux-mêmes avouerent, que de douze Compagnies de Grenadiers, & de tous les Volontaires de la Marine qui avoient fait l'arriere-garde, il ne s'en étoit pas rembarqué un ſeul homme.

IX. Tandis qu'on étoit en garde ſur les Côtes de France contre les entrepriſes des Anglois, & qu'on leur faiſoit ſentir combien il étoit difficile d'y rien entreprendre; les ſuccès en Amérique étoient balancés. Les François depuis le commencement de la guerre avoient toujours conſervé la ſupériorité en Canada. Depuis l'arrivée de M. de Moncalm dans ce pays, les Anglois avoient échoué dans toutes leurs entrepriſes, par la précaution qu'avoit eu le Marquis de Vaudreuil Gouverneur de ces Provinces, de tenir tout l'hyver en campagne des détachemens de Sauvages & de Canadiens, qui portant la déſolation & la terreur dans les colonies ennemies, aſſuroient la tranquillité des nôtres, & contenant les Garniſons de leurs Forts, ſervoient encore à inſtruire des préparatifs que les Anglois

pourroient faire pour nous venir attaquer au printemps.

Ce fut par ce moyen qu'on fut informé qu'ils faisoient au Fort St. George sur le Lac du St. Sacrement, des amas considérables de vivres & de munitions de guerre, & qu'ils avoient rassemblés un grand nombre de bateaux, comme s'ils eussent eu dessein, non-seulement de s'emparer de la navigation du Lac, mais encore de menacer le Canada par son centre, & d'y faire une irruption.

Pour leur en ôter les moyens, M. de Vaudreuil forma le projet de détruire tous ces amas d'approvisionnement, & de s'emparer ensuite du Fort St. George, pour se délivrer pour toujours de l'inquiétude que l'ennemi lui donnoit dans cette partie.

X. Pour y parvenir il fit d'abord marcher un détachement de quinze cens hommes Canadiens & Sauvages, sous les ordres de M. Rigaud de Vaudreuil, Gouverneur des trois Rivieres; qui après une marche pénible sur la glace du Lac,

parvint à brûler tous les batteaux, les magasins & les munitions qu'ils renfermoient, de sorte que le Fort, qui malgré les efforts qu'il avoit fait par de continuelles décharges d'artillerie pour troubler cette expédition, se trouvant isolé après l'incendie, sembloit promettre une conquête sûre, dès que la saison permettroit d'en entreprendre le siége.

En effet, dès les premiers beaux jours du printemps, pour ne point perdre le fruit de l'expédition de M. Rigaud, on avoit envoyé M. de Bourlemarque Colonel d'Infanterie au Fort de Carillon, pour préparer toutes choses pour la marche de l'armée. Et peu de temps après M. de Moncalm l'y étoit venu joindre avec six bataillons de troupes de terre, des détachemens de Milice Canadienne, & plusieurs partis Sauvages, le tout au nombre d'environ huit mille hommes. Tout ayant été préparé en peu de jours; la premiere expédition qu'on tenta, fut de s'emparer du poste important du portage du Lac, tant pour faciliter les approches

du

du Fort St. George, que pour assûrer la communication avec le dépôt des vivres qu'on étoit obligé de faire venir des Colonies voisines.

Quoique j'aye toujours évité d'entrer dans des détails de Journalistes, & que je ne me sois proposé d'autre but que celui d'exposer aux yeux du Lecteur le tableau des grands événemens de cette guerre; je me suis cependant persuadé qu'on ne me sçauroit pas mauvais gré, d'être entré plus particulierement dans les détails de cette campagne; parce que j'ai pensé qu'on pourroit être curieux de se former une idée des opérations militaires dans un pays presque désert, & aussi éloigné de nous par la distance des lieux, que ses habitans le sont de nos usages & de nos mœurs.

Ce fut encore Mr. de Rigaud qui fut chargé de s'emparer du portage du lac. Dès qu'il s'y fut posté, en attendant que la grande Armée pût marcher en avant, il envoya trois détachemens à la découverte, pour sonder la contenance de l'ennemi.

Le premier composé seulement de dix hommes sous le commandement de Mr. de Saint Ours, rencontra sur le lac plusieurs canots, dans lesquels il y avoit cent trente Anglois : il n'hésita point malgré la superiorité du nombre à les attaquer, & quoiqu'il se vit blessé à la premiere décharge, il se battit avec tant de courage, qu'il les contraignit à reprendre le chemin du fort.

Le second beaucoup plus considérable commandé par Mr. Marin, étoit destiné à donner le change aux Anglois sur le véritable objet de cette entreprise, en se portant du côté du Fort Edouard, éloigné de quelques lieues du fort Saint George. Il se fit précéder par huit Sauvages, qui à quelque distance du Fort tomberent sur un poste de quarante hommes, tuerent le Commandant à la premiere décharge, & mirent le reste en fuite ; ce qui ayant facilité l'approche du reste du détachement composé de cent cinquante hommes, Mr. Marin se détermina sur le champ à marcher au camp ennemi pour lui en imposer,

tandis que par ses discours & son exemple, il inspiroit à sa petite troupe le courage dont il étoit animé; les Anglois indignés qu'il eût été assez hardi pour les venir insulter jusques aux pieds de leurs retranchemens avec une poignée de monde, en sortirent au nombre d'environ deux mille hommes dans le dessein de l'envelopper; mais il les reçut de si bonne grace, & se défendit avec tant d'intrépidité, qu'après deux heures de combat, ils se virent contraints de rentrer dans leur camp, laissant deux cens des leurs sur le champ de bataille, à quarante desquels les Sauvages leverent la chevelure.

Enfin le troisiéme, aux ordres de Mr. Corbieres, devoit examiner les mouvemens des Anglois sur le lac, & pour cet effet il s'étoit embusqué dans un endroit si commode, qu'il étoit à portée d'éclairer toutes leurs démarches. A peine eut-il resté une journée dans ce poste, qu'il apperçut sur le Lac vingt berges & deux esquifs remplies de trois cens Anglois, commandés par le Colonel Parker, cinq

Capitaines & six autres Officiers. Les Anglois avoient encore dans cette occasion la supériorité du nombre, cependant ils ne firent, pour ainsi dire, aucune résistance : on leur prit dix-huit berges & les deux esquifs ; on fit cent soixante prisonniers, tout le reste fut tué ou noyé, à l'exception des deux berges qui échapperent à la faveur de la nuit, il n'y eut pas un François de tué, un seul Sauvage fut blessé assez légérement.

Ces petits combats de peu de conséquence en eux-mêmes, le devenoient cependant beaucoup, sur-tout au commencement d'une campagne, où il importoit extrêmement d'inspirer aux Sauvages, alliés des François, cette espece de courage qui se met au-dessus des dangers les plus évidens, & de la supériorité du nombre dans les ennemis, & qui fait la vertu favorite de ces Nations Guerrieres.

XI. Tandis que ces choses se passoient, Mr. de Montcalm campé sous le Fort Carillon avec la grande Armée, s'occupoit des dispositions de sa marche. Il forma

des bataillons des Miliciens de la Colonie afin qu'ils pussent faire le service & rouler avec les troupes de terre. Il donna à Mr. de Villiers frere de l'infortuné Jumonville, un corps de trois cens volontaires Canadiens pour les coups de main. Les Sauvages commandés par leurs Chefs, faisoient un corps à part d'environ deux mille hommes: tout étant préparé, & le service de tous les différens corps de l'Armée ayant été régle, on se disposa à partir.

Il étoit question de transporter par terre & à bras d'homme depuis Carillon jusques au Lac, non-seulement l'artillerie & les munitions de guerre & de bouche, mais encore les bateaux & les canots nécessaires pour le transport de l'Armée. Cette opération qui eût éffrayé tout autre Nation que des Canadiens, & des Sauvages accoutumés à ces sortes de portages, fut finie dans la nuit du 31 Juillet au premier Août.

Dès la veille, Mr. de Montcalm avoit fait partir Mr. de Levis avec un détache-

ment de deux mille cinq cens hommes, composé de six compagnies de grenadiers, huit piquets des Volontaires de Villiers, mille Canadiens, & cinq cens Sauvages, pour marcher à travers les bois, assurer la navigation de l'Armée, reconnoître & couvrir ses débarquements : malgré les difficultés de cette marche, cet Officier prit poste le lendemain au soir à la baie de *Ganaouské*, qui n'est qu'à quatre lieues du fort Saint George.

Le premier Août l'Armée s'embarqua, & arriva le lendemain à la pointe du jour dans cette même baie : alors le Chevalier de Levis, formant toujours l'avant-garde avec son détachement se porta en avant à une lieue du fort Anglois, & tandis que l'Armée le cotoyoit sur le Lac, après avoir découvert une anse propre au débarquement de l'artillerie, il resta en bataille pour le protéger.

Des prisonniers qui furent faits dans la nuit par des patrouilles de Canadiens & des Sauvages, rapporterent alors que le nombre des ennemis pouvoit monter

à trois mille hommes, dont cinq cens étoient renfermés dans le Fort, & le reste dans un camp retranché, situé sur une hauteur à deux cens toises de la Place, & à portée d'en raffraichir continuellement la Garnison: Ils ajouterent qu'au signal d'un coup de canon toutes les troupes devoient prendre les armes.

Ce rapport s'accordant avec les observations qu'avoit déja faites Mr. de Levis, Mr. de Montcalm fit marcher son Armée en bataille du côté du Fort, Mr. de Rigaud à la droite, Mr. de Bourlemarque à la gauche, & lui dans le centre. Tandis que Mr. de Levis faisoit toujours l'avant-garde, & qu'on avoit laissé Mr. Privat avec cinq cens hommes à la garde des batteaux & de l'artillerie.

En marchant ainsi, on arriva à la vue du Fort, & l'invertissement en fut sur le champ formé. Mr. de Bourlemarque assit son camp, la gauche au Lac, & la droite à des ravines extrêmement profondes. Le Chevalier de Levis étoit posté avec son avant-garde sur le chemin du fort

Saint George au fort Edouard, & lui avec le reste de l'Armée occupoit le reste du terrein qui étoit entre ces deux corps.

Cependant comme le corps de Mr. de Levis lui parut trop éloigné, il le fit rapprocher ; & pour que l'ennemi ne s'apperçût point qu'il eût fait aucun changement dans les dispositions de son attaque, il donna ordre à Mr. de Viliers, de veiller avec ses Volontaires & les Milices aux mouvemens des ennemis du côté du Fort Edouard, & de leur donner à croire par des mouvemens continuels que ce poste étoit encore occupé.

Dès que tout fut en ordre, on ouvrit la tranchée à 350 toises de la Place : on établit deux batteries avec leur communication avec la paralelle ; mais ces batteries ayant attiré dans cet endroit le feu de l'artillerie de la Place, & la gauche du camp s'y trouvant trop exposée, on fut obligé de la retirer un peu plus en arriere.

Il n'y avoit que trois jours que la tranchée étoit ouverte, & on approchoit tou-

jours de la Place assez promptement, pour qu'on pût espérer qu'elle ne tiendroit pas long-temps, lorsqu'on apprit par des lettres interceptées du Général *Vvebb*, Gouverneur du Fort Edouard, qu'il nattendoit que l'arrivée de quelques corps de Milices pour marcher en force à l'Armée Françoise & la combatrte. Cet avis détermina Mr. de Montcalm à pousser le siege avec encore plus de vigeur; il fit construire plusieurs batteries nouvelles, & augmenta du double le nombre des travailleurs.

La tranchée étoit poussée jusques à cent toises du fossé, lorsque les ennemis dans la nuit du 7 au 8, croyant interrompre nos travaux, firent sortir trois cens hommes du camp retranché, dans le dessein de se jetter sur les travailleurs; mais M. de Villiers s'en étant apperçu, tomba sur eux avec ce qu'il trouva prêts de Canadiens & de Sauvages, & après leur avoir tué une soixantaine d'hommes, il les contraignit de rentrer dans leur camp.

Le travail de la nuit avoit conduit à un marais d'environ 50 toises de passage qu'un côteau qui le bordoit mettoit à couvert des batteries de la Place, à l'exception de dix toises de longueur qui étoient à découvert. Quoiqu'en plein jour, M. de Moncalm fit faire ce passage comme celui d'un fossé de Place rempli d'eau; les Sapeurs s'y porterent avec tant de vivacité, que malgré le feu du canon & de la mousqueterie des ennemis, il fut achevé dans la matinée, & qu'avant la nuit une chaussée capable de supporter l'artillerie se trouva pratiquée dans le marais.

Cependant ce jour-là même, quelques Sauvages ayant rapporté qu'un gros corps d'armée marchoit au secours de la Place par le chemin du Fort Edouard, le Chevalier de Levis se mit promptement à la tête de la plus grande partie des Canadiens & des Sauvages pour aller à leur rencontre, tandis que M. de Montcalm le suivoit de près avec la Brigade de la Reine & une de milice. Dès qu'il

eut joint M. de Levis, il se rangeoit en bataille prêt à recevoir l'ennemi ; les Bataillons en colonne sur le grand chemin, les Canadiens & les Sauvages sur les aîles dans les bois, lorsqu'il apprit que la nouvelle étoit fausse. Il fit alors rentrer les troupes dans le camp dans l'ordre qu'elle étoient parties.

Les assiégés privés de l'espérance du secours dont ils avoient pu soupçonner les approches, en voyant partir une partie de nos troupes ; voyant d'ailleurs les travaux poussés jusques au bord du fossé, & les batteries de brêche prêtes à être perfectionnées, n'attendirent pas de se voir foudroyer par l'artillerie. Dès le 9 au matin ils arborerent pavillon blanc, & envoyerent le Colonel Yong au camp pour regler les Articles de capitulation.

M. de Montcalm, par ménagement pour les Sauvages, voulant répondre à la confiance qu'ils avoient eu en lui depuis le commencement des opérations, & encore les mettre dans l'obligation de ne rien faire de contraire à ce qui seroit

arrêté ; crut devoir leur communiquer, & les articles qu'on propofoit, & ceux qu'il étoit dans l'intention d'accorder. Il convoqua donc fur le champ un Confeil général de toutes les Nations, où après avoir fait l'éloge de leur bravoure, & témoigné en particulier à chacun des Chefs, combien il étoit fatisfait des fervices qu'ils avoient rendus ; il leur dit : que cette conquête étant principalement dûe à leur courage, par les efforts qu'ils avoient faits, & la bonne volonté & l'ardeur avec laquelle ils s'étoient portés à féconder celui des troupes, il n'avoit voulu recevoir aucunes propofitions de la part de l'ennemi, fans les leur communiquer ; que puifque ils avoient partagé le péril avec lui, il étoit jufte qu'ils participaffent à la gloire de recevoir leurs foumiffions. Les Chefs des Nations pénétrés de reconnoiffance pour une déférence à laquelle ils ne s'attendoient pas, lui promirent & lui jurerent de le fuivre par-tout où il voudroit les conduire ; que dans cette circonftance il étoit le maître

de traiter avec l'ennemi comme il jugeroit à propos, & qu'ils alloient donner des ordres, afin que leurs jeunes-gens ne contrevinssent en aucune maniere à ce qu'il trouveroit bon d'arrêter.

Au sortir de ce Conseil, M. de Montcalm certain que tout se passeroit dans l'ordre, arrêta avec le Colonel Monro, Commandant de la Place, la Capitulation suivante :

1°. Que les troupes tant de la Garnison que du Camp retranché sortiroient avec leurs bagages & les honneurs de la Guerre, & qu'elles se retireroient au Fort Edouard.

2°. Que pour les garantir contre les Sauvages, elles seroient escortées par un détachement de troupes Françoises, & par les principaux Officiers & Interprêtes attachés aux Sauvages.

3°. Qu'elles ne pourroient servir de 18 mois ni contre le Roi & ni ses Alliés.

4°. Que dans l'espace de trois mois, tous les prisonniers François, Canadiens & Sauvages, faits par terre dans l'Amérique Septentrionale, depuis le commen-

ment de la guerre par les Anglois, seroient conduits aux Forts François de la frontiere.

Dès que la Capitulation fut signée, les François s'emparerent du Fort & le détruisirent; après quoi l'armée se retira sous le Fort de Carillon, tant pour se refaire des fatigues du siége, que pour être à portée de couvrir la frontiere.

XII. L'année suivante 1758, les Anglois furent les maîtres de la mer; la flotte de M. Dubois de la Motte qui les avoit contenu pendant l'été précédent, & leur avoit empêché d'exécuter les desseins qu'ils avoient formés contre Louisbourg, étoit rentré dans le Port de Brest avec près de quatre mille malades attaqués du scorbut, ou plutôt d'une contagion épidémique, qui parut unique dans son espece, & qu'on attribua au peu de précautions qu'on prit dans le choix des approvisionnemens de bouche. Il est vrai que la flotte Angloise commandée par l'Amiral Holbourn, ne fut pas moins maltraitée que celle des François. Dans le temps qu'elle s'attendoit de

profiter de l'état d'impuissance où ils étoient, un furieux ouragan avoit dispersé ses vaisseaux, une partie avoit péri, & le reste avoit été obligé de regagner les Côtes d'Angleterre dans un état pitoyable; mais la Marine de ce Royaume étoit en état de soutenir cet échec par la quantité de ses vaisseaux toujours armés dans ses ports, ou prêts à l'être, & par la facilité singuliere qu'on a dans ce pays si libre, d'avoir promptement des Matelots, en enchaînant de force des Citoyens qu'on enleve à leurs familles; & qui malgré leurs chaînes, & la violence qu'on exerce sur eux, ont encore le préjugé extraordinaire de se croire le peuple le plus libre & le plus heureux de la terre.

Il parut bien dès le commencement de cette année que la perte que les vents leur avoit fait essuyer, n'avoit en rien diminuée chez eux, ni l'envie de poursuivre le projet de cette opération manquée, ni le pouvoir d'y réussir. On vit paroître sur les mers deux Escadres for-

midables, l'une destinée contre les Côtes de France ainsi que nous l'avons dit plus haut, contenoit nos vaisseaux dans nos Ports. L'autre commandée par l'Amiral Boscaven, cingla vers l'Amérique, où les François n'avoient que quelques vaisseaux à leur opposer; & profitant de cet état d'impuissance où l'inquiétude qu'ils nous donnoient de tout côté nous avoit mis: il leur auroit été bien facile de pousser dans cette partie leurs conquêtes encore plus loin qu'ils ne firent, s'ils eussent trouvé partout les mêmes facilités qui leurs ouvrirent les portes de Louisbourg.

XIII. Ils devoient cependant suivant les apparences réussir par-tout également. Le terrein qu'ils occupent dans le continent de cette partie du monde, est des trois quarts moins étendu que celui des François; beaucoup plus peuplé & plus fertile: Ils peuvent former des Armées nombreuses sur les lieux, & n'ayant à garder qu'une frontiere de peu d'étendue, leur attention étant moins partagée pour la défense, il est probable que partageant

davantage

davantage celle de l'ennemi, il leur eſt plus facile de le prendre au dépourvu. Joignés à tous ces avantages, la liberté qu'ils eurent pendant le cours de cette année, de ſe procurer par mer tous les ſecours, ſoit de troupes, ſoit de munitions dont ils pouvoient avoir beſoin.

Leur deſſein étoit toujours de pénétrer en Canada par le centre. Ils avoient formé pendant l'hyver une Armée de vingt mille hommes des milices du Pays, ſix mille hommes de troupes d'Europe les étoient venus joindre; & le Général *Abercromby* avec ces forces bien ſupérieures à celles des François étoit venu camper ſur la fin de Juin près des ruines du Fort St. George, dans l'intention de commencer les opérations par le ſiége du Fort Carillon.

Les François n'avoient à oppoſer à toutes ces forces qu'environ trois mille hommes de troupes de France, & douze cens tant Canadiens que Sauvages. M. de Montcalm avec ce peu de monde vint

camper sous le Fort Carillon, & attendit que l'ennemi l'y vînt attaquer. Il avoit pris la précaution de faire environner son camp d'un retranchement épais formé d'arbres entassés les uns sur les autres, dont les branches rompues par dehors, faisoient l'effet des chevaux de frise, à peine le travail étoit-il achevé qu'on apprit que l'ennemi s'avançoit.

Ce fut le 8 Juillet sur le midi, que leur Armée débouchant en colonnes, vint se jetter avec furie sur les retranchemens par cinq endroits différens, tout étoit préparé pour les bien recevoir; chaque corps dans son poste faisoit des efforts incroyables pour repousser cette multitude d'ennemis, qui se renouvellant à chaque instant, sembloient devoir les accabler. Il y avoit déjà trois heures qu'on se battoit, lorsque l'ennemi au désespoir de ne pouvoir forcer les retranchemens, parut se déterminer à les tourner par la gauche; mais la colonne qui étoit destinée à cette opération, ayant à passer sous le

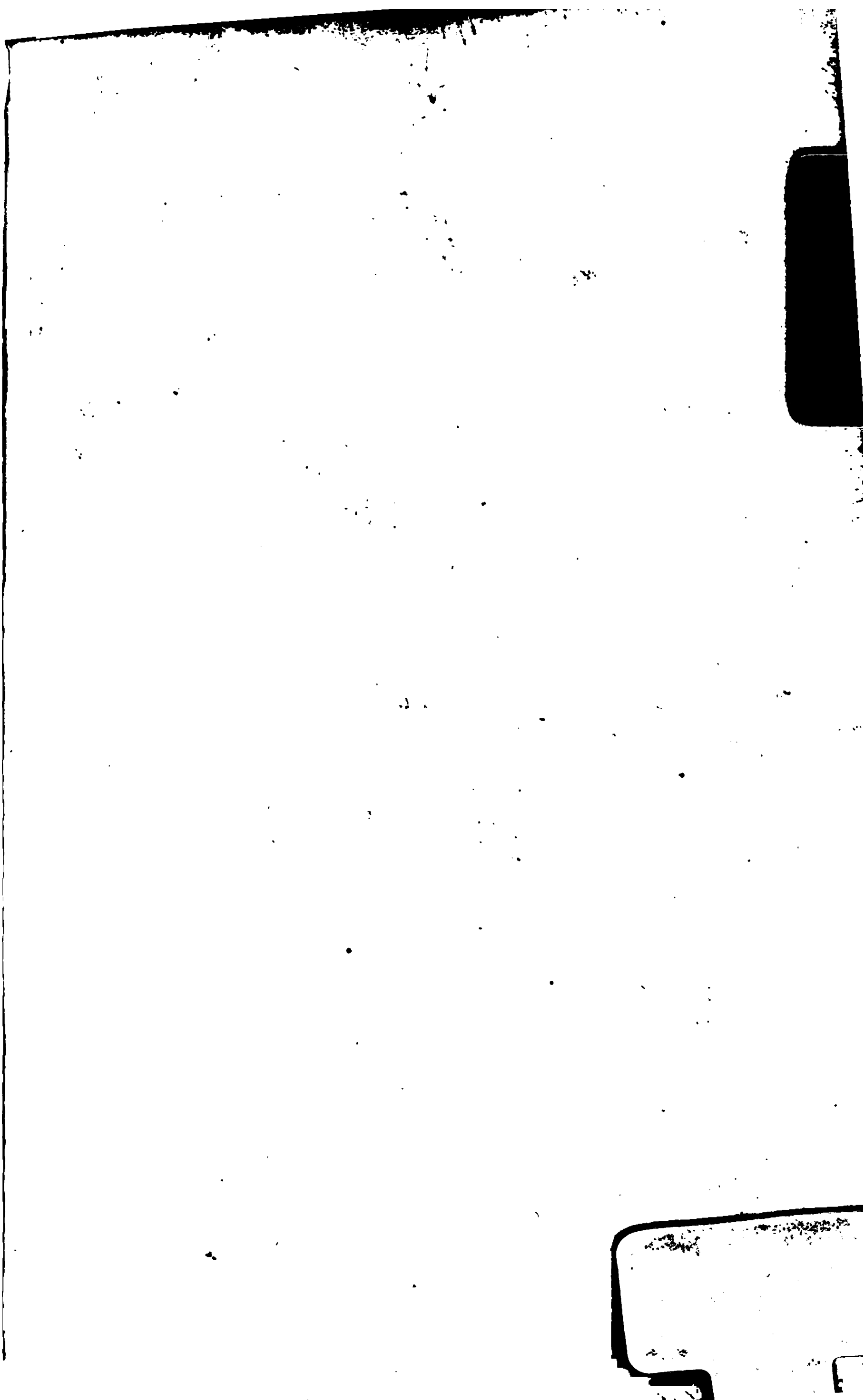
feu du Régiment de la Sarre, fut saluée avec tant de vivacité, qu'elle fut culbutée dans l'instant ; un autre qui vint à son secours, dans le dessein de tenter un dernier effort, fut reçue de la même maniere. Enfin les Canadiens & les Sauvages étant sortis des retranchemens, prirent enfin en flanc la colonne qui attaquoit notre droite ; & y mirent tellement le désordre par ce coup imprévu, que l'ennemi rebuté & battu de toutes parts, ne pensa plus qu'à se retirer, laissant plus de quatre mille morts sur le champ de bataille avec le Lord How & le Major-Général Spitall.

Leur déroute fut si complette ; & la consternation s'étoit si généralement emparée de tous les esprits, que quoique supérieurs encore des trois quarts après leur défaite, ils se retirerent bien avant dans le pays, abandonnant les postes importans de la chûte & du portage, qu'ils eussent pu conserver.

Ainsi l'intelligence & la bonne conduite

du Général François, le courage des Troupes qu'il commandoit, & l'attachement des Sauvages à notre parti, ſauva encore dans cette occaſion le Canada des malheurs d'une irruption ſous laquelle il paroiſſoit devoir ſuccomber.

FIN.




NOBILIS IRA
AVITO VIRET HONORE